

les grandes légendes
de l'histoire de France



JEAN MARKALE

La Tour
de
Nesle

JEAN MARKALE
LA TOUR DE NESLE

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions Pygmalion/Gérard Watelet.

INTRODUCTION

Légende, mythe et histoire

L'affaire de la Tour de Nesle, qui fit scandale à Paris et en France, en l'an 1314, n'était tout compte fait qu'une banale histoire d'adultère.

C'est vrai. Et c'est également faux. Ce qui concerne une famille royale ne peut pas demeurer banal, car derrière les individus, il y a toute une classe sociale qui, à tort ou à raison, se protège jalousement dans ses prérogatives et ses privilèges, d'autant plus si ceux-ci sont exorbitants, et les répercussions de la moindre intrigue familiale peuvent devenir redoutables. En l'occurrence, dans cette affaire de la Tour de Nesle, à la fin du règne de Philippe le Bel, donc en 1314, nombreux sont ceux qui sont impliqués, à commencer par les brus du roi de France, Marguerite de Bourgogne, petite-fille de saint Louis, épouse de Louis X, dit le Hutin, qui deviendra roi de France, Jeanne de Bourgogne, sa cousine, épouse de Philippe V, dit le Long, qui deviendra lui aussi roi de France, et Blanche de Bourgogne, la cousine cadette, épouse de Charles IV, dit le Bel, également futur roi de France, autrement dit les femmes légitimes des trois derniers rois Capétiens directs et qui sont, en plus, les belles-sœurs de la reine d'Angleterre, Isabelle, fille de Philippe le Bel, épouse du roi Plantagenêt Edouard II, qu'elle fit d'ailleurs assassiner quelques années plus tard. Raconter l'affaire de la Tour de Nesle, c'est véritablement mettre la main dans un panier de crabes.

Et ce n'est pas rien, car à travers cette affaire, c'est tout le système de la monarchie française qui est remis en cause. C'est aussi la prise de conscience de la fragilité de cette monarchie qui est sur le point de devenir de « droit divin ». Et par en dessous, se dessinent les contours obscurs de l'affaire des Templiers ; mettant en cause aussi bien le pape Clément V que le roi de France et ses « âmes damnées », Guillaume de Nogaret et Enguerrand de Marigny, que les grands féodaux français prêts à toutes les machinations pour reconquérir le pouvoir qu'ils ont perdu sous l'autorité de saint Louis et surtout celle, encore plus intransigeante, de son petit-fils Philippe IV, dit le Bel.

En elle-même, l'histoire tient en quelques lignes, comme un simple fait divers. En 1314, accusées d'avoir eu des relations adultères dans le logement mis à leur disposition dans la Tour de Nesle, Marguerite de Bourgogne et ses deux cousines, Jeanne et Blanche, furent arrêtées, ainsi que les deux frères d'Aulnay, soupçonnés d'être leurs amants. Ceux-ci furent « soumis à la question », avouèrent tout et furent atrocement suppliciés. Marguerite et Blanche furent condamnées à l'emprisonnement perpétuel. Jeanne, seulement convaincue de complicité, après

une courte pénitence dans un couvent, reprit sa place auprès de son mari Philippe V devenu roi. Quant à Marguerite, elle fut assassinée un an plus tard à Château-Gaillard sur ordre de Louis X qui voulait ainsi se débarrasser de son épouse afin de se remarier et d'assurer sa descendance.

Avec le recul de l'Histoire, et en fonction des considérations actuelles sur la condition féminine, on peut reconnaître à ces princesses, toutes trois de sang royal, certaines circonstances atténuantes. D'après de nombreux témoignages, Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis le Hutin, et donc reine de Navarre, était d'une grande beauté, mais aussi d'une sensualité hors du commun. Il ne faudrait pas oublier qu'elle était fille d'Agnès, duchesse de Bourgogne, elle-même fille de saint Louis : or, on sait très bien, notamment par les récits de Joinville, que le bon roi saint Louis était doté d'un tempérament de feu et que, toute sa vie, il avait dû lutter, par force macérations, contre les élans de la chair, ce qui d'ailleurs démontrait sa foi et sa rectitude morale^[1]. Donc, on peut convenir que sa petite-fille avait de qui tenir. De plus, certaines indiscretions contemporaines insinuent que Louis le Hutin, fils aîné de Philippe le Bel, n'était pas à la hauteur des circonstances : peu intelligent, fantasque, indécis mais brutal sans raison, irréfléchi mais entêté, il était de plus d'une santé quelque peu fragile. Et de toute façon, Marguerite, mariée contre son gré pour des « raisons d'État », n'éprouvait pour lui que haine et mépris, tandis que le futur roi de France la délaissait au profit de liaisons ancillaires peu reluisantes.

Jeanne et Blanche, les deux cousines de Marguerite, ne descendaient pas de saint Louis, mais d'un frère de celui-ci, Robert d'Artois. Elles étaient filles d'un personnage haut en couleur, Mahaut, petite-fille de Robert d'Artois, veuve d'un comte de Bourgogne, mais du territoire bourguignon, actuellement la Franche-Comté, qui dépendait du Saint-Empire romain germanique. Mahaut, qui avait récupéré l'Artois au détriment de son neveu Robert III, était donc comtesse palatine de Bourgogne, vassale de l'empereur mais néanmoins, pour des raisons évidentes, parée du titre de pair de France. Et la dot de sa fille Jeanne, mariée au deuxième fils du roi de France, Philippe de Poitiers, le futur roi Philippe V, était précisément ce territoire d'empire. Cela explique probablement pourquoi, des trois princesses, Jeanne a été la seule à se tirer indemne de l'affaire de la Tour de Nesle : on l'a reconnue complice, mais non adultère, ce qui arrangeait bien les choses. Quant à Blanche, la fille cadette de Mahaut, elle n'apportait rien et pouvait être condamnée. Et si son époux, Charles, troisième fils de Philippe le Bel, et lui aussi futur roi de France, manifestait apparemment beaucoup d'amour envers elle, il n'était, malgré sa beauté remarquable, qu'un immature sans volonté ni caractère, ce qui explique peut-être les infidélités de Blanche.

Mais les princesses de sang royal, à plus forte raison celles qui peuvent un jour devenir reines, sont-elles des femmes comme les autres ? Assurément non. Dans l'histoire des dynasties françaises, une constante apparaît clairement : c'est le fils aîné du roi qui succède sur le trône à son père. Il faut donc qu'un roi assure sa descendance, donc qu'il se marie. Peu importe s'il a des maîtresses – on dit

puddiquement des « favorites » – qui lui donnent parfois des bâtards, l'important pour lui est d'assurer une succession *légitime*, et bien entendu sanctionnée par l'Église catholique romaine. Or, avant 1314, le problème de la succession à la couronne ne s'est jamais posé, les rois de France, toutes dynasties confondues, ayant toujours eu un ou des fils pour assurer la continuité du royaume. Mais les trois fils de Philippe le Bel, en cette année 1314, n'ont aucun héritier mâle légitime.

Le rôle de la femme d'un roi est donc de donner à ce roi un ou des héritiers. C'est non seulement un rôle, mais un *devoir*. En dehors de ce devoir, elle n'a aucun droit, sinon celui de subir et de se taire. L'amour, l'affectivité, la sensualité sont des notions qui n'appartiennent pas à l'univers des princesses de sang royal. Il n'est donc pas étonnant que Philippe le Bel, conscient de ses devoirs de roi, ait fait preuve d'une telle dureté – on dirait aujourd'hui d'une telle « inhumanité » – envers ses brus et surtout envers les complices de celles-ci. Ils avaient commis un crime majeur : altérer la pureté de la lignée royale. En somme, ils avaient, par leur indignité, porté atteinte à la sainteté du *Sangréal*, le « saint Graal » qui, d'après les graphies médiévales, peut aussi bien se traduire par « sang royal » (*sang réal*) que par « saint récipient » (*san gréal*). Après tout, c'est pendant tout le XIII^e siècle qu'ont été diffusées dans toute l'Europe les multiples versions de la légende du Graal et de la Table Ronde^[2].

Mais tout cela, c'est de l'histoire, ou tout au moins l'essentiel de ce qu'on peut savoir sur cette affaire à l'aide des documents et archives de l'époque. Dès le lendemain de l'exécution des malheureux frères d'Aulnay sur la place du Martray, à Pontoise, la rumeur publique parisienne accroissait singulièrement la minceur de l'information officielle. Ce n'étaient plus seulement deux amants qu'avaient eus les brus de Philippe le Bel, tout au moins Marguerite et Blanche, mais une série ininterrompue de jeunes gens, des étrangers de préférence, racolés un peu partout et invités à passer de chaudes soirées dans la Tour de Nesle. Et aucun de ces jeunes gens n'aurait pu témoigner des débauches de la jeune reine de Navarre qu'était Marguerite, puisqu'on retrouvait leurs cadavres flottant dans la Seine, et toujours en aval de cette mystérieuse Tour de Nesle. Car il est exact qu'on repêchait beaucoup de noyés entre Paris et Saint-Cloud, ce qui n'était pas pour infirmer de tels racontars.

On l'expliquait en prétendant que Marguerite de Bourgogne et ses cousines, quelque peu délaissées par leurs époux princiers, se consolaient dans des bras plus accueillants mais que, voulant éviter que les heureux – ou malheureux – élus n'allassent raconter ensuite à toute la ville la bonne fortune dont ils avaient été les bénéficiaires, les princesses faisaient en sorte de les rendre définitivement muets. Une autre version, qui n'était pas contradictoire, prétendait que c'était Louis le Hutin, encore seulement roi de Navarre, qui se vengeait ainsi des complices qu'avait eus son épouse adultère pour mettre au point ses savantes orgies. Et l'on ajoutait chaque jour de plus amples détails dignes de figurer dans le *Satiricon* de Pétrone, ou dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* du divin marquis de Sade.

L'imagination populaire ne connaît pas de bornes, surtout lorsqu'il s'agit de dénoncer les turpitudes des grands de ce monde ; mais quoi qu'il en fût, cette affaire de la Tour de Nesle s'intégra avec une rapidité déconcertante à la mémoire collective des Parisiens et de tous ceux qui s'égarèrent dans la capitale du royaume. On se montrait la sinistre Tour de Nesle, sur la rive méridionale de la Seine, face à la Tour du Louvre, de l'autre côté, sur la rive droite, comme une des antichambres de l'enfer, ou tout au moins comme un lieu de débauches particulièrement raffiné, sans commune mesure avec les étuves et les autres lieux louches que fréquentait le bas peuple.

Ainsi naquit la légende de la Tour de Nesle, répercutée au XIX^e siècle par un mélodrame d'Alexandre Dumas père^[3], et au XX^e siècle par les deux premiers épisodes de la fresque romanesque de Maurice Druon intitulée *Les Rois maudits*^[4], laquelle fut par la suite illustrée de façon saisissante par un remarquable feuilleton télévisé. Le peu d'informations qu'on possède sur cette affaire avait de quoi alimenter l'imaginaire des hommes de lettres, et ceux-ci ne se sont pas fait faute de se saisir du thème et de le développer selon leur tempérament.

Il s'agit donc d'adaptations littéraires – réussies ou non, peu importe ! – de traditions populaires comme il y en a eu tant d'autres au cours des siècles. Mais toute tradition repose sur un fondement réel, même si le *big bang* originel n'est plus compris parce qu'il a été déformé de génération en génération. Si l'on compare la sécheresse des informations de l'époque sur l'affaire de la Tour de Nesle et les divers prolongements qu'elle a eus dans l'imaginaire collectif, on est en droit de se poser certaines questions. D'abord, pourquoi la Tour de Nesle ? Ensuite, les brus de Philippe le Bel ont-elles eu d'autres amants que Gautier et Philippe d'Aulnay, les seuls qui aient été consignés dans l'histoire ? D'où vient également cette rumeur persistante au sujet d'orgies princières quelque peu diaboliques en un lieu clos et protégé, domaine exclusivement féminin en dehors du temps et de l'espace ? Enfin, que vient faire le dénommé Buridan dans ce fait divers qui serait passé inaperçu s'il n'avait pas touché la famille royale à un moment décisif de l'histoire des Capétiens ?

On pourrait croire que c'est Alexandre Dumas qui a inventé le personnage de Buridan, ancien amant de Marguerite de Bourgogne, pour donner plus de « piquant » à son mélodrame. Il n'en est rien. Buridan est un personnage historique, et son lien avec l'affaire de Nesle n'est pas le fruit de l'imagination débridée d'un auteur romantique prêt à toutes les dérives pour alimenter l'intensité dramatique de son ouvrage. On en était conscient au XV^e siècle, et la preuve se trouve dans le célèbre poème de François Villon, *La Ballade des Dames du temps jadis* :

« Où est la très sage Héloïse

*Pour qui fut châtré, puis moine,
Pierre Abélard à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cette essoyne (épreuve).
Semblablement, où est la Reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ? »*

Apparemment, Villon sait de quoi il parle et surtout, il suppose que ses lecteurs éventuels connaissent parfaitement une tradition orale qui circulait toujours dans Paris un siècle et demi après le fait divers lui-même. Il ne donne d'ailleurs aucune explication supplémentaire au sujet de ce Buridan, lequel devait être assez connu à l'époque pour qu'on se dispensât d'en dire plus long sur lui. Alors, qui est donc ce mystérieux Buridan, jeté en Seine « en un sac » par ordre d'une reine, qui n'est pas nommée mais qui ne peut être que Marguerite de Bourgogne, également trop célèbre pour nécessiter un quelconque commentaire ?

Jean Buridan est né à Béthune, en Artois, à une date indéterminée, et l'on ignore également l'année de sa disparition, celle-ci n'étant plausible qu'après 1358, époque où il avait atteint ses soixante ans. Les différentes périodes de sa vie demeurent bien mystérieuses, mais il est établi qu'il fut un célèbre philosophe scolastique et qu'il devint recteur de l'Université de Paris en 1327, c'est-à-dire pendant le court règne de Charles IV le Bel, le dernier des Capétiens directs.

Sa réputation est celle d'un dialecticien subtil : il se montrait un partisan convaincu des thèses de Guillaume d'Occam, ce cordelier (franciscain) anglais, mort en 1347, et qui fut surnommé le « docteur invincible ». Occam, on le sait, professait le *nominalisme*, cette vision philosophique très particulière que Pierre Abélard, au XII^e siècle, avait contribué à répandre, ce qui lui avait valu d'innombrables controverses avec saint Bernard de Clairvaux. Autrement dit, le *nominalisme*, sans être classé comme hérésie, n'en était pas moins fort suspect de déviance par rapport à la doctrine orthodoxe. Mais cela n'empêcha nullement Buridan d'accéder à ce poste envié de recteur de l'Université de Paris. Ce qui suppose évidemment qu'il disposait d'appuis politiques importants qui le mettaient à l'abri d'une quelconque censure.

De toute façon, il semble que le *nominalisme* n'était dangereux pour ses partisans que s'il était appliqué dans le domaine politique. Or, Buridan, d'après les quelques informations dont on dispose à son sujet, s'est toujours gardé de prendre parti pour une faction ou pour une autre, et il était de ceux qui se servaient des thèses nominalistes pour isoler de plus en plus la philosophie de la théologie, affirmant solennellement l'autorité de celle-ci pour mieux revendiquer la liberté

des philosophes en matière d'interprétation de l'univers. Buridan proclamait Aristote comme étant le maître à penser par excellence, mais il tenait compte des autres systèmes qui étaient débattus de son temps, ce qui l'amenait très souvent à une conception voisine du scepticisme. En fait, il s'est toujours interdit les discussions théologiques et a privilégié les études sur la volonté humaine, se montrant ainsi un lointain héritier de Pélagé pour qui le « Libre Arbitre » ne pouvait être qu'absolu.

Buridan est célèbre par la fable dite de « l'Âne de Buridan » qui lui est attribuée, mais dont on ne trouve nulle trace dans ses écrits^[5]. Il s'agit d'une illustration fort concrète du « principe d'indifférence » : un âne, qui souffre de la faim et de la soif, ne choisit pas entre une ration d'avoine et un chaudron rempli d'eau, et meurt ainsi à la fois de faim et de soif.

A priori, on ne comprend guère pourquoi un grave philosophe comme Buridan, qui plus est personnage officiel dans la respectable Université de Paris, apparaît dans la légende de la Tour de Nesle. A-t-il vraiment été le premier amant de Marguerite de Bourgogne ? Peut-être, mais rien ne permet de l'affirmer. Une autre version de la légende, toujours colportée à Paris, encore au XVI^e siècle, prétend qu'avant d'être l'amant de Marguerite, Buridan aurait été celui de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, et mère de ses trois fils. Là, on se trouve en pleine absurdité : Jeanne de Navarre, épouse de Philippe IV, est morte en 1304 à l'époque où Buridan n'était qu'un enfant. Mais beaucoup plus convaincant est un autre volet de la légende : après que Jeanne de Bourgogne eut repris sa place comme reine de France auprès de son mari Philippe V, celui-ci lui aurait fait un cadeau somptueux en signe de réconciliation définitive, à savoir l'Hôtel de Nesle et ses dépendances.

Il faut savoir en effet que l'Hôtel de Nesle était un vaste bâtiment construit à la fin du XIII^e siècle par un riche personnage, Jean de Nesle, qui lui donna ainsi son nom. Mais comme existait une tour beaucoup plus ancienne, sur la rive gauche de la Seine, face à la grande tour du Louvre située sur la rive droite, toutes deux destinées à surveiller la navigation sur le fleuve en aval de Paris, on prit bientôt l'habitude d'appeler cette tour d'après l'hôtel voisin, c'est-à-dire la Tour de Nesle. Et il faut également se souvenir que c'est Philippe le Bel qui, en 1308, racheta l'Hôtel de Nesle à son fondateur pour la somme considérable de 5 000 livres afin de le donner en jouissance à son fils aîné Louis le Hutin, roi de Navarre par sa mère. Faire de la Tour de Nesle le domaine réservé de Marguerite de Bourgogne est donc un élément historique incontestable.

Or, cet autre volet de la légende ajoute qu'après la mort du roi Philippe V le Long en 1322, sa veuve, Jeanne de Bourgogne, comtesse de Poitiers, continua d'habiter l'Hôtel de Nesle, mais *qu'elle y mena joyeuse vie en compagnie de son amant Jean Buridan, le futur recteur de l'Université de Paris*. Il semble bien que l'intrusion du philosophe scolastique dans cette affaire de la Tour de Nesle ait son origine dans cette tradition, par ailleurs entièrement incontrôlable. Buridan

n'aurait donc pas été l'amant de Marguerite de Bourgogne, mais celui de sa cousine Jeanne, et cela après la disparition de son royal époux. Mais on ne prête qu'aux riches, et le déplacement de personnages est chose fréquente dans ce genre de racontars... Pourquoi la tradition populaire s'arrêterait-elle en si bon chemin ?

Quoi qu'il en soit, la mémoire collective a conservé de nombreuses variantes de cette affaire. À la fin du XVI^e siècle, cette mauvaise langue de Brantôme en porte témoignage dans sa *Vie des Dames galantes*, ramassis de ragots divers, de secrets d'alcôves plus scandaleux les uns que les autres et d'anecdotes salaces, ouvrage néanmoins fort utile à tout historien des mentalités qui veut étudier les comportements de la « bonne société » d'autrefois. Voici ce que rapporte le chroniqueur à ce propos, évoquant « la reine qui se tenait à l'Hôtel de Nesle à Paris, laquelle faisait le guet aux passants et ceux qui lui revenaient et agréaient le plus, de quelque sorte de gens que ce fussent, les faisait appeler, et venir à soi ; et après en avoir tiré ce qu'elle en voulait, les faisait précipiter du haut de la tour qui paraît encore, en bas en l'eau, et les faisait noyer ». Et même si la « reine » n'est pas nommée, on ne peut que reconnaître Marguerite de Bourgogne dans cette description qui corrobore le poème de Villon.

Mais Brantôme ne se contente pas de raconter l'anecdote, il y va d'un commentaire qui n'est pas sans intérêt : « Je ne peux dire que cela soit vrai, mais le vulgaire (= le peuple), au moins la plupart de Paris, l'affirme ; et n'y a si commun, qu'en lui montrant la tour seulement et en l'interrogeant, que de lui-même ne le dise. » En somme, c'est la *vox populi* qui transmettait cette tradition, peut-être sans y croire vraiment, mais tout au moins en se sentant dépositaire d'une mémoire.

Cela pose le problème essentiel des rapports de la Légende, du Mythe et de l'Histoire, rapports qui sont à la fois complexes et subtils. Pour l'opinion courante, une légende n'a aucun rapport avec la réalité : c'est le résultat d'une imagination qui fonctionne collectivement à partir d'un fait réel. Autrement dit, c'est de l'évhémérisme, du nom d'un philosophe grec du IV^e siècle avant notre ère, Evhémère, qui prétendait expliquer tous les récits mythologiques par un grandissement – et une sorte de sublimation –, dans la mémoire collective, de certains événements historiques ou même de simples faits divers authentiquement vécus. Il semble bien cependant qu'il y ait eu un glissement de sens dans le mot *légende* et que celui-ci ne soit plus compris dans son acception originelle. Il n'y a aucune notion de vrai ou de faux dans le mot *légende*, car il provient d'un adjectif verbal latin bien connu (*legenda*, du verbe *legere*, signifiant choisir, dire, lire), adjectif verbal qui marque une forte idée d'obligation. Donc, une *légende*, c'est ce qui doit être choisi, ce qui doit être dit et ce qui doit accessoirement être lu (dans une civilisation de l'écrit), donc transmis de génération en génération par la tradition populaire. C'est le cas ici, dans l'affaire de la Tour de Nesle. Mais il n'y a aucune notion de vrai et de faux : c'est un récit que l'on donne tel quel sans porter sur lui aucune sorte de jugement^[6].

La légende est donc bien différente de l'Histoire qui prétend rendre compte de la réalité des faits à une époque donnée et qui prétend être une « science » alors qu'elle n'est qu'une « vision » soi-disant objective et pourtant soumise à la subjectivité du narrateur^[7]. Il ne faut en effet se méprendre sur le sens exact du mot « histoire », qui découle du latin *historia*, terme provenant d'une racine indo-européenne qui a donné *istôr* en grec ancien, le « savant » ou le « visionnaire ». Cette racine est *(w)id*^[8]. Elle signifie « voir » et « savoir », et elle a donné le grec *idein* et le latin *videre*, mais également le mot celtique désignant le *druide* (*dru-(w)-id*), c'est-à-dire à la fois le « très voyant » et le « très savant ». Et en plus, dans toutes les langues celtiques, cette racine est la source de tous les termes qui définissent le « bois », et d'une façon générale le « végétal » (breton-armoricain actuel *koad*, gallois et breton vannetais *Koed* ou *coed*), démontrant ainsi que la science est acquise au milieu des forêts, dans la clairière sacrée qui met en contact le visible et l'invisible. Donc, l'Histoire est, sous une forme de récit événementiel, une *connaissance*, une *vision* d'une réalité vécue.

Mais l'Histoire et la Légende ne se justifient que par rapport à une base de départ, une réalité de la conscience, seule preuve formelle de l'existence (le fameux *cogito ergo sum* de Descartes), qui se trouve au fond de l'être humain : c'est *l'idée pure* de Platon, *l'Archétype* de Jung, le *Mythe* de toute tradition remontant à la nuit des temps, à ce « temps des origines » mis magistralement en valeur par Mircea Éliade, et qui n'est autre que le *illo tempore* des Évangiles. En utilisant un langage scientifique contemporain, on pourrait dire que le *Mythe* est la composante essentielle du *gène* qui, sans jeu de mots, *génère* l'être humain dans sa plénitude.

Au fait, d'où vient le mot *Mythe* et quelle en est sa signification ? Là aussi, il y a glissement de sens, et par conséquent confusion. Le mot *mythe* est issu directement du grec *muthos*, dont la racine est *mu-*, désignant d'abord le « changement » (d'où « muer », « mutation » et « mouvement »), puis ensuite l'action de serrer les lèvres (d'où le latin *mutus*, « muet »). Tout cela semble bien paradoxal, mais s'explique fort bien à la réflexion : la « mutation » est une potentialité de mouvement qui peut ou non être mise en œuvre, mais c'est aussi une énergie *muette*, qui ne peut se réaliser que dans un contexte concret. Or, le *mythe*, en tant que tel, n'existe pas (au sens d'*ex-sister*, c'est-à-dire d'être « hors de »). Pour exister, il a besoin d'être incarné, concrétisé, donc sorti de sa non-existence, et prendre corps dans un univers sensible et compréhensible. Le *mythe* est par conséquent *immanent*, parfaitement abstrait, et on ne peut le percevoir que lorsqu'il est *permanent*, c'est-à-dire inscrit dans des faits matériels concrets. D'où le rôle de la Légende qui développe la thématique du Mythe en récit cohérent et choisi, et celui de l'Histoire qui prétend rendre compte dans les faits de ces archétypes enfouis au plus profond de l'inconscient.

Il faut bien s'imaginer que l'Histoire, quelle que soit la forme qu'elle revêt, événementielle ou structuraliste, n'est qu'une *vision* des faits relatés, vision

d'ailleurs soumise aux éventuelles idéologies de l'époque où s'opère la narration, et bien sûr de celles du narrateur. À ce compte, l'Histoire est de la littérature, une littérature qui se nourrit de mythes préexistants, sous-jacents, qui ne se dévoilent qu'à travers le récit lui-même. Il faut même aller plus loin dans cette analyse et affirmer que les personnages réels qui ont, comme on dit, changé l'Histoire, ne sont en réalité que des mythes incarnés dans un contexte déterminé, au moment même où l'on avait besoin d'eux. Pour se borner à l'Histoire de la France, on peut supposer avec quelque raison que Vercingétorix a incarné le mythe du défenseur de la nation, que Clovis a incarné le mythe du roi rassembleur de peuples, que Jeanne d'Arc a incarné le mythe de la « patrie en danger », que Napoléon a incarné le mythe du « Roi du Monde » et que Charles de Gaulle a incarné le mythe du Sauveur venant au secours d'un pays en ruine. Tout cela, bien entendu, au niveau de l'inconscient collectif, celui-ci étant le réservoir prodigieusement riche en *archétypes*, donc en *mythes*, les seuls qui, par leur potentialité, soient susceptibles de créer des événements qui aient une répercussion sur l'ensemble d'une collectivité. *L'Homme providentiel* (et parfois la *Femme providentielle*, comme l'a été Jeanne d'Arc), c'est celui – ou celle – qu'on attendait inconsciemment. À ce moment-là, peu importe son identité : il fallait qu'il y en eût un (ou une).

L'affaire de la Tour de Nesle, avec ses développements ultérieurs dans l'imaginaire du peuple parisien, n'échappe pas à cette règle : un mythe essentiel se cache derrière ces événements, et qui est aussi ancien que l'humanité elle-même. Dans la tradition juive rabbinique, c'est le mystérieux personnage de Lilith, qui aurait été la première femme d'Adam, qui l'incarne : personnage nocturne, dangereux, à l'affût des hommes dont elle recueille la semence afin de procréer des démons^[9]. Dans la tradition indienne, c'est Kâli la Noire, la sanglante et la dévoreuse. Chez les Grecs, et particulièrement dans *L'Odyssée*, c'est l'étrange magicienne Circé qui transforme ses amants d'un soir en vils animaux. Mais c'est peut-être dans la tradition celtique que l'analogie est la plus flagrante : il semble en effet que la légende bretonne de la ville d'Is, bien antérieure au XIV^e siècle, ait largement alimenté celle de la Tour de Nesle. L'héroïne de cette légende est la princesse Dahud (dont le nom provenait d'un ancien celtique *dagosoitis*, « bonne sorcière »), qui règne sur la ville d'Is mais a la réputation de se livrer à des débauches effrénées : tous les soirs, elle a un nouvel amant, mais tous ceux qui ont le malheur de lui plaire sont tués sans pitié et jetés au fond d'un gouffre, quelque part dans la forêt de Huelgoat.

Cependant, la légende de Dahud n'est que la concrétisation d'un mythe à l'intérieur d'un contexte bien déterminé. Peut-être est-elle le lointain souvenir d'une ville disparue sous les flots en châtiment de la vie dissolue de ses habitants et particulièrement de sa princesse, le tout procédant d'un schéma qui est commun à de nombreux récits d'origine celtique. Comment, dans ces conditions, ne pas supposer que le mythe qui préside à la légende de la Tour de Nesle, se soit incarné dans le fait divers incontestable, qui fit scandale, de l'adultère des brus de

Philippe le Bel ?

Car le mythe est ici bien reconnaissable : il existe à l'état potentiel dans l'inconscient collectif, s'appuyant sur un célèbre exemple emprunté à la zoologie, celui de la *mante religieuse*. On sait que la femelle de cet animal, une fois la copulation achevée, dévore le mâle qui vient de la féconder, démontrant ainsi que le mâle n'est utile qu'une seule fois et dans un but bien précis. Il est évident qu'une telle constatation peut avoir de multiples conséquences dans l'univers fantasmatique des mâles humains. La psychanalyse a mis en évidence la réalité profonde de la terreur masculine à propos de l'engloutissement par la femme et surtout à propos de la *vagina dentata*, cette croyance plus ou moins consciente que le sexe de la femme, intérieur, caché et donc mystérieux, peut contenir des « dents » et qu'en y pénétrant, l'homme risque peut-être d'être sinon dévoré, du moins mordu. Cette terreur est en rapport avec l'état de « petite mort » qui est celui de l'homme après une éjaculation.

Donc, la Femme, considérée sous l'angle sexuel, *fait peur*. Mais elle est également *attirante*, car elle est ambiguë, donnant la vie mais pouvant également la reprendre. Le personnage indien de Kâli la Noire, la « dévoreuse », en est la plus parfaite concrétisation mythologique, et c'est elle qu'on retrouve sous l'aspect de la Dahud bretonne aussi bien que sous celui de Marguerite de Bourgogne pour les Parisiens contemporains du drame et leurs descendants.

Cette attirance-répulsion est évidemment source de nombreux fantasmes qu'on peut rattacher au thème fort connu de la Prostituée sacrée, pour ne pas dire divine. Le personnage de Marguerite, reine de Navarre et future reine de France, de sang royal et remarquable par sa beauté, ne pouvait qu'exciter l'imagination des gens du peuple. Et s'il n'est question pour elle que d'un seul amant – faute suffisante pour qu'elle soit sévèrement châtiée –, l'imagination populaire, cristallisant sur elle tous ses fantasmes inassouvis, a donc peuplé ses nuits d'une multitude de complices qu'il lui était d'ailleurs nécessaire de faire disparaître pour assurer sa tranquillité et son impunité. Marguerite de Bourgogne, « putain royale », était donc la digne héritière de cette Messaline qui avait tant défrayé la chronique de Rome au temps de l'empereur Claude et qui était devenue l'image même de la débauche féminine *au sein de la « bonne » société*. En effet, comme dans tous les contes populaires, la *libido* masculine se cristallise volontiers sur un objet, en l'occurrence la princesse, toujours plus ou moins lointaine et inaccessible, que l'on doit conquérir pour devenir le gendre du roi – et le futur roi ! –, c'est-à-dire pour accéder à un niveau de conscience supérieur.

Cette cristallisation est fort complexe car elle met en jeu, autour du mythe potentiel, une série de pulsions internes mêlées à des événements qui, pour être complètement déformés, n'en sont pas moins réels d'un point de vue historique. Dans le cas de l'affaire de la Tour de Nesle, le résultat est assez caractéristique : tout se perd dans un grandiose flou artistique qui développe l'impression de mystère et permet ainsi à l'imaginaire d'aller encore plus loin et d'en rajouter à

chaque évocation.

Il faut dire que les circonstances historiques se prêtent magnifiquement à cet élargissement de la légende. Aux environs de l'an 1314, la situation politique en France est loin d'être claire. Sans parler de l'affaire des Templiers – qui pèse lourdement sur les événements –, on peut affirmer que la monarchie française, donc capétienne, se retrouve devant de redoutables échéances.

Poursuivant l'œuvre centralisatrice de son grand-père saint Louis, Philippe le Bel, par son autorité incontestable, son intransigeance, son manque absolu de scrupules et son sens aigu des manœuvres douteuses, a réussi à faire de la France un royaume fort, unifié, prêt à assumer un *leadership* incontestable dans l'Europe chrétienne. Il a même failli réussir un coup de maître : faire fusionner les Ordres du Temple et des Hospitaliers de Saint-Jean et devenir le grand maître du nouvel Ordre ainsi créé^[10]. Cela lui eût permis de disposer, non pas de trésors incalculables, mais de moyens d'action considérables, en particulier une mainmise absolue sur toutes les routes commerciales et stratégiques du continent et de la Méditerranée, et même d'imposer une obéissance absolue de la part de l'Église romaine^[11]. Mais le refus obstiné des Templiers lui ayant retiré tout espoir d'arriver à ses fins, il s'est retourné contre eux dans les conditions que l'on sait, et il en a été réduit à anéantir l'Ordre du Temple, essentiellement pour se débarrasser d'une puissance qui, dirigée contre la monarchie française, aurait pu constituer un danger redoutable^[12].

Cette œuvre, Philippe le Bel l'avait cependant accomplie en grande partie grâce à des collaborateurs efficaces et dévoués qu'il avait su choisir, les plus importants étant incontestablement Guillaume de Nogaret, en quelque sorte garde des sceaux et ministre de la Justice, et Enguerrand de Marigny, coadjuteur du royaume, c'est-à-dire occupant les fonctions d'un premier ministre. Or, ces hommes étaient des bourgeois haussés au rang de chevaliers. Nogaret était le plus habile, le plus retors, le plus dénué de scrupules de tous les *légistes* dont s'entourait le petit-fils de saint Louis, ces légistes qui exhumaient le droit romain écrit, l'interprétaient à leur façon – c'est-à-dire celle du roi – et selon les circonstances, et l'imposaient à un royaume régi antérieurement par des usages et des coutumes féodaux. Cela n'allait évidemment pas sans résistance de la part des grands féodaux qui voyaient leur influence – et leurs intérêts – s'amoinrir au fur et à mesure que l'autorité centraliste de Philippe le Bel s'affirmait. Et les grands féodaux étaient menés, plus ou moins ouvertement, par le propre frère du roi, Charles de Valois, dont la jalousie qu'il éprouvait envers son aîné était aussi forte que l'étaient ses ambitions et celles de sa famille. Par voie de conséquence, Valois et les grands nobles haïssaient Nogaret et Marigny, ces « parvenus » qui les lésaient, et ils guettaient patiemment le moment propice pour se débarrasser d'eux et retrouver ainsi leurs prérogatives.

Or, en 1314, au moment de l'affaire de la Tour de Nesle, ces grands féodaux,

toujours dans l'ombre, jugent que la situation peut évoluer du jour au lendemain et reprennent espoir. En effet, le roi de France est miné par le travail intense qu'il a mené et l'on sent bien qu'il est au bout de ses forces. Qu'arrivera-t-il lorsqu'il disparaîtra ? Certes il a trois fils qui peuvent assumer les charges royales mais à part le deuxième, Philippe, qui a du caractère, l'aîné et le cadet sont de pâles reflets de leur père, et qui plus est, ils sont de santé fragile et n'ont pas d'héritiers mâles. Louis, qui ne régnera d'ailleurs que deux ans, est un être faible et influençable, bien qu'entêté dans ses colères et ses ressentiments. Charles, qui sera le dernier Capétien direct, est un « beau garçon » qui mérite son surnom de « le Bel », mais c'est sans doute son unique qualité. Seul Philippe paraît avoir l'étoffe d'un roi, tout au moins c'est ce que pense son père qui, lucidement, se rend parfaitement compte que ses successeurs ne sont pas à la hauteur de la tâche qui les attend. En fait, Philippe IV n'a l'admiration que pour sa fille, Isabelle, en qui il voit un chef d'État hors du commun. Mais Isabelle a épousé le roi d'Angleterre, et elle n'est que la mère du futur roi Édouard III. Qu'arriverait-il si un jour celui-ci, en tant que petit-fils de Philippe le Bel, réclamait la couronne de France ?

Toutes ces questions et réflexions agitent le roi, ce qui explique d'ailleurs la brutalité avec laquelle il a fait condamner ses brus : elles risquaient de fausser la légitimité de la lignée capétienne. Mais Charles de Valois se disait que si par hasard, les fils de son frère disparaissaient sans héritier mâle, il serait amené à recueillir la couronne, pour lui-même ou pour son fils, le jeune Philippe. Et autour de Valois s'agitaient d'autres membres de la famille royale, en particulier Mahaut d'Artois, qui avait donné à la France la partie germanique de la Bourgogne, et son neveu Robert III d'Artois, qui se sentait frustré dans son héritage et qui ne cessait d'intriguer. En somme, autour de Philippe le Bel, tout le monde guettait, prêt à profiter de la moindre défaillance du pouvoir, prêt à profiter de la moindre faute qui aurait été commise dans la famille royale. Et il faut bien reconnaître que l'attitude de Marguerite de Bourgogne et de ses cousines constituait un élément de choix pour tous ceux qui complotaient ainsi dans l'ombre. Cela explique également pourquoi, une fois révélé, l'adultère des princesses a été grandement démesurément ; et il n'est pas douteux que les Valois et les d'Artois ont largement contribué, par personnes complaisantes interposées, à en répandre la légende.

Et, planant au-dessus de ces sombres menées, il y a aussi la célèbre – mais incontrôlable – malédiction qu'aurait lancée sur le bûcher le grand maître du Temple, Jacques de Molay, assignant le pape Clément, le roi Philippe et son tourmenteur Nogaret à comparaître dans le délai d'un an devant le tribunal de Dieu. Vrai ou faux ? Toujours est-il que ces trois personnages moururent en cette même année 1314. Plus que jamais dans cette affaire de la Tour de Nesle, le mythe, la légende et l'histoire se confondent si intimement qu'il est impossible d'y séparer le réel de l'imaginaire et de prétendre à une vérité historique.

AVERTISSEMENT

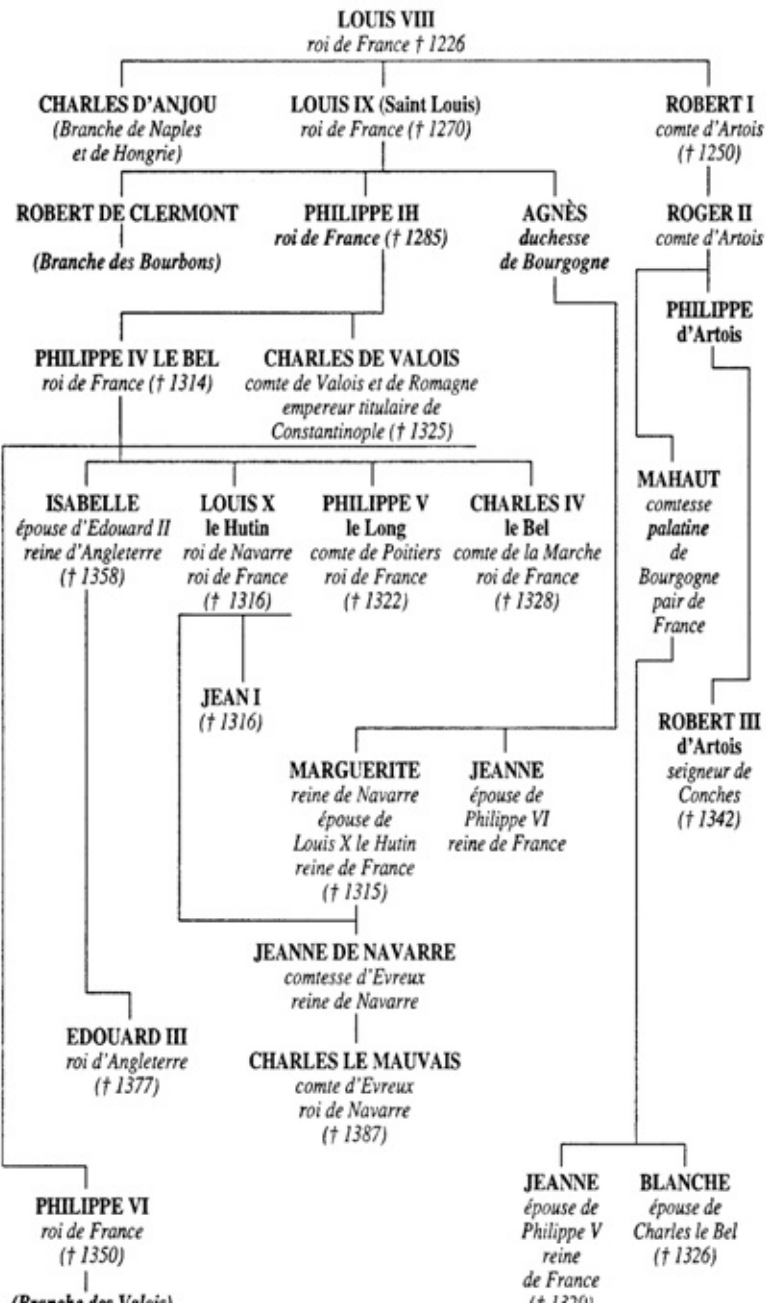
La légende de la Tour de Nesle ne nous est parvenue que par de vagues allusions et par des fragments, dispersés au cours des siècles dans des chroniques, jusqu'à ce qu'Alexandre Dumas s'en empare et lui confère en quelque sorte ses lettres de noblesse. Mais la vision romantique qu'il a contribué à répandre de cette affaire ne correspond peut-être pas à la réalité historique qui en est le point de départ. D'autre part, les turpitudes prêtées à Marguerite de Bourgogne et à ses deux cousines semblent être surtout le fruit d'une imagination populaire toujours encline à exagérer les qualités et les défauts de personnages célèbres qui occupent le devant de la scène historique.

Dans ces conditions, le récit qui est présenté ici ne peut être que conjectural, même s'il s'appuie sur des traditions solidement ancrées dans la mémoire collective et s'il est structuré par des événements authentiques qui se sont déroulés pendant l'affaire, notamment le procès et le supplice des Templiers. Cette légende de la Tour de Nesle ne peut s'expliquer que par un contexte historique solidement établi et dans une atmosphère très particulière qu'il convenait de rendre accessible à un large public sans doute peu familiarisé avec les mœurs parfois brutales, et toujours surprenantes, de l'époque de Philippe le Bel. C'est pourquoi les protagonistes de ce récit sont tous des personnages historiques, sauf quelques comparses dont la présence était nécessaire pour démêler le plus clairement possible les multiples rebondissements de cette affaire.

Il s'agit d'une légende, répétons-le, qui ne repose que sur des « on-dit ». De plus, les événements relatés, réels ou imaginaires, appartiennent au début du XIV^e siècle, tandis que ce récit a été élaboré au début du XXI^e siècle, avec le décalage que cela suppose. Il en a été de même pour les auteurs de Chansons de Geste, à propos de Charlemagne, et des auteurs des Romans de la Table Ronde pour le roi Arthur. De plus, bien que s'efforçant d'être objectif, tout écrivain qui se penche sur le passé ne peut s'empêcher de juger ces événements éloignés dans le temps selon les critères de sa propre époque, et aussi d'imprégner son récit de sa propre sensibilité.

Il fallait le dire avant d'entreprendre ce voyage dans les sombres recoins d'un Paris médiéval qui dort au fond de la mémoire populaire.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE



CHAPITRE PREMIER

Une soirée particulière

Le jour venait à peine de s'éteindre et la ville plongeait dans une obscurité feutrée qui contrastait avec l'aspect tourmenté d'un ciel où un vent violent bousculait les nuages dans le plus grand désordre. Par intermittence, la lune, qui montait lentement à l'horizon, projetait des lueurs blafardes sur les eaux du fleuve, entre les masses compactes des deux tours jumelles qui se dressaient sur chacune des rives, la Tour du Louvre au nord, et la Tour de Nesle au sud, protectrices et gardiennes silencieuses de Paris du côté du couchant.

Au pied de la Tour de Nesle s'étendait une sorte de prairie jonchée de-ci de-là de touffes d'arbustes, entre un mur qui, prenant assise sur le rivage même, entourait la Tour ainsi que l'hôtel de Nesle tout proche, et la muraille plus lourde et plus haute qui marquait les limites de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Dans cette prairie qui, en vérité, était davantage un terrain en friche, un être humain se glissait le long du mur, allant et venant comme s'il attendait quelque chose ou quelqu'un, révélant en tout cas par ses allées et venues et son pas saccadé qu'il était à la fois nerveux, inquiet et impatient. Et quand un rayon de lune le frappait, un observateur aurait pu remarquer que son visage et sa tête même disparaissaient sous une cagoule de soie noire.

Et précisément, à l'abri sous un maigre arbuste, immobile dans l'ombre, quelqu'un observait son manège. C'était un homme assez grand, à la forte musculature, vêtu d'un pourpoint de couleur grise. Lui aussi semblait attendre que quelque chose se passât, mais le fait qu'il se balançait sur ses deux jambes indiquait qu'il était indécis, ne sachant pas encore s'il devait intervenir ou non.

Il se décida pourtant lorsque, dans son va-et-vient, l'homme à la cagoule se trouva devant lui à peu de distance. Il bondit silencieusement et se colla contre l'autre. Dans sa main droite, il tenait une dague dont il frotta la lame dans le dos de celui qu'il venait d'agresser.

— Pas un mot ! Pas un geste ! chuchota-t-il d'un ton ferme et autoritaire. Sinon je t'enfonce ma dague à travers le corps.

L'homme à la cagoule se mit à trembler, mais il ne dit rien et n'esquissa pas le moindre geste. L'agresseur le poussa contre le mur.

— Maintenant, reprit-il, toujours à voix basse, tu vas me dire ce que tu fais là dans cette tenue, et à l'heure où les honnêtes gens sont chez eux. Et fais en sorte de ne pas raconter n'importe quoi. Je veux la vérité.

— Mais, balbutia l'autre, je ne fais pas de mal. Pourquoi me menacez-vous ainsi ?

— C'est à moi de juger si tu fais du mal ou non. Je te demande de répondre. Fais vite, car ma patience a des limites.

L'homme à la cagoule se mit à trembler de plus belle.

— Mais, je ne peux rien dire, répondit-il dans un souffle.

— Comment cela ? Tu ne peux rien dire alors que tu sais beaucoup de choses ? C'est trop facile, vraiment ! Parle, si tu ne veux pas que j'enfonce cette lame dans ton dos de mauviette !

— Pitié, seigneur ! Je ne peux rien dire parce que j'ai promis de me taire. On me tuera si je parle !

L'homme au pourpoint gris se mit à ricaner silencieusement.

— Si tu ne parles pas, reprit-il, c'est maintenant que tu seras tué. À toi de choisir. Si tu parles tout de suite, je t'épargnerai. Tu seras libre d'aller où bon te semble et tu pourras toujours t'en tirer. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir...

L'autre eut un instant d'hésitation, mais prenant conscience que son agresseur était décidé à aller jusqu'au bout et qu'il n'avait pas le choix, il se mit à parler d'une voix rauque par phrases isolées, comme si les sons qu'il articulait n'arrivaient pas à franchir sa gorge resserrée par l'angoisse et la peur :

— Voici, seigneur, dit-il. Je suis à Paris depuis seulement deux jours et je ne connais pas bien la ville. Cet après-midi, je sortais d'une auberge où j'avais passé quelques moments pour me rafraîchir quand j'ai été abordé par une femme qui paraissait vieille mais dont je ne voyais pas la figure, car elle était revêtue d'un long voile noir. Elle m'a dit qu'une belle dame m'avait remarqué et qu'elle m'invitait à passer la soirée avec elle dans un endroit que je devais tenir secret.

— Et, bien entendu, cette proposition t'a intéressé ! ricana l'homme au pourpoint gris. Tu es bien imprudent de prêter l'oreille à de tels propos. Tu ne sais donc pas que Paris est dangereux, la nuit, et qu'il s'y passe parfois des choses étranges ?

— Je vous répète que je suis étranger à cette ville. Bien sûr, même si j'ai été surpris, je me suis dit que c'était peut-être une bonne occasion.

— C'est de l'imprudence. Alors, tu as accepté ?

— Oui. Mettez-vous à ma place, seigneur.

— Rassure-toi, je vais m'y mettre ! Alors, que t'a dit la femme à propos de ce rendez-vous nocturne ?

— Je devais venir ici dans ce pré, sous la Tour de Nesle, juste après le coucher du soleil et y attendre un signal.

— Lequel ? Dis-moi tout.

— Il me fallait guetter une lumière à la plus haute fenêtre de la tour. Alors, je devais aller vers cette porte en fer, là-bas, et y frapper discrètement, d'abord trois coups, puis deux. Il était convenu qu'on m'ouvrirait et me conduirait auprès de la dame.

— Et pourquoi as-tu mis une cagoule ?

— C'est la femme qui me l'a donnée, disant que je devais absolument la mettre pour qu'on ne me reconnaisse pas. Et elle a ajouté que si je parlais à quiconque de cette affaire, on me retrouverait et on me tuerait.

L'homme au pourpoint gris relâcha quelque peu son étreinte et se mit à réfléchir.

— Dis-moi, demanda-t-il, as-tu une idée sur cette dame mystérieuse vers laquelle on devait te conduire ?

— Je n'en sais pas plus. Seigneur, je vous jure que je vous ai dit toute la vérité.

— Je te crois. Maintenant, donne-moi ta cagoule.

— Qu'allez-vous en faire ?

— Cela ne te regarde pas.

L'homme au pourpoint gris recula, laissant l'autre libre de ses mouvements. Celui-ci ne fut pas long à ôter sa cagoule, laissant ainsi apparaître sous un rayon de lune le visage fin d'un adolescent de grande beauté. L'homme au pourpoint gris haussa les épaules et, s'étant emparé de la cagoule, il s'appuya contre le mur et se mit en devoir d'enlever l'une de ses chausses. Sous le regard ahuri du jeune homme, il plaça la dague sous son pied et renfila tranquillement la chausse. Puis, son visage se détendit, ayant abandonné toute nuance d'agressivité.

— Eh bien ! dit-il, toujours à voix basse, voilà qui est parfait. Tu peux t'en aller maintenant. Je te souhaite de tout cœur une longue et heureuse vie, mais je te donnerai quand même un conseil : quitte Paris le plus vite possible et oublie tout ce qui vient de t'arriver. Je ne sais pas qui tu es, ni d'où tu viens, et je ne tiens pas à le savoir. Nous ne nous connaissons pas, c'est très bien ainsi, mais je pense qu'un jour, tu t'apercevras que je t'ai probablement sauvé la vie, ce soir, en t'empêchant d'aller à ce rendez-vous. Bon ! trêve de bavardages ! Va, et que Dieu te protège !

Le jeune homme, d'abord interloqué par l'attitude ambiguë et le non moins étrange discours de celui qui l'avait ainsi brutalement agressé, sembla se ressaisir, comprenant qu'il ne risquait plus rien. Sans prononcer une seule parole, il tourna les talons et se perdit bientôt dans une zone d'ombre.

Resté seul, l'homme au pourpoint gris leva la tête vers la sombre façade de la Tour de Nesle et se mit à faire les cent pas le long du mur. Il commençait à s'impatienter, pensant tout à coup que l'autre lui avait servi une fable, quand il

aperçut, au sommet de la tour, une lumière qui brillait à une fenêtre. Alors, sans hésiter, il se dirigea vers la porte en fer et, de son poing vigoureux, il frappa trois fois, puis deux autres fois. Immédiatement, la porte s'ouvrit dans le plus grand silence, et sans attendre une quelconque invitation, il passa de l'autre côté du mur tandis que la porte se refermait derrière lui.

Il se trouva en présence d'une forme féminine voilée qui, sans un mot, d'un geste de la main, l'invita à la suivre. Il parcourut ainsi un sentier entre deux haies qui aboutissait au pied de la tour. La femme ouvrit une porte, le fit entrer, saisit une torche qui brûlait, accrochée au mur, et le fit monter les degrés d'un escalier en colimaçon. Il compta au moins trois étages avant d'arriver à un palier qui comportait une large porte en bois sculpté. La femme posa sa main sur le loquet de cette porte, ouvrit celle-ci et s'effaça pour le laisser entrer. Et il entendit que la femme manœuvrait une serrure derrière lui, ce qui signifiait qu'il se trouvait pris dans un piège. Mais quel piège ?

En vérité, avant de s'engager dans cette aventure, l'homme au pourpoint gris avait longuement réfléchi sur les dangers qui pouvaient le menacer, et s'il s'était décidé à aller jusqu'au bout, c'est qu'il estimait qu'il pouvait s'en sortir, quelles que fussent les difficultés rencontrées. Il se trouvait dans une grande salle éclairée par des torches fixées aux murs et par des chandelles groupées sur des tables où s'étaient des plats contenant des nourritures paraissant fort appétissantes et des flacons qui devaient receler quelques breuvages savoureux. Il s'avança donc vers le milieu de la salle et aperçut, dans un angle, confortablement installées sur des couches moelleuses recouvertes de fourrures blanches immaculées, trois jeunes femmes d'une éclatante beauté. Deux d'entre elles, celle qui paraissait la plus âgée et celle qui avait encore l'allure et l'aspect d'une enfant, étaient vêtues de tuniques d'une étoffe si légère qu'on pouvait voir les moindres contours de leur corps et apprécier la courbe parfaite de leurs seins. La troisième, en revanche, dont le visage paraissait plus sévère, portait une robe de soie noire qui, tout en moulant presque indécentement ses formes, ne laissait rien entrevoir de son intimité.

— Approche, gentil seigneur, dit celle qui semblait l'aînée. Sois le bienvenu dans notre petit paradis. Nous souhaitons que tu t'y sentes aussi bien que nous-mêmes.

Cette femme était remarquable par la pureté de ses traits, la souple ondulation de sa chevelure noire comme le jais et le regard de braise qui émanait de ses yeux verts. L'homme, qui pourtant savait se maîtriser, ne pouvait échapper à ce regard. Il se sentait fondre en face d'elle comme un bloc de glace sous le soleil de midi. Il se dirigea vers les femmes d'un pas qu'il affectait de rendre nonchalant mais qui trahissait son trouble profond.

— N'aie pas peur de nous, dit la plus jeune, qui avait les cheveux d'un blond aussi lumineux que sombres étaient les cheveux de l'aînée. Nous n'avons pas l'intention de te dévorer, mais de t'honorer à cause de ta beauté et de ta prestance.

— C'est vrai, dit la brune. Aussi te demandons-nous d'enlever cette cagoule que nous t'avons imposée pour préserver ta tranquillité et la nôtre. Nous ne risquons

rien ici, tu peux en être assuré.

À ce moment, la jeune femme à la robe de soie noire se leva.

— Eh bien, je vous laisse maintenant, dit-elle aux deux autres. Je souhaite que vous passiez une bonne soirée en compagnie de ce gentil seigneur.

Et joignant le geste à la parole, elle se dirigea vers une tenture, la souleva, découvrant ainsi une porte qu'elle ouvrit, et disparut bientôt. La femme brune haussa les épaules, découvrant ainsi davantage la nudité de son corps.

— Cette mijaurée ! s'écria-t-elle en riant. Elle ne veut jamais rester avec nous sous prétexte qu'elle serait gênée, mais elle ne perd rien pour autant ! Je sais très bien qu'elle va se poster derrière une petite fenêtre par laquelle elle pourra observer tout ce qui se passe entre nous. Enfin, elle est comme ça : elle préfère jouir toute seule des plaisirs que la vie nous offre si généreusement... Mais cela ne doit pas éteindre tes ardeurs, gentil seigneur. Enlève donc cette cagoule afin que nous puissions admirer les traits de ton visage.

L'homme éleva ses bras, saisit le tissu qui enveloppait sa tête, et d'un coup sec, il l'arracha, livrant ainsi son visage à la lumière vacillante des torches et des chandelles. La femme brune poussa un cri strident et se renversa en arrière tandis qu'une pâleur subite envahissait ses joues. L'homme se mit à ricaner.

— Ce n'est certes pas celui que tu attendais, Marguerite, dit-il d'une voix assurée. Excuse-moi de cette intrusion dans ton domaine secret. J'avais besoin de te revoir après tant d'années et je me suis débrouillé comme j'ai pu pour parvenir jusqu'à toi.

— Buridan ! Jean Buridan ! balbutia la femme brune au comble du désarroi.

— Eh, oui ! Buridan ! ton page du temps que tu étais petite princesse à l'hôtel de Bourgogne, Buridan qui a su faire vibrer ton corps de déesse, Buridan qui a été ton premier amant et qui t'a fait connaître les plaisirs de l'amour ! Oh ! Marguerite, malgré toutes ces années qui se sont écoulées derrière nous, sache que tu es toujours aussi belle et désirable qu'au temps où tu découvrais le monde à travers tes yeux d'enfant...

Ces paroles de l'homme au pourpoint gris eurent le don de calmer quelque peu les appréhensions de celle qu'il avait appelée Marguerite et sa violente émotion quand elle avait reconnu en lui celui qui avait fait d'elle une femme.

— Sois le bienvenu, murmura-t-elle, mais je voudrais savoir pour quelle raison précise tu t'es introduit dans ce lieu que je garde précieusement à l'écart du monde.

— Je te le répète, répondit-il, je voulais te revoir. Je voulais voir comment se comportait la nouvelle reine de Navarre, Marguerite de Bourgogne, petite-fille du bon roi saint Louis, et future reine de France. Et je constate avec satisfaction que tu tiens ton rang avec élégance et distinction, en compagnie de ta cousine Blanche, épouse de Charles, le plus beau fils du roi Philippe, et aussi de Jeanne, sa sœur,

épouse du comte de Poitiers, et surtout héritière du comté de Bourgogne. Tu ne te commets pas avec n'importe qui, n'est-ce pas, sauf peut-être avec les jeunes gens que tu fais recruter par tes vieilles sorcières à la sortie des auberges.

La reine de Navarre se mordit les lèvres, car l'attaque de Buridan était directe, impitoyable. Elle comprit alors comment son ancien amant était parvenu jusqu'à elle. Il avait espionné les allées et venues auprès de la Tour de Nesle et avait finalement pris la place de celui que, dans l'après-midi, sa cousine Blanche et elle avaient remarqué pour sa beauté et son élégance. Mais elle n'osa faire aucun commentaire. Après tout, en regardant Buridan, solidement planté sur ses jambes et qui ne paraissait pas avoir subi les attaques du temps, elle se dit qu'elle ne perdait peut-être rien au change.

— Que penses-tu de Buridan ? demanda-t-elle à sa cousine.

— Il est fort bel homme, répondit-elle, et je crois qu'il peut être de bonne compagnie. Fais-le donc asseoir près de nous et offre-lui ce qu'il désire en fait de nourriture et de boisson.

— Tu as entendu ? dit Marguerite. Viens prendre place entre nous. Nous avons décidé de passer une soirée agréable et nous n'avons pas changé nos projets, même si tu n'es pas celui que nous attendions.

— Faute de grives, on mange des merles ! dit Buridan en ricanant. Mais, par le Précieux Sang, vous avez donc le diable au corps ! Vous êtes des princesses de sang royal, vous êtes mariées toutes les trois et, toi, Marguerite, tu es déjà reine. Vos maris ne vous suffisent pas, que vous alliez racoler des jeunes gens à la porte des tavernes et autres lieux généralement mal famés ! Ne savez-vous donc pas que l'adultère des reines est sévèrement châtié ?

— Et toi, répondit Marguerite d'un ton amer, ne sais-tu pas comment sont mariées celles qui sont destinées à devenir des reines ? On ne leur demande pas leur avis, et elles se retrouvent un beau soir dans le lit d'un homme qu'elles exècrent dans le seul but de procurer à celui-ci des héritiers mâles. Où est l'amour, où est le plaisir ? Mon mari est peut-être roi de Navarre, il n'empêche que c'est un rustre, à moitié impuissant, d'un égoïsme forcené, et de plus, en fort mauvaise santé. Quant à Charles, le mari de cette pauvre Blanche, bien qu'il soit de bel aspect, c'est non seulement un niais, mais il est aussi faible qu'un enfant lorsqu'il tient une femme dans ses bras. N'est-ce pas vrai, Blanche ?

— Assurément, confirma celle-ci. Et quand on pense que les gens du peuple envient le sort des princesses !

— Allons ! reprit Marguerite, ne parlons plus de tout cela. Ce soir, il ne doit être question que de plaisir. Oublions tout le reste.

Comme Buridan demeurait immobile et silencieux devant les deux jeunes femmes, la reine de Navarre se leva, alla jusqu'à la table chargée de victuailles, saisit une coupe et la remplit avec le liquide doré que contenait un flacon. Puis elle

tendit la coupe à Buridan, mais celui-ci ne fit aucun geste pour la prendre.

— Je ne boirai rien, Marguerite, dit-il, tant que tu n'auras pas bu toi-même la moitié de ce que tu m'offres.

Elle esquissa un sourire, porta la coupe à ses lèvres et avala la moitié de son contenu.

— Cet hydromel est savoureux, dit-elle. À toi, maintenant.

Buridan saisit la coupe.

— À nos retrouvailles, murmura-t-il avant de boire ce qui restait.

— Tu étais moins méfiant, reprit Marguerite en riant, lorsque tu étais mon page et que nous nous faisions servir des breuvages délicats. Je me souviens du jour où nous avons tellement bu que nous ne savions plus ce que nous faisions. C'est alors que je t'ai cédé. Mais je ne regrette rien... Tu m'as fait entrevoir des paysages que je ne connaissais pas, enfermée que j'étais dans cet hôtel d'où je ne sortais que pour jouer mon rôle de princesse. Ah ! Buridan ! pourquoi es-tu parti ensuite, me laissant seule et désemparée ?

— Je devais m'en aller, Marguerite. Si j'étais resté près de toi, je n'aurais fait que soupirer après toi, car tu serais devenue de plus en plus lointaine, de plus en plus inaccessible. Il n'y a que dans les contes de fées que les roturiers réussissent à épouser des princesses. Alors, que pouvais-je faire ? Croupir dans cet hôtel de Bourgogne, dans un Paris que je connaissais à peine, de plus en plus éloigné de toi ? On a jugé que j'étais capable d'étudier et de devenir un bon philosophe. Alors, je suis parti pour étudier. Ma seule fortune, c'est ce que j'ai appris auprès de mes maîtres dans plusieurs universités. Et c'est aussi mon seul titre de noblesse.

— Mais tu n'as pas à te plaindre, reprit la reine de Navarre, car c'est ce qui t'a permis d'accéder chez le comte de Valois, celui qui se prétend empereur de Constantinople, et qui n'est que le frère puîné du roi de France. Néanmoins, à ce que je sais, tu y occupes une place de choix puisque tu es chargé de l'éducation de son fils aîné, Philippe. En somme, pour un petit page sans fortune que tu étais, il me semble que tu as bien réussi, Jean Buridan !

— Et j'irai encore plus loin, marmonna Buridan entre ses dents, pourvu que Dieu me prête vie !

— Et pourquoi ne te prêterait-il pas vie ? demanda Marguerite qui avait entendu la réflexion du philosophe.

— Parce que je me trouve ici dans un antre qui ressemble fort à une toile d'araignée.

— Et c'est sans doute moi, l'araignée ! s'écria en riant la femme brune. Allons, trêve de balivernes ! Assieds-toi entre nous, mangeons et buvons. Tu ne regretteras pas d'être venu ici même sans y avoir été convié.

Buridan se décida et alla se placer sur les fourrures, entre les deux femmes.

Leur promiscuité lui procura des sensations qu'il fut bientôt incapable de contrôler. Pourtant, il savait que, prisonnier en quelque sorte, dans cette salle juchée au sommet de la Tour de Nesle, il risquait de ne jamais retrouver la douceur du jour. Ce que l'on racontait, dans certaines ruelles de Paris, à propos de ce qui se passait dans cette tour, les soirs où les brus du roi Philippe étaient seules, lui était venu aux oreilles, et même s'il n'y ajoutait pas foi, il ne pouvait s'empêcher d'être sur ses gardes. La reine de Navarre avait ses aises en cette tour, depuis que le roi Philippe en avait fait don à son fils Louis. Mais Louis n'y venait jamais, préférant se vautrer dans quelque chambre sordide du palais royal en compagnie de quelque chambrière patiente – et stipendiée – qui n'avait pas autre chose à faire qu'à tenter de l'exciter. Alors, Marguerite de Bourgogne avait pris possession de la tour et, pour apaiser de possibles soupçons à propos de ses incartades, elle y avait fait aménager une sorte de salon qu'elle partageait avec ses deux belles-sœurs et cousines, ce qui constituait évidemment un excellent alibi si elle voulait laisser ses frasques dans l'ombre.

Buridan avait beau faire partie de la maisonnée de Charles de Valois, en tant que précepteur du prince Philippe, il avait droit non seulement à quelques égards, mais également à beaucoup de libertés. Il en profitait pour rôder à travers la ville, écoutant le bavardage des uns et suscitant celui des autres. Il savait que les soirées où Marguerite de Bourgogne invitait ses cousines Jeanne et Blanche dans ce dernier étage de la Tour de Nesle étaient loin d'être innocentes.

Mais l'image de Marguerite le hantait depuis si longtemps. La reine de Navarre n'était certes plus la petite fille très curieuse – et non moins perverse – qu'il avait connue autrefois. Elle avait mûri, s'était épanouie, et le charme infantile qui émanait d'elle en ce temps-là s'était mué en quelque chose de plus profond, de plus âcre, et aussi de plus intolérable. Buridan, prenant conscience de son état, et sachant très bien qu'il allait succomber d'un instant à l'autre, fut tenté de se lever, d'enfoncer la porte et de s'enfuir dans la nuit, abandonnant ces putes – oh ! ces belles putes ! – à leurs ardeurs inassouvies.

Mais sa curiosité fut la plus forte : s'il avait fait tout ce qu'il fallait pour pénétrer dans le domaine secret de la reine de Navarre, il n'allait pas abandonner maintenant. Il fallait aller jusqu'au bout, et ainsi saurait-il exactement ce qu'il en était des ragots concernant Marguerite et ses cousines. Il but abondamment, toujours après que Marguerite eut avalé la moitié de la coupe qu'elle lui présentait. Il dévora d'excellentes pâtisseries, toujours par moitié, partageant ce qu'il mangeait avec l'une ou avec l'autre des jeunes femmes. L'hydromel et l'hypocras étaient bons, assez forts, et bientôt Buridan se sentit plonger dans un océan de délices où les vagues soulevées par le vent n'étaient que les parfums capiteux soufflés par Marguerite et Blanche. Il se disait même qu'il serait bon de se noyer lentement au milieu de ces effluves déversés autour de lui et qui le porteraient ainsi dans la plus grande douceur vers les rivages lointains des îles bienheureuses.

Il en était là de ses délectations intérieures quand il vit Marguerite se dresser

devant lui dans une attitude de prêtresse implorant une divinité de la beauté et de l'amour. Très lentement, elle fit glisser sa robe le long de son corps et apparut toute nue, telle une statue de marbre que les lueurs tremblantes des torches et des chandelles, en se glissant dans les moindres zones ombreuses, dans le cou, entre les seins, sous les aisselles, à la fourche des cuisses et même dans le creux des genoux, animaient d'une vie prodigieuse. Buridan tendit les bras et, de ses mains hésitantes, caressa les hanches de Marguerite.

— Ne suis-je pas aussi belle qu'autrefois ? demanda-t-elle.

— Plus encore, murmura Buridan.

— Mais, dit encore la reine de Navarre, je voudrais que tu me compares à ma cousine. Je partage tout avec elle, et il n'y a pas de raison pour que tu ne la voies pas dans toute sa beauté.

Blanche se leva, elle aussi, et, se tenant droite auprès de Marguerite, elle accomplit les mêmes gestes pour se dénuder. Buridan ne put qu'admirer la merveilleuse beauté de cette fille dont la chevelure et la toison pubienne étaient aussi solaires que celles de sa cousine étaient nocturnes. Et tout se renversa dans sa tête. Bousculé par une force dont il n'était pas maître, errant sur une mer sans fin, il bascula de l'autre côté d'un monde en perdition parmi d'innombrables étoiles. Et le temps fut aboli.

Buridan ne pouvait ouvrir les yeux. Il était dans la totale impossibilité de bouger, ne fût-ce qu'un doigt. Il baignait dans l'écume, se laissant emporter par la mer qui descendait lentement, peut-être jusqu'au centre de la terre. Mais il entendait avec une incroyable netteté tout ce qui se passait et se disait autour de lui. Il *entendait* Marguerite et Blanche enfiler leurs robes. Il les *entendait* sourire. Il *entendait* leurs yeux brillants de la rosée qu'avaient suscitée leurs ébats. Il *entendait* leurs corps qui ondulaient dans la lumière trouble des chandelles. En cet instant où plus rien n'existait que la vague sensation de flotter dans un espace sidéral, Buridan n'était qu'une oreille ouverte sur un univers qui s'effondrait sous les jets de laves en fusion que projetaient les étoiles dans leur chute vers l'abîme.

— Ce qui m'étonnera toujours, dit Blanche, c'est qu'après l'amour, nous, les femmes, nous sommes en pleine forme et prêtes à recommencer, tandis que les hommes sont complètement avachis, incapables d'assouvir ce désir qui nous tenaille sans cesse. Ils font les fiers, les courageux, les puissants, et nous constatons en fin de compte qu'ils sont plus faibles que des nouveau-nés !

— C'est la nature qui le veut ainsi, répondit Marguerite en riant. Les hommes ne sont que des fanfarons qui se croient les maîtres du monde alors qu'ils ne sont que nos hochets. Mais je dois avouer que j'ai un peu triché pour celui-là : sans qu'il s'en doute, je lui ai fait absorber une drogue merveilleusement élaborée pour affaiblir la volonté... Tu vois, il est maintenant incapable de réagir.

Jeanne venait de rentrer dans la salle. Elle s'arrêta devant le corps étendu de Buridan.

— Eh bien ! dit-elle, puisqu'il est dans cet état et qu'il est inoffensif, faites-le déposer dans un endroit isolé. Il ne se souviendra plus de rien et nous n'aurons rien à craindre de sa part.

— Non, répliqua durement Marguerite, il subira le sort des autres. Cet homme est dangereux. Il en sait trop, non seulement sur ce que nous faisons ici, mais sur moi-même. Tant qu'il vivra, il sera une menace pour nous trois.

— Tu ne l'as donc pas aimé ? demanda Jeanne.

— Qui te parle d'aimer ? s'écria Marguerite avec une sorte de rage. Cet homme a éveillé mes sens autrefois, c'est la seule chose dont je puis lui rendre grâces. Mais je ne l'ai jamais aimé, pas plus que les autres.

— Tu oublies Philippe ! reprit Jeanne.

— C'est bien différent, répondit Marguerite. Oui, j'aime Philippe et Blanche aime son frère Gautier. Cela, c'est de l'amour. Mais où sont-ils nos amants ? Quand viennent-ils nous rejoindre ici ? Une fois de temps à autre. Philippe est marié, et pour rien au monde il ne voudrait quitter sa femme. D'ailleurs, pour quoi faire ? Un écuyer ne peut prétendre vivre avec une reine. Il en est de même pour Gautier. Il n'est pas marié, mais quel espoir veux-tu que Blanche puisse avoir avec lui ? Ils sont pauvres et de basse extraction. Et tous deux ont leurs obligations, leurs devoirs comme on dit. Pourquoi voudrais-tu que nous nous desséchions en les attendant ?

Jeanne garda le silence un long moment. Les trois femmes se tenaient debout, au milieu de la salle. Alors Marguerite alla vers le mur et, de sa main droite, saisit un cordon.

— Marguerite ! s'écria Jeanne, ne fais pas cela ! Laisse-le en vie ! Je t'en supplie pour l'amour de Dieu et l'absolution de tous tes péchés !

— Ma parole ! répondit la reine de Navarre, serais-tu tombée amoureuse de ce rustre ?

— Tu sais bien que je n'aime que mon mari, répliqua Jeanne d'un ton très grave.

— Cela ne t'empêche pas de prendre plaisir à nous regarder par la fenêtre que tu as fait percer ! conclut Marguerite en ricanant. Il y a des moments où je ne te comprends vraiment pas, ma chère cousine.

— Cela me concerne, dit Jeanne. Je ne vous fais aucun reproche, ni à toi, Marguerite, ni à ma sœur Blanche. Je vous aime toutes les deux d'une affection fidèle et vous savez que je ne vous trahirai jamais si, par aventure, on venait à découvrir ce qui se passe ici.

— De toute façon, peu importe, tu es quand même notre complice !

— Peut-être, mais j'ai peur.

— Peur de quoi ? Nous sommes chez nous dans cette tour, et personne n'a le droit d'y pénétrer sans notre accord.

La voix de Jeanne se fit plus rauque.

— Je sens que tout cela finira mal, dit-elle. On retrouve trop d'hommes noyés dans la Seine, et beaucoup de gens murmurent à ce sujet.

— Laisse donc le peuple périr ! s'écria Marguerite.

Il n'a que cela à faire !

Jeanne posa ses mains sur les épaules de sa cousine.

— Je t'en prie, Marguerite, pour l'amour de Dieu, laisse cet homme en vie, dit-elle d'une voix implorante.

— Non, répliqua la reine de Navarre avec violence. Ce n'est pas nous qui l'avons fait venir ici. Il est entré de son plein gré. Il a choisi son sort et nous n'y pouvons rien. Je te répète qu'il en sait beaucoup trop sur nous.

Elle se tut et, dans un geste de colère, elle tira sur le cordon qu'elle tenait dans sa main crispée. Quelques instants plus tard, deux hommes vêtus de noir, portant une cagoule sur la tête, se glissèrent comme des ombres hors d'une porte dissimulée sous une lourde tapisserie. Ils apportaient un grand sac de toile brune qu'ils s'empressèrent d'étaler sur le dallage devant le corps de Buridan, toujours immobile sur les fourrures immaculées.

— Comme d'habitude, leur dit froidement Marguerite de Bourgogne.

CHAPITRE II

Le conseil du roi

Il y avait, ce même soir, conseil du roi dans le palais de l'île de la Cité, et il se tenait dans la nouvelle salle qui avait été aménagée sur l'emplacement des anciens logis royaux et des maisons qui bordaient le verger, du côté de l'ouest. Depuis le règne de saint Louis, le palais de la Cité avait dû être transformé complètement, car il ne pouvait plus contenir les nombreux offices que la centralisation du royaume avait suscités. C'était le roi Philippe qui, en 1297, avait décidé de le moderniser et en avait confié la réalisation au « coadjuteur du royaume », comme on disait, Enguerrand de Marigny, ce bourgeois intelligent et rusé qui était, par la grâce royale – mais aussi grâce à sa complicité dénuée de tout scrupule –, devenu « chevalier », autrement dit presque noble. On ne s'était d'ailleurs pas fait faute de répandre le bruit que le chevalier de Marigny en avait profité pour accroître de façon éhontée sa fortune personnelle par des opérations immobilières douteuses à propos des expropriations qu'il avait provoquées aux alentours du palais au détriment de modestes artisans. Et ce n'était pas tellement le bon peuple de Paris qui répandait ces bruits, mais tous ceux qui entouraient Charles de Valois, le frère puîné du roi, qui se faisait volontiers le porte-parole des grands féodaux frustrés par la politique autoritaire de Philippe IV, ces féodaux qui haïssaient ce parvenu de Marigny et n'attendaient qu'une occasion pour l'accuser des pires malversations. N'avait-il pas en effet eu l'audace de faire ériger sa statue, parmi celles des souverains, juste devant celle du petit-fils de saint Louis, au-dessus du Grand Degré, ce nouvel escalier reliant la Sainte-Chapelle au palais proprement dit ?

Il y avait donc conseil du roi ce soir-là. Philippe le Bel cherchait toujours à faire croire que les décisions qu'il prenait étaient le résultat des délibérations qu'il provoquait avec les grands du royaume. Il y voyait la justification de ses actes, du moins le prétendait-il. Certes, à son conseil assistaient ses deux frères, le puîné Charles, comte de Valois et de Romagne, empereur titulaire de Constantinople (alors que le pouvoir effectif était aux mains de la famille des Paléologue !), chef de file des grands féodaux, et le cadet Louis d'Evreux, homme sage, honnête et, contrairement à Valois, sans aucune ambition personnelle. Certes, il y avait aussi Mahaut de Bourgogne, descendante d'un frère de saint Louis, veuve d'un comte palatin, donc inféodée au Saint-Empire, mais néanmoins honorée du titre de « Pair de France » ; il y avait Robert III d'Artois, le neveu de Mahaut, et son ennemi mortel, ainsi que quelques autres grands vassaux de la Couronne. Il y avait également les trois fils du roi, Louis, qu'on nommait le Hutin à cause de sa

légèreté, Philippe, dit le Long à cause de sa taille, et Charles, dit le Bel à cause de sa beauté physique. Mais ceux qui importaient dans ce conseil, c'étaient avant tout les « légistes », ces intellectuels d'origine bourgeoise, cultivés, retors et efficaces dans les moindres arguties juridiques, que le roi Philippe avait rassemblés autour de lui. Le roi Philippe s'y connaissait en hommes, et il savait exactement sur qui il pouvait compter pour mener sa mission de roi en ses ultimes prolongements.

La séance avait été houleuse, car il s'agissait de débattre sur les moyens d'engager une expédition contre les Flamands coupables de ne pas adhérer à la doctrine d'un royaume de France qui serait à l'image de la Jérusalem céleste, autrement dit la Fille aînée de l'Église, celle-ci étant dépositaire du seul message véridique, celui de Dieu fait homme. Mais Philippe le Bel n'avait aucune armée permanente à sa disposition. Les vassaux ne devaient le service d'ost que trois mois par an et ne se privaient pas de rentrer chez eux lorsque leur temps était accompli. Restaient les soldats, les mercenaires de toutes sortes. Certes, on n'en manquait pas et on pouvait en recruter partout, quelle que fût leur nation. Il importait peu à un Flamand, par ailleurs excellent homme de guerre, de se battre contre un autre Flamand à la seule condition qu'il fût payé pour accomplir ce travail^[13]. Mais où trouver l'argent nécessaire pour payer ces guerriers professionnels dont la loyauté se résumait à une solde généreuse et, en plus, pour les équiper convenablement ? Là était la question, d'autant plus que le Trésor royal était, malgré toutes les ruses et tous les expédients auxquels avaient eu recours le roi et ses fidèles collaborateurs, à peu près vide.

Comme d'habitude, Enguerrand de Marigny avait échafaudé un plan, dont l'habileté était évidente mais dont la teneur prenait peu en compte les principes essentiels de la morale. Il avait commencé par rappeler au conseil qu'on avait chassé les Juifs du royaume, ce qui n'était que justice puisqu'ils n'étaient pas sujets du roi et qu'en plus ils appartenaient à un peuple déicide que tout bon Chrétien devait poursuivre de sa vindicte. Bien entendu, on en avait profité pour leur confisquer tous leurs biens, ce qui, en bonne logique, n'était qu'une simple compensation de leur crime et pouvait résoudre certaines difficultés financières du roi très chrétien. Mais Marigny avait ajouté que si les Juifs, bannis du royaume, étaient partis en abandonnant leurs biens immobiliers, ils avaient réussi à emporter avec eux leur or et qu'ils le faisaient fructifier actuellement dans d'autres pays. Il n'avait pas voulu parler des Templiers, et l'on savait que cette affaire était un domaine réservé au roi Philippe, on ne pouvait s'en offusquer ; mais il avait également parlé des Lombards, qui étaient chrétiens, certes, mais qui pratiquaient l'usure, ce qui était interdit par la sainte Église : on les avait également chassés pour ce motif et on avait confisqué leurs biens. Hélas ! il en avait été de même que pour les Juifs : ils avaient abandonné leurs maisons mais emporté leurs richesses en or et en pierres précieuses.

— Eh bien, avait conclu le coadjuteur du royaume, les Lombards sont revenus par personnes interposées. Tous ces Italiens venus de Sienne et de Florence, qui envahissent Paris et les grandes villes, ne sont autres que les cousins des

Lombards que nous avons bannis. Ne retombons pas dans les erreurs du passé. Il importe, non pas de les chasser, mais de leur soumettre ce marché : si vous voulez rester, vous devrez payer le prix fort. Je sais que c'est du chantage, mais nous n'avons pas le choix, et ces gens-là sont assez riches et assez habiles pour se tirer d'affaire tout en renflouant le Trésor royal.

Enguerrand de Marigny avait à peine terminé son exposé que Charles de Valois, sans y avoir été autorisé par son frère, le roi, prit la parole. Il était rouge de colère et, s'adressant directement au coadjuteur, il montrait ainsi clairement dans quel mépris il le tenait.

— Le chevalier de Marigny oublie certainement que ceux qu'il veut spolier sont des Chrétiens comme les autres !

— Le comte de Valois oublie aussi qu'en pratiquant leur métier, ces gens-là sont excommuniés, rétorqua Marigny du tac au tac. En les obligeant à racheter leur présence dans le royaume, nous ne faisons qu'appliquer les lois de l'Église : s'ils veulent leur réintégration, qu'ils la payent.

— Je trouve, reprit le frère du roi, que le chevalier de Marigny s'occupe un peu trop des affaires de l'Église. Qu'il laisse donc ce soin à son frère l'archevêque !

— Les intérêts du royaume sont les mêmes que ceux de l'Église, affirma Marigny d'un ton qui ne souffrait aucune remarque.

— Si cela continue, dit encore Valois, le royaume sera vidé de tous ceux qui y apportent quelques richesses. Je prétends que ces Florentins et ces Siennois sont utiles et qu'il nous faut les ménager.

— Taisez-vous, tous les deux ! interrompit le roi en frappant du poing sur la table devant laquelle il était assis. Mon frère, je ne vous avais pas donné la parole. Je vous prie de ne pas troubler la bonne tenue de ce conseil.

Charles de Valois haussa les épaules et se renfroigna. Marigny le regardait d'un œil ironique. « Tiens, tiens ! se dit-il, par son attitude, le frère du roi vient de révéler qu'il est en affaires avec tous ces prêteurs. Ce n'est pas étonnant qu'il les défende avec tant d'acharnement. » Mais il ne dit rien, se contentant de croiser les bras en attendant la suite. Le roi se tourna vers son fils aîné.

— Que pensez-vous de la proposition du chevalier de Marigny, Louis ?

Celui qu'on avait surnommé « le Hutin » sembla tout à coup mal à l'aise. Pendant quelques instants, il chercha ses mots. Puis, sans répondre directement à son père, il tourna la tête vers le comte de Valois :

— En vérité, dit-il, je partage l'opinion de mon oncle de Valois. Il serait très maladroît de mécontenter des étrangers qui sont utiles au royaume.

Le visage de Philippe le Bel demeura impassible, mais en lui-même, le découragement le saisit. « Naturellement, se dit-il, cet imbécile qui ne comprend jamais rien à rien se range à l'avis de mon frère sans se rendre compte qu'il est

manipulé. Quand je pense que c'est lui qui doit me succéder, j'en frémis ! » Mais, sans réagir aucunement aux paroles de Louis, il s'adressa à son fils puîné :

— Philippe, demanda-t-il, quel est votre avis sur cette affaire ?

— Il est difficile de trancher entre le pour et le contre, répondit le comte de Poitiers. Le plan du chevalier de Marigny me paraît excellent, vu les circonstances et la nécessité dans laquelle nous nous trouvons. Cependant, ne risquons-nous pas de mécontenter le peuple ? Ils sont nombreux ceux qui ont recours aux usuriers, et si nous les privons de ressources immédiates, la situation ne fera qu'empirer...

Cette fois, le roi esquissa un maigre sourire. « Ah ! pensa-t-il, si au moins Philippe était mon fils aîné, je ne serais pas aussi inquiet pour l'avenir ! » Puis il dit à haute voix :

— Ce sont là des paroles de sagesse, mon fils, et qui méritent d'être examinées. Soyez certain que nous le ferons lorsqu'il s'agira de prendre une décision définitive.

Il regarda les membres du conseil les uns après les autres. Marigny se tenait très droit, feignant de se désintéresser de ce qui se disait. Guillaume de Nogaret avait un visage fermé : ce genre de conversation financière ne le concernait pas, du moins dans l'état actuel des choses, car il savait bien que le roi s'en remettrait à lui en temps utile pour apprécier ce qu'il déciderait en définitive. Charles de Valois avait décidé de ne plus rien dire et serrait les mâchoires. Quant à Charles, le plus jeune des fils du roi, il paraissait complètement absent, comme s'il rêvait depuis le début de la séance. Philippe le Bel se tourna vers lui et, sans rien espérer, lui demanda d'exprimer son avis. Le jeune homme tressaillit, tourna la tête de tous côtés et finit par balbutier :

— Je n'ai pas d'opinion, mon père, répondit-il. Ces questions-là m'échappent et je ne saurais quoi vous dire à ce sujet.

Philippe le Bel haussa les épaules et n'insista pas. Il savait bien que Charles n'avait pas plus de cervelle qu'un moineau. Il s'adressa alors à Louis d'Évreux, son plus jeune frère, qui se tenait au bout de la table, dans une attitude plus que modeste.

— Et vous, Louis, demanda-t-il, pouvez-vous nous donner un conseil ?

— Bien volontiers, mon frère, répondit le comte d'Évreux. J'oserai vous recommander la plus grande prudence dans cette affaire. Comme mon neveu Philippe, je pense que la proposition du chevalier de Marigny est digne d'intérêt, mais le problème est de savoir comment les nombreux clients des Siennois et des Florentins, dont certains ne sont pas de moindre influence, vont réagir lorsqu'ils apprendront la spoliation de leurs créanciers. D'une part, ils peuvent se réjouir parce qu'ainsi leurs dettes seront en quelque sorte effacées, mais d'autre part, ils se demanderont avec angoisse où ils pourront contracter de nouveaux emprunts,

et surtout à quel taux. Car, ne vous faites pas d'illusions : si les usuriers restent ici après avoir payé ce lourd tribut que vous allez leur imposer, ils tenteront de récupérer ce qu'ils ont perdu en pratiquant des taux exorbitants. Examinez la question avant de prendre votre décision, mon frère.

Philippe le Bel demeura un instant silencieux, méditant les propos de Louis d'Evreux. Celui-ci était un sage, un homme prudent qui n'avait jamais profité de sa situation et qui s'efforçait d'aider du mieux possible son aîné. Quant à Charles de Valois, il serrait les poings, car il savait bien que son cadet l'avait visé habilement. Effectivement, à quel taux pourrait-il de nouveau contracter des emprunts pour financer ses agissements plus que douteux ? De toute façon, Valois comprenait que le plan élaboré par Marigny était également dirigé contre lui. Valois représentait tout ce contre quoi avait lutté le coadjuteur depuis son entrée en fonctions, à savoir le chef des grands vassaux écartés du pouvoir par un roi autoritaire qui s'appuyait sur des bourgeois. « Quand l'occasion se présentera, maugréa-t-il en lui-même, je ferai exiler mon petit frère et je ferai pendre Marigny haut et court au gibet de Montfaucon. »

L'empereur titulaire de Constantinople comprit alors que le roi voulait lever la séance, frustrant les membres du conseil de toute autre discussion.

— Si vous me le permettez, mon frère, dit-il avec une certaine ironie, je vous ferai humblement remarquer que nous avons oublié de demander son opinion à l'archevêque.

Marigny sursauta. « Catastrophe ! s'écria-t-il en lui-même. Mon imbécile de frère est capable de tout gâcher ! » Il ne fut pas dupe de la manœuvre, pas plus que du mépris affiché par Valois : celui-ci n'avait pas dit « monseigneur », ni « monseigneur de Marigny », mais simplement « l'archevêque ». Et il avait insisté sur le fait qu'on l'avait « oublié », mettant ainsi en relief son peu d'importance. De fait, Jean de Marigny, frère cadet d'Enguerrand, qui avait été nommé archevêque de Sens^[14] à la suite d'intrigues compliquées ourdies par Nogaret dans le but d'obtenir la condamnation des Templiers, se tenait dans un coin de la salle, à l'écart, comme s'il n'avait pas voix aux délibérations. Mais il était trop tard pour éviter son intervention. Marigny se mordit les lèvres et demeura silencieux.

— C'est juste, dit Philippe le Bel. Que Monseigneur de Marigny s'exprime.

— Eh bien, répondit l'archevêque de Sens, puisque telle est la volonté du roi, sachez que l'Église n'a point à prendre parti dans cette affaire. Les Siennois et les Florentins dont on vient de parler sont des enfants de Dieu comme chacun d'entre nous, et s'ils se mettent en dehors de la communauté des Chrétiens en pratiquant leur honteux métier, l'Église a toujours espoir de les voir renoncer à leurs erreurs, auquel cas ils seraient absous et pardonnés. Par conséquent, je ne peux qu'approuver l'opinion de monseigneur de Valois : il convient de laisser ces personnes libres d'agir comme bon leur semble et de ne pas les léser par d'injustes obligations financières qui seraient contraires à l'esprit de charité qui anime notre

sainte Église.

Il y eut un grand silence. « Quel hypocrite ! » pensa le roi. « Quel crétin ! » se dit Nogaret.

Le comte de Valois arborait un large sourire. Quant à Enguerrand, il ne put s'empêcher de hurler en lui-même : « C'est un comble ! Mon propre frère me trahit alors qu'il me doit tout, et il fait cause commune avec notre pire ennemi ! Je crois savoir pourquoi. Il est endetté jusqu'au cou et se trouve complètement à la merci de ces usuriers du diable ! Il faut absolument que je m'informe davantage sur les agissements de mon frère. »

Le roi s'était levé, signifiant ainsi que le conseil était terminé. Ils quittèrent tous leur place, y compris ceux qui n'avaient pas parlé, comme Guillaume de Plaisians et Pierre Flote, ces deux légistes efficaces mais discrets, ainsi que Hugues de Bouville, le grand chambellan, dont le rôle était surtout d'exécuter les ordres une fois que ceux-ci étaient précisés par ordonnance.

— Nogaret ! Marigny ! dit encore le roi, restez un instant avec moi, je vous prie.

Personne ne s'étonna de cette demande, car c'était devenu un rituel. À la fin de chaque conseil, le roi Philippe s'enfermait avec Guillaume de Nogaret et Enguerrand de Marigny. Et cela pouvait parfois durer des heures sans qu'on pût savoir quels étaient les sujets dont ils débattaient. Mais on se doutait bien que ces trois hommes tenaient entre leurs mains les destinées du royaume de France et même que leur influence allait bien au-delà des frontières, comme en témoignaient les démêlés du roi Philippe avec le pape Boniface VIII et l'établissement du nouveau pape Clément V en Avignon, sur terre d'empire, mais à portée de flèche des maisons fortes royales qui se dressaient sur la rive droite du Rhône comme autant de menaces sur l'indépendance de l'Église.

Quand les autres membres du conseil furent sortis, Philippe le Bel conduisit ses deux ministres le long d'un sombre corridor qui se terminait par une porte en bois scellée de barres de fer. Le roi sortit d'une de ses poches une grande clef, ouvrit la porte, entra et fit entrer à sa suite les deux autres dans une petite salle basse éclairée par une fenêtre qui donnait sur le fleuve. Après quoi, Philippe ferma lui-même la porte à clef et se dirigea vers une longue table qui occupait le milieu de la salle, table encombrée de documents divers, autour de laquelle Nogaret et Marigny s'étaient déjà assis. Cette pièce, nul n'y avait accès dans le palais, sinon en compagnie du roi. Et jamais personne ne venait déranger celui-ci lorsqu'il y tenait ses assises. Sur une desserte, près de la cheminée, il y avait des coupes d'argent et des flacons.

— Si vous avez soif, servez-vous, dit le roi.

Marigny se releva, remplit trois coupes et les apporta sur la table. Les trois hommes burent lentement, dans le plus complet silence. Chacun semblait abîmé dans de profondes réflexions. À la fin, ce fut Marigny qui se décida à parler.

— L'ordonnance est prête, dit-il simplement en étalant un parchemin devant lui. Il n'y manque que ta signature.

— Tu es bien pressé, répondit le roi. Mon frère Louis et mon fils Philippe ont raison : il faut encore réfléchir sur les conséquences possibles.

— C'est ça, c'est ça ! maugréa Nogaret. C'est reculer pour mieux sauter. Il faudra bien en arriver là. Roi, il faut que tu te dresses une fois pour toutes contre ton frère de Valois. Il risque de saper tout le travail que nous avons accompli jusqu'à présent.

— Je sais, Nogaret, je sais qu'il n'attend que ma disparition pour prendre le pouvoir en usant de son influence sur cet imbécile de Louis. Alors, là, Nogaret, je ne donne pas cher de ta peau, pas plus que de celle de Marigny, d'ailleurs.

Quand les trois hommes étaient réunis dans cette « chambre noire », tout protocole était abandonné : il n'y avait plus, en cet endroit isolé du monde extérieur, que trois individus qui se connaissaient bien, s'appréciaient à leur juste mesure et se comportaient comme trois élèves en train de comploter dans le dos de leurs professeurs, ou plutôt comme trois complices prêts à refaire le monde selon les principes qui leur étaient communs, sans aucun scrupule, sans aucun impératif de morale, et surtout sans foi ni loi, moyennant quoi ils étaient libres d'accomplir, ou tout au moins d'ordonner, les plus basses comme les plus hautes besognes, en toute impunité, en la totale absence d'un Dieu justicier.

— Oui, murmura rêveusement Marigny, nos destinées sont incontestablement liées, dans la mort comme dans la vie.

— Et si l'Enfer existait, ricana Nogaret, nous aurions tous les trois une bonne place réservée le plus près possible de la fournaise.

À cette évocation quelque peu sacrilège, il y eut une certaine gêne.

— Trêve de plaisanteries ! finit par s'écrier le roi. Nous ne sommes pas encore en Enfer et il y a peu de chances que nous y soyons précipités. Pour le moment, nous avons des choses plus urgentes à examiner. Je pense en particulier à ce problème que nous n'arrivons toujours pas à résoudre, celui des Templiers. Où en sommes-nous au jour qu'il est ?

— En vérité, répondit Nogaret, plus nous tentons d'avancer, plus nous reculons. C'est la loi du silence qui s'impose quel que soit le degré de ceux que je fais interroger. J'ai tout essayé, l'intimidation, la torture, les promesses d'argent, rien n'y fait. Ils ne savent rien, ou du moins, ils prétendent ne rien savoir.

— Oui, ajouta Marigny, et quand ils prétendent ne rien savoir, je les crois. Voistu, roi Philippe, nous sommes en présence de la plus gigantesque opération de camouflage qui se puisse concevoir. L'Ordre du Temple est double. D'une part, il y a celui qui est visible, avec ses moines-soldats et tous ces dignitaires que nous avons traqués et que nous avons emprisonnés pour la plupart. Mais c'est de la poudre aux yeux, c'est une façade pour mieux nous égarer, car d'autre part, il

semble exister un Ordre parallèle dont les membres sont inconnus et n'apparaissent jamais au grand jour. Ceux-là sont les véritables détenteurs du Secret.

— Tu sais que ce Secret, Marigny, nous le connaissons fort bien tous les trois, et il y en a bien d'autres comme nous ; le pape en particulier, ce qui explique son peu d'empressement à nous aider de façon efficace. Il n'a fait que tergiverser depuis le début de l'affaire parce qu'il ne veut pas qu'on sorte les preuves. Car ce Secret, que détiennent les Templiers, je parle des Templiers de l'Ordre parallèle, n'est d'aucune utilité si l'on ne peut prouver quoi que ce soit. Ce qui fait la force de ce Secret, c'est précisément le fait qu'il est secret. Celui qui connaîtra le lieu où est enfouie *la preuve* sera le maître du monde, non pas parce qu'il la divulguera, mais tout simplement parce que le monde saura qu'il la détient. Il me faut la preuve de ce Secret.

— Facile à dire ! marmonna Nogaret. Nous nous heurtons sans cesse non seulement à des mutismes mais à des pirouettes dignes de la farce la plus grossière. Déjà, en novembre 1307, quand nous avons lancé cette opération contre tous les établissements templiers de France, nous n'avons rien trouvé que quelques misérables vestiges de trésor, mais surtout aucun document valable. Rien. Il est évident que nous avons été trahis.

— Ce n'est pas seulement cela, intervint Marigny. Je suis persuadé que tous ceux que nous avons arrêtés n'avaient rien à dire. Les autres, ceux qui *savaient*, avaient eu le temps de s'enfuir, à moins qu'ils n'aient jamais paru à la moindre réunion des chevaliers du Temple. Cela a été, il faut bien le reconnaître, un coup d'épée dans l'eau. D'autant plus que l'année suivante, le pape a dessaisi la sainte Inquisition de tout le procès et s'est réservé pour lui-même le droit de juger en dernier ressort, ce qui prouve d'ailleurs qu'il n'avait pas intérêt à ce que l'enquête fût menée plus loin.

— Toutes ces complications pour en arriver à la dissolution de l'Ordre, reprit Nogaret. Nous avons pourtant fait ce qu'il fallait pour que le procès fût public. Cela aurait permis de dévoiler certaines choses qui sont restées dans l'ombre, et *ceux qui savaient*, pour sauver l'essentiel, se seraient sans aucun doute manifestés. Alors, nous les aurions pris à part et conclu un accord avec eux : la vérité à ne pas révéler en public contre l'abandon de toutes les poursuites contre les Templiers. C'est pour cela, cher Marigny, que nous avons fait nommer ton frère Jean à l'archevêché de Sens. Je sais qu'il n'est pas très intelligent, mais il aurait pu nous aider plus efficacement. Encore un qui s'est laissé circonvenir par le pape Clément !

— Ne sois pas aussi injuste envers mon frère, Nogaret. Je suis le premier à reconnaître qu'il est incapable d'avoir deux idées cohérentes de suite, mais c'est un bon exécutant. Il a fait ce qu'il a pu, et de toute façon, il est toujours en place et peut intervenir à tout moment.

— Auprès de qui ? s'écria le garde des sceaux. Le pape Clément est sourd à tout

ce qu'on lui propose. Il n'a qu'une terreur, c'est d'être destitué. Alors, qui paierait les cadeaux somptueux qu'il offre à sa maîtresse ? Car c'est un prévaricateur que ce pape Clément, et il craint que si on va plus profondément dans l'affaire des Templiers, on ne découvre les manœuvres frauduleuses auxquelles il s'est livré, avec d'ailleurs leur complicité. Après tout, il dilapide les biens de l'Église au profit de ses intérêts personnels et surtout de sa lubricité.

— Tu ne vas quand même pas recommencer le coup d'Anagni^[15] ! répondit Marigny. Une fois, cela passe, deux fois, cela paraît un peu louche.

— Et il n'en est pas question, coupa le roi Philippe d'un ton tranchant.

— Tout cela pour en venir au concile de Vienne, au mois de mars 1312, où nous avons été complètement floués, reprit Nogaret. Il n'y a pas eu jugement sur le fond, mais décision apostolique *provisoire* qui confiait tous les biens du Temple à l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean. Certes, l'Ordre du Temple est dissous, mais qu'est-ce que cette dissolution nous a rapporté en dehors de quelques compensations financières à propos des frais de procès et d'emprisonnement des Templiers ? Nous avons pourtant bien préparé cette affaire. Je le répète, le pape Clément n'avait pas intérêt à ce qu'on aille au fond des choses. Que d'ingratitude de sa part !

— Que nous reste-t-il de tout cela ? murmura le roi avec amertume.

— Il nous reste le grand maître et les dignitaires ! s'écria Nogaret. Nous les tenons au chaud.

— Façon de parler ! l'interrompit Marigny avec un grand rire. Ils crèvent plutôt de froid dans les cachots du Temple que Jacques de Molay a lui-même fait aménager.

Le roi parut agacé de l'attitude de ses deux conseillers. Il leva son poing et l'abattit sur la table avec un bruit sourd.

— Il suffit, dit-il. Nous avons largement dépassé l'âge des gamineries. Et je n'aime pas rire aux dépens d'un adversaire, fût-il le plus acharné. Écoute-moi, Nogaret, il faut en finir une fois pour toutes avec le grand maître. N'oublie pas qu'il est en détention provisoire. D'après la décision du pape Clément, c'est à nous de le juger. Alors, nous le ferons. Mais il faut encore essayer quelque chose. Demain, tu iras trouver le grand maître.

— Cela ne donnera rien, je n'ai jamais vu un entêté pareil.

— Va trouver le grand maître, insista le roi, et fais-lui apporter quelques douceurs. Et tu lui parleras. Je te fais confiance à propos des arguments que tu emploieras. Il faut que tu arrives à conclure un marché avec lui.

— Il ne voudra jamais.

— Laisse-moi parler. Propose-lui le marché suivant : le Secret contre sa liberté et celle des dignitaires. Je suis prêt à tout accepter si nous obtenons le Secret.

— Mais tu sais bien qu'il ne le connaît pas.

— Sans aucun doute, reprit Philippe, mais il doit savoir qui détient ce Secret, tout au moins cette preuve dont nous avons besoin. Sa liberté et celle de ses compagnons contre cette révélation. C'est clair, n'est-ce pas ?

— Tiendras-tu tes promesses en cas de réussite, ô roi Philippe ?

— Oui. Qu'il nous dise qui détient le Secret réel, c'est-à-dire la preuve. Quand nous aurons vérifié si c'est exact, je jure que lui et ses dignitaires seront immédiatement libérés. Je leur fournirai une escorte pour les protéger et les accompagner où ils voudront, dans le royaume de Majorque, qui est si accueillant pour les Templiers, ou encore en Angleterre où je les recommanderai à ma fille Isabelle. C'est notre dernière chance, Nogaret. Je t'en prie, dépasse-toi.

— J'irai demain matin, roi Philippe, répondit simplement le garde des sceaux.

CHAPITRE III

Résurrection

Quand il sentit le froid contact de l'eau qui s'infiltrait à travers l'étoffe du sac, Buridan prit vraiment conscience de ce qui lui arrivait. Un violent désir de vivre saisit tout son être et, dans un terrible effort de volonté, il parvint à vaincre cette sorte de léthargie qui s'était emparée de lui et l'avait rendu inerte, à la merci de ces femmes diaboliques qui l'avaient attiré dans un piège mortel. Ses muscles se tendirent et sa main glissa le long de sa jambe à la recherche du poignard qu'il avait dissimulé dans l'une de ses chausses. Il s'en saisit et d'un geste brusque creva l'étoffe du sac sur une assez grande longueur.

L'eau pénétra en trombe et faillit l'immobiliser. Il parvint cependant à passer un bras à l'extérieur, cherchant la meilleure façon de nager, empêtré qu'il était dans ce qui devait lui servir de linceul. Ce n'était pas facile. Aveuglé qu'il était, il n'arrivait pas à déterminer où était la rive. Sentant le courant qui l'emportait irrésistiblement dans ses tourbillons, il s'efforça de se diriger latéralement, dans l'espoir de s'accrocher à quelque rocher ou à quelque poteau de bois comme il y en avait tant sur le rivage de la Seine et qui servaient à amarrer les barques. Précisément, il rencontra un de ces poteaux, mais ce fut sa tête qui le heurta, et si violemment qu'il faillit être assommé. Dans un ultime effort, il parvint à saisir le poteau d'une main, et de l'autre, il entreprit de se débarrasser complètement du sac. Mais, comme il avait lâché son poignard, étant ainsi dans l'impossibilité d'agrandir l'ouverture qu'il avait faite et qui était trop étroite, il se trouva empêtré dans les replis du tissu et dut lâcher le poteau de bois. Il fut de nouveau inexorablement emporté par le courant.

Ce fut alors qu'il sentit un obstacle qui l'accrochait et qui l'empêcha d'aller plus loin. Cette sensation devint plus précise et il se laissa glisser jusqu'à ce que ses pieds touchent quelque chose de dur et de rugueux. Il comprit qu'il avait atteint la rive. Il s'appuya sur ses mains et se redressa lentement, tremblant de froid, ruisselant d'eau, et il vit devant lui une forme humaine avec une longue perche dont l'extrémité, munie d'un crochet, avait contribué à le traîner jusque-là.

— Eh bien ! l'ami, balbutia Buridan, on peut dire que tu es arrivé à point pour me tirer d'affaire !

Il se débarrassa entièrement du sac et récupéra son poignard. Il vacillait sur ses jambes et eut un étourdissement. L'homme qui l'avait tiré de l'eau le saisit par l'épaule et le maintint debout. Comme la lune venait d'apparaître entre deux nuages, Buridan put examiner son sauveur : c'était un individu entre deux âges, de

grande taille, qui paraissait fortement musclé.

— Qui que tu sois, l'ami, reprit Buridan, sois assuré que je me souviendrai toute ma vie de ce que tu viens de faire.

— Mais que vous est-il donc arrivé, seigneur ? demanda l'autre.

— Ce serait trop compliqué à t'expliquer. Et je meurs de froid.

L'homme lâcha la perche qui lui avait servi à haler Buridan.

— Vous ne pouvez pas rester ainsi, seigneur, dit-il. Venez avec moi. Ma maison n'est pas loin d'ici. Vous vous y sécherez et je vous fournirai d'autres vêtements. Sinon, vous allez être malade.

— Volontiers, dit Buridan.

Ils commencèrent à marcher le long de la grève, Buridan d'un pas hésitant, l'homme d'une allure assurée. Comme la lumière de la lune était assez forte à ce moment-là, ils s'examinèrent mutuellement.

— Il me semble que je vous connais, dit brusquement l'homme. N'êtes-vous pas maître Buridan ?

— Certes, c'est bien moi, répondit Buridan. Mais comment diable me connais-tu ?

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, murmura l'homme. Il y a longtemps, nous étions tous deux au service de la duchesse de Bourgogne. Je me souviens bien de vous : vous étiez le page de la jeune princesse Marguerite, celle qui est maintenant reine de Navarre. Et moi, j'étais le serviteur de la princesse.

— Bon sang ! s'exclama Buridan. Par les cornes du Diable, voilà qui n'est pas banal ! Oui, moi aussi, je me souviens : Landry, tu es Pierre Landry, l'homme à tout faire de la princesse, Marguerite !

— C'est exact, maître Buridan. Je suis resté encore quelques mois à l'hôtel de Bourgogne après votre départ, puis j'ai recueilli un petit héritage. Je suis parti, moi aussi, et je me suis établi à mon compte.

— Et que fais-tu donc ?

— J'ai d'abord pris une boutique d'étoffe, puis j'ai préféré vendre des objets en cuir. À présent, j'ai acheté une nouvelle échoppe dans la Cité, où l'on peut trouver les meilleurs articles de maroquinerie de Paris. Mais je préfère vivre dans une maison tranquille, un peu en dehors. C'est en rentrant chez moi, ce soir, après avoir festoyé avec des amis, qu'en longeant la grève, je vous ai aperçu en train de vous débattre dans l'eau.

Buridan examina soigneusement le visage de Landry. Oui, c'était bien lui, ce valet à tout faire qu'il avait connu autrefois. Mais quelle différence de comportement ! Le rustre qui était resté dans sa mémoire avait fait place à un bourgeois enrichi qui semblait tout fier de sa réussite sociale. Alors, Buridan ne

put s'empêcher de penser que cette réussite n'était pas tout à fait normale. Il savait que Landry, fils d'un valet de ferme misérable, ne pouvait recevoir le moindre héritage, à plus forte raison un héritage qui pût lui permettre de s'établir et de gravir ainsi les échelons de la bonne société. Il avait bien fallu qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire pour que l'homme à tout faire de Marguerite reçût une importante somme d'argent. Buridan se dit en lui-même qu'il devait avoir trempé dans une affaire plus que douteuse, et se promettant d'en savoir plus long le moment opportun, il se contenta de féliciter son sauveur.

— Je suis bien content pour toi, mon cher Landry. Tu as eu de la chance, comme moi, j'ai eu de la chance d'attirer ton attention ce soir !

— Mais vous-même, maître Buridan, vous n'avez pas à vous plaindre. Le petit page que vous étiez à l'hôtel de Bourgogne est devenu un grand professeur dont on vante la ténacité, la science et les mérites.

— Qui dit cela ?

— Tout le monde à Paris. On ne tarit pas d'éloges sur votre compte. Et vous êtes chargé de l'éducation du fils aîné de monseigneur de Valois. Ce n'est pas rien. Mais qu'avez-vous donc fait après avoir quitté le service de la princesse Marguerite ?

— Je suis allé étudier un peu partout, répondit Buridan qui commençait à être agacé par le bavardage de Landry. J'ai résidé à Toulouse, à Salamanque même, puis en Italie, pour revenir enfin à Paris. Et j'espère bien devenir important au sein de notre université.

Tout en marchant, ils avaient quitté la berge du fleuve et, par une ruelle obscure, ils étaient arrivés sur une petite place autour de laquelle se dressaient d'élégantes maisons qui paraissaient toutes neuves. Landry se dirigea vers l'une d'elles, s'arrêta devant la porte et frappa plusieurs coups à l'aide d'un petit marteau articulé fixé sur le chambranle. Il y avait encore quelques lumières dans cette maison et bientôt la porte s'ouvrit, découvrant un corridor éclairé par des torches disposées le long du mur. C'était une femme qui leur avait ouvert. Elle était vêtue de vêtements clairs et brillants sur lesquels se reflétait la lueur jaunâtre et vacillante des torches. Son visage encore jeune était fort avenant, et elle souriait avec beaucoup de grâce.

— Voici mon épouse, dit Landry à l'intention de Buridan.

— Je suis enchanté, dit Buridan en s'inclinant devant la femme. Mais je suis confus de me présenter en tel état devant une dame de qualité.

— Ce n'est pas grave, reprit Landry à l'intention de sa femme. Ce gentil maître a eu un regrettable accident et j'ai eu le bonheur de le repêcher dans la Seine. C'est pourquoi il est tout ruisselant. Femme, fais donc préparer des vêtements secs pour maître Buridan afin qu'il puisse se sécher et se changer. Puis, demande qu'on attise le feu dans la salle et qu'on nous serve du vin chaud. Je pense que notre hôte

en a bien besoin.

Landry conduisit Buridan dans une chambre du deuxième étage. Une servante lui apporta bientôt une grande serviette, une chemise de toile, des chausses de lin et une houppelande de laine, ainsi que des chaussons de cuir. Buridan se déshabilla et étala ses habits gorgés d'eau sur une claie. Il s'essuya longuement et commença à sentir que son sang circulait mieux. Après s'être séché, il enfila les vêtements qu'on lui avait apportés. Ils étaient un peu larges pour sa taille, mais il fut tout heureux de se trouver à l'aise.

— Venez avec moi, maître Buridan, dit alors Landry derrière la porte, vous allez vous réconforter auprès d'un bon feu.

Buridan suivit l'ancien valet qui le conduisit dans une vaste salle du premier étage. Un grand feu de bois pétillait dans la cheminée et Buridan s'en approcha, tendant ses mains vers les flammes. La servante venait d'apporter une énorme vasque de verre remplie d'un liquide fumant qui sentait bon le vin et les épices. Landry remplit deux petites coupes et en tendit une à Buridan.

L'ancien page de Marguerite saisit la coupe et se mit à boire à petites gorgées. Le liquide était brûlant, mais au point où il en était, Buridan eût englouti des fleuves de feu. De plus, le vin était excellent et les épices savamment dosées.

— À la joie de notre rencontre, avait dit Landry en élevant sa coupe. Et que Dieu nous protège de tous les maléfices de ce monde !

— Oui, ami Landry, à nos retrouvailles ! s'était écrié Buridan.

Il se sentait vraiment revivre, et cependant, il ne pouvait se défendre d'éprouver une certaine inquiétude. Comment se faisait-il qu'après avoir passé une telle soirée en compagnie de Marguerite de Bourgogne, soirée qui avait failli lui être fatale, il eût la chance d'être repêché par l'ancien valet de la même Marguerite ? Quelle coïncidence ! Et, en bon philosophe qu'il était, Buridan ne croyait pas au hasard. Aussi décida-t-il d'adopter une attitude de prudente réserve vis-à-vis de son sauveur qui était maintenant son hôte. Et quand celui-ci lui demanda ce qui lui était réellement arrivé, il ne voulut répondre que par des banalités.

— Je revenais d'un rendez-vous chez des amis et je rentrais à l'hôtel de Valois, entre le Châtelet et le Louvre. Certes, j'avais un peu trop forcé sur le vin et j'étais quelque peu endormi. Aussi n'ai-je pas entendu des malandrins surgir d'une ruelle obscure et se précipiter sur moi. Ils m'ont à moitié assommé et bien entendu m'ont pris ma bourse. Si je n'avais pas été endormi, je les aurais vus et je me serais défendu, croyez-le bien ! Mais c'est ainsi. Heureusement, j'avais très peu d'argent sur moi. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'après m'avoir dépouillé, ils m'ont enfermé dans un sac et jeté dans la Seine qui était tout près.

— Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose arrive, dit alors la femme de Landry qui venait d'entrer dans la salle. Depuis quelques mois, il ne se passe pas de nuit qu'on ne retrouve un noyé dans la Seine, et toujours en aval de Paris,

jamais en amont. Donc, c'est bien dans Paris même que sont perpétrés ces crimes.

— Ah ! s'écria Landry, on se sent de moins en moins en sécurité dans cette ville. C'est pourquoi j'aime mieux passer par les berges. Il y a là de l'espace et on a le temps de voir venir, tandis que dans les rues sombres et étroites, on peut toujours s'attendre à fâcheuses rencontres sans qu'on puisse s'y préparer.

— Cela ne fait rien, reprit la femme, le roi pourrait bien veiller davantage sur nous. Ses hommes d'armes s'occupent davantage des hérétiques que des malfaiteurs qui s'attaquent à nos biens et à nos personnes. Pourtant, nous payons de plus en plus de taxes, et cela devient même insupportable. Il faudrait que ça change !

— Pourtant, objecta Buridan, Guillaume de Nogaret est très exigeant sur le calme qui doit régner dans la ville, et ses hommes d'armes ont beau s'occuper, un peu trop à mon goût, des Juifs, des étrangers et des hérétiques de tout poil, ils maintiennent l'ordre d'une façon générale. Il ne faut pas trop se plaindre.

— Oh ! maître Buridan, s'exclama Landry, on dirait que vous oubliez ce qui vous est arrivé ! Pour un peu, on vous retrouvait, vous aussi, sur quelque grève, du côté de Grenelle ou du Point-du-Jour !

— C'est vrai, admit Buridan. Je me trouve si bien ici chez toi, Landry, que j'ai tendance à perdre la mémoire...

Mais Buridan, s'il avait encore quelques difficultés à rassembler ses idées, n'avait rien oublié, surtout ce qu'il avait entendu pendant sa demi-inconscience alors qu'il était paralysé sous l'effet du vin qu'il avait bu, et aussi, il le savait bien, d'une drogue émolliente que la reine de Navarre lui avait fait sournoisement absorber. Et c'étaient d'abord deux noms, deux prénoms, qui revenaient sans cesse dans sa mémoire, Philippe et Gautier. Incontestablement, Marguerite et sa cousine Blanche avaient parlé de leurs deux amants devant Jeanne, déplorant de ne pas les voir plus souvent et justifiant leurs débordements par la compensation qu'elles se procuraient en faisant venir chaque soir un jeune homme différent à la Tour de Nesle, quitte à supprimer celui-ci ensuite afin d'éviter toute indiscretion. En fait, Marguerite et Blanche étaient des criminelles inconscientes, et Jeanne, si elle n'était pas partie prenante dans leurs débauches, n'en était pas moins leur complice. Une rage très sourde mais tenace envahissait Buridan quand il évoquait ce qu'il avait entendu, et particulièrement le « comme d'habitude » que la reine de Navarre avait lancé aux sbires qui l'avaient enfermé dans le sac puis jeté dans le fleuve.

Mais qui étaient donc ce Philippe et ce Gautier dont les deux princesses paraissaient si follement amoureuses ? C'étaient des prénoms fort répandus, surtout dans les milieux aristocratiques, et selon toute vraisemblance, ce ne pouvait être que dans ces milieux que Marguerite et Blanche avaient recruté leurs amants de cœur. Brusquement, pendant qu'il finissait de boire sa coupe de vin chaud, le voile se déchira dans la pensée de Buridan. Il savait qui étaient ces deux-

là, et il les connaissait même fort bien. Deux frères, les fils d'un petit seigneur dont la réputation de courage et d'honnêteté était exemplaire, le chevalier d'Aulnay. Buridan côtoyait sans cesse Philippe d'Aulnay, qui était écuyer dans la maison du comte de Valois, et il logeait comme lui-même dans ce magnifique hôtel, non loin du Louvre. Quant à son frère, Gautier d'Aulnay, sans le fréquenter, il l'avait vu bien souvent en compagnie de Philippe. Gautier était écuyer du comte de Poitiers, c'est-à-dire de Philippe, l'époux de Jeanne. Sans doute cela expliquait-il l'attitude complice de celle-ci vis-à-vis de sa sœur Blanche et de sa cousine Marguerite : elle devait servir d'intermédiaire entre les princesses et leurs amants. Comme tout était simple ! Buridan savait ce qu'il faisait en guettant sous la Tour de Nesle et en prenant la place du jeune homme en cagoule. Il savait qu'il se passait d'étranges choses dans cette tour, mais il n'aurait certes pas cru que cela pût atteindre de telles proportions.

— Vous avez l'air fatigué, maître Buridan, dit Landry qui voyait la tête du philosophe dodeliner, prête à retomber sur sa poitrine.

— On le serait à moins, répondit Buridan d'un ton acide, furieux d'avoir été interrompu dans cette rêverie qui le menait sur la voie de la vérité.

— Eh bien ! dit Landry, allez donc dormir, vous l'avez bien mérité. J'ai fait préparer une chambre confortable pour vous, car il n'est pas question que vous rentriez à l'hôtel de Valois dans l'état de fatigue où vous êtes. De plus, si vous étiez de nouveau attaqué, vous n'auriez plus la force de vous défendre.

— Tu as raison, dit Buridan en bâillant. Ce ne serait pas prudent de ma part. Aussi est-ce avec joie que j'accepte ton hospitalité.

Landry accompagna son hôte dans la chambre du deuxième étage où il s'était séché et changé. Comme il était plus lucide qu'en arrivant, il ne manqua pas de remarquer le luxe de la maison. L'escalier était recouvert d'un tapis moelleux et la chambre, avec son lit à baldaquin et ses murs tapissés de belles tentures, ressemblait davantage à une salle de palais princier qu'à une demeure d'honnête commerçant.

— Eh bien ! Landry, lui dit Buridan, je vois que tes affaires sont prospères. J'ai rarement vu une maison aussi bien décorée que la tienne.

— Je ne me plains pas, répondit l'ancien valet, même si je suis accablé par les taxes qu'on lève sur nous à tout bout de champ. Il faut dire que je n'ai pas une clientèle ordinaire. Ceux qui viennent dans mon échoppe appartiennent tous à la bonne société, et ils ont l'habitude de payer immédiatement. Tenez, pour vous donner un exemple, il y a à peine trois semaines que j'ai reçu la reine d'Angleterre. Oh elle était très simple, très familière. Mais c'est égal : recevoir dans sa boutique la fille du roi de France qui est de plus la reine d'Angleterre, cela fait quelque chose. Je peux quand même en être fier.

— Certainement. J'imagine qu'elle cherchait des objets de bon goût, un peu différents des bizarreries, pour ne pas dire des horreurs, qu'on trouve à Londres.

— Oui, elle voulait offrir un cadeau à chacune de ses belles-sœurs, les princesses Marguerite, Jeanne et Blanche. Mais pas n'importe quoi : elle désirait quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Alors, je suis allé chercher dans ma réserve ce que j'avais de plus beau, et aussi de plus cher, trois aumônières en cuir véritable de Cordoue, avec des incrustations d'or et d'argent. Une merveille, je dois l'avouer. Eh bien, elle en a été enthousiasmée. Elle a acheté les trois aumônières et les a emportées. Et, ce qui est le plus extraordinaire, c'est que j'ai été payé immédiatement en or par sa suivante qui détenait sa bourse personnelle.

Buridan s'endormait sous le flot des paroles de Landry, mais quand il entendit l'histoire des aumônières achetées par Isabelle, la reine d'Angleterre, il retrouva toute son énergie.

— Vraiment ? dit-il d'un ton presque ironique. Tu plaisantes !

— Pas le moins du monde, je vous assure, maître Buridan. J'ai vendu ces aumônières à Isabelle de France, reine d'Angleterre, parce qu'elle voulait les offrir à ses belles-sœurs, les épouses des fils du roi de France. N'est-ce pas beau ?

Buridan eut envie de rire tant la vanité de Landry lui paraissait énorme. « Après tout, se dit-il, c'est normal pour un fils de valet de ferme. À fréquenter les grands de ce monde, il va finir par se croire l'un des leurs ! » Cependant, il garda son sérieux, car il voulait en savoir davantage.

— Et ces aumônières qui valaient si cher, comment se présentaient-elles ? Peux-tu m'en faire la description ?

— Bien sûr, répondit Landry. D'ailleurs, vous ne risquez pas d'en voir d'autres comme celles-là. Elles sont uniques, je vous le répète. Je les avais fait venir de Cordoue où elles ont été fabriquées par l'un des meilleurs artisans qui soit au monde.

Il se lança alors dans une description détaillée de ce qu'il considérait comme de purs chefs-d'œuvre de l'art, et Buridan l'écouta avec la plus grande attention.

— C'est bien, dit le philosophe. C'est exactement comme si je les avais vues, ces aumônières. Je ne te connaissais pas de tels dons artistiques. En tout cas, je te félicite. Maintenant, laisse-moi dormir.

— Je vous souhaite une bonne nuit, maître Buridan.

Il sortit de la chambre, refermant la porte derrière lui.

Resté seul, Buridan se tint d'abord immobile au milieu de la chambre. Il se mit à rire bruyamment encore que discrètement.

— Décidément, murmura-t-il à voix basse, je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui, ce me semble. Certes, j'ai failli y risquer ma vie, mais l'aventure en valait la peine.

Il se dirigea alors vers la fenêtre qui donnait sur les rives de la Seine. Il se souvenait fort bien : il y avait à peine deux jours qu'il avait vu les deux frères

d'Aulnay arborer les superbes aumônières que Landry venait de lui décrire. Son rire reprit de plus belle et il regarda au-delà de la vitre. On apercevait dans le fond plus ou moins obscur que formait la ville la masse plus sombre de la Tour du Louvre et surtout, directement devant lui, celle de la Tour de Nesle, presque sinistre tant elle était noire.

— Tu avais raison, Marguerite ! s'écria-t-il, je suis un homme dangereux ! C'est pour cela que tu as voulu m'éliminer. Mais je suis là, bien vivant. Ah ! Marguerite ! Je te jure que j'aurai ma revanche, et elle sera si terrible que tu ne t'en relèveras pas !

CHAPITRE IV

La loi du silence

Lorsque Guillaume de Nogaret fut entré dans la forteresse du Temple, les hommes d'armes, qui s'y trouvaient en faction, se figèrent comme si la seule présence du garde des sceaux semait la terreur autour de lui. Il alla d'abord trouver le chef des geôliers et lui ordonna de faire apporter du vin et des galettes au grand maître Jacques de Molay. Pendant qu'on s'empressait de lui obéir, il se tint dans un recoin, près d'une fenêtre grillagée. Il voulait attendre un certain temps, calculant que le grand maître ne comprendrait pas les raisons de cette faveur et se poserait ainsi des questions sans réponses, ce qui amoindrirait considérablement sa faculté de résistance.

Quand il jugea que le moment était venu, Nogaret se fit introduire dans le cachot de Jacques de Molay, recommandant aux geôliers de ne pas le déranger tant qu'il ne frapperait pas trois coups à la porte. Il s'avança dans une pièce voûtée, très sombre, très humide, mais finalement assez vaste. Cependant, l'odeur de moisi et de pourri qui s'en dégageait était insupportable. « Comment peut-on survivre en un endroit pareil ? » se demanda Nogaret. Il aperçut alors le grand maître assis sur une misérable pailleasse. Devant lui, sur une table bancale, il y avait une cruche, un flacon et une écuelle remplie de galettes. Visiblement, le prisonnier n'avait touché à rien de ce qu'on lui avait apporté.

— Ah ! c'est vous, dit simplement Jacques de Molay quand il reconnut le garde des sceaux.

Il n'avait pas bougé et ne fit aucun geste pour se lever.

— Oui, monseigneur, dit Nogaret en se plantant devant lui. Je me suis décidé à venir ici pour vérifier si vous étiez bien traité.

— Comment voulez-vous que je sois traité ? répondit le prisonnier en haussant ses maigres épaules. Cela fait des mois que l'on me retient ici, et ce n'est pas pour m'entourer de faveurs. Il paraît en effet que je suis coupable, mais je ne sais toujours pas de quoi.

— Voyons, monseigneur, vous connaissez fort bien la liste des accusations qui ont été portées contre vous et contre vos frères.

— Ce sont des accusations, rétorqua le grand maître. Cela ne signifie pas que nous soyons coupables. Je ne suis pas dupe de vos machinations, chevalier

de Nogaret. Vous êtes habile et vous savez utiliser les moindres ragots afin d'en faire des certitudes.

— Ce que vous appelez des ragots, monseigneur, ce sont des preuves dûment établies qui reposent sur des témoignages.

— Des témoignages ! Vous dites des témoignages ! Nogaret, vous êtes assez intelligent pour admettre que ces témoignages, vous les avez fabriqués de toutes pièces !

— Ils sont cependant irréfutables. D'ailleurs, monseigneur, vous avez avoué tout ce qui vous était reproché.

— Certains de mes frères ont avoué parce que vous les aviez soumis à la question. Vous savez très bien que, dans ce cas-là, la souffrance devient si intolérable qu'on est disposé à avouer n'importe quoi, y compris les pires turpitudes !

Guillaume de Nogaret, qui commençait à se sentir mal à l'aise dans cette atmosphère délétère, se mit à marcher de long en large devant le grand maître. Il considérait le vieillard d'un œil glacial, mais il n'était pas dupe de l'attitude volontairement naïve de celui-ci. Jacques de Molay était bel et bien illettré, cela ne l'empêchait nullement d'être intelligent et de mener son jeu dans la mesure des moyens qui lui restaient. En vérité, Nogaret était quelque peu dérouté par ce vieillard d'apparence faible et chétive qui osait lui tenir tête même dans le plus complet accablement. Car, cela ne faisait aucun doute, le vieillard était à bout de forces et, avec cynisme, il était résolu à profiter le plus possible de sa faiblesse.

— Monseigneur, dit-il d'une voix qu'il voulait rendre apaisante, vous oubliez sans doute que vous n'avez jamais été soumis à la question, pas plus que les hauts dignitaires de l'Ordre. Or, moi, j'ai bonne mémoire. Je me souviens de vos aveux spontanés : « La ruse de l'ennemi du genre humain avait conduit les Templiers à une perdition si aveugle que, depuis longtemps, ceux qui étaient reçus dans l'Ordre reniaient le Christ au péril de leur âme, crachaient sur la croix qui leur était montrée, et à cette occasion ils commettaient quelques autres énormités. » Ce sont vos propres paroles, monseigneur. Elles ont été prononcées devant des témoins dignes de foi. Elles ont été consignées par écrit et vous ne pouvez pas les renier.

— Je ne les renie en aucune façon, répondit Jacques de Molay. Je faisais allusion à certains de nos frères qui, sous l'emprise du démon, toujours aux aguets derrière chaque Chrétien, se sont laissés aller à des comportements déplorables et que j'ai toujours réprouvés.

— Certes, certes, admit Nogaret. Je vous crois bien volontiers. Mais, cette même année 1307, toujours devant des témoins dignes de foi, vous avez solennellement déclaré : « Voici quarante-deux ans que j'ai été reçu à Beaune. Le frère Humbert fit apporter une croix d'airain où se trouvait l'image du Crucifié, et m'enjoignit de renier le Christ dont c'était là l'image. De mauvais gré, je le fis. Alors celui qui me

recevait me prescrivit de cracher sur la croix, mais je crachai à terre une seule fois. » Ce ne sont pas des frères dévoyés dont il est question, mais de vous-même, monseigneur.

Le grand maître accusa le coup et demeura silencieux, prostré sur lui-même. Mais son esprit s'activait pour trouver des arguments. À la fin, il releva la tête et regarda Nogaret droit dans les yeux.

— Il y a des choses que vous ne comprendrez jamais, chevalier, répondit-il, pas plus que vos juges, vos légistes et vos inquisiteurs ne sont capables de saisir le sens de notre rituel. Si j'ai émis des réserves en ce qui concerne celui-ci, c'est que je me méfiais de vous tous. Mais j'ai dit la vérité. Or, cette vérité, ce n'est pas celle que vous interprétez comme une révolte contre Dieu.

— Mais je ne demande qu'à comprendre, monseigneur. Si vous m'expliquez clairement ce que vous avez voulu dire, je m'efforcerai d'en tirer les meilleures conclusions.

— Sachez donc, Nogaret, que renier le Christ sur la croix signifie seulement refuser le Christ souffrant d'une mort ignominieuse. Nous n'adorons que le Dieu de Lumière qui est le Christ triomphant, vainqueur de la mort, ressuscité de la plénitude éternelle. Et si nous crachons sur la croix, c'est non pas parce que nous mettons en doute le supplice de Jésus, mais pour affirmer que la croix n'est qu'un instrument, un morceau de bois sans valeur auquel nous refusons de prêter la moindre attention. Dieu est ailleurs que sur la croix.

Le garde des sceaux réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Si vous répétiez vos paroles devant le tribunal de la sainte Inquisition, répondit-il enfin, vous seriez immédiatement déclaré coupable d'hérésie.

— Quand je vous disais que vous n'êtes pas capable de comprendre ! s'écria le grand maître avec du désespoir dans la voix. Voilà pourquoi je n'ai jamais expliqué la signification exacte de ce qui est pour nous un rituel symbolique qui nous engage dans notre foi.

— Je ne demande qu'à vous croire, monseigneur. Mais si je suis pas théologien, je peux néanmoins constater que l'opinion que vous défendez avec tant d'ardeur est en absolue contradiction avec la doctrine de notre sainte Mère, l'Église apostolique romaine.

— Cela vous va bien de vous retrancher derrière la doctrine de la sainte Église, Nogaret, alors que vous ne croyez ni à Dieu ni au Diable !

— Là n'est pas la question ! trancha sèchement le garde des sceaux. Je suis le fidèle serviteur du roi de France qui est, de tous les princes de ce monde, le meilleur défenseur de la sainte Église et de la foi catholique.

— Le roi Philippe non plus ne croit ni à Dieu ni au Diable ! murmura amèrement le grand maître. Voilà pourquoi il nous persécute avec tant de cruauté. Une fois de plus, je ne peux que citer les paroles de l'Évangile : Que celui qui a des

oreilles pour entendre entendre. Et tant pis pour ceux qui sont sourds, ou qui s'acharnent à rester sourds.

— Mais je ne suis pas sourd, monseigneur, et je ne demande qu'à vous entendre. Je suis venu pour cela d'ailleurs. Pouvez-vous, par exemple, m'expliquer la signification du geste qu'on vous reproche et que beaucoup de vos frères ont reconnu comme une réalité, à savoir le baiser obscène qui est donné à chaque admission dans l'Ordre ?

Jacques de Molay se leva et se tint droit devant le garde des sceaux. Son regard prit une expression de profond mépris.

— Là non plus, vous n'êtes pas capable de comprendre, répondit-il. C'est un geste qui vient du fond des âges pour signifier que les énergies vitales, qui sont concentrées dans le bas du dos, doivent être réveillées pour monter lentement jusqu'à la tête où elles se transforment en énergies spirituelles. C'est une façon d'accéder au plan divin.

— Votre explication est fort pittoresque ! s'écria Nogaret en ricanant. Voilà encore de quoi vous mener directement au bûcher. Ne savez-vous pas que c'est le geste qu'accomplissent les sorcières pendant le sabbat ? Oui, elles baisent le cul du Diable ! Cela les regarde peut-être, mais je ne vois rien là qui soit d'ordre divin, bien au contraire.

— Je vous avais bien dit que vous n'étiez pas capable de comprendre.

— Je sais, je sais ! Je ne suis qu'un idiot et je n'ai pas accès à la lumière de l'Esprit. Mais puisque nous sommes sur ce chapitre délicat, pouvez-vous m'expliquer pourquoi, dans l'Ordre du Temple, on encourage les frères à se livrer à la sodomie ?

— Ce sont des calomnies ! s'écria le vieillard. Jamais nous n'avons encouragé des pratiques qui sont contraires à la nature. Cela dit, vous savez très bien qu'il y a partout des brebis galeuses, et si certains de nos frères se sont laissés aller à cette perversion, il faudrait aussi prendre en compte ce qui se passe chez des membres bien connus du clergé qui ne sont jamais accusés mais dont les mœurs sont plus que douteuses !

Guillaume de Nogaret pointa son index sur le grand maître.

— Vous vous oubliez, monseigneur, ce n'est pas digne de vous. Vous calomniez le clergé chrétien dans son ensemble par ces allusions perfides.

— Je sais ce que je dis, et l'exemple, le mauvais exemple, vient toujours d'en haut. Ce sont toujours les plus enragés qui accusent les autres d'avoir la rage, c'est bien connu, et pour reprendre un adage que le peuple aime à répéter, avant d'accuser les autres des pires turpitudes, il est préférable de balayer devant sa porte.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Nogaret subitement attentif au moindre détail.

— Que ceux qui nous accusent feraient bien de remettre de l'ordre dans leur propre maison.

— À qui pensez-vous donc, monseigneur ? Ce n'est tout de même pas le roi Philippe que vous mettez ainsi en cause ?

— Le roi comme les autres, répondit farouchement le vieillard qui venait de se rasseoir.

— Le roi est irréprochable, affirma solennellement Nogaret. Depuis la mort de sa femme, la reine Jeanne de Navarre – que Dieu l'ait en sa sainte garde ! –, le roi Philippe n'a jamais jeté un seul regard sur une autre femme. Il vit dans le souvenir et le respect de celle qu'il a aimée et qui est la mère de ses enfants.

Le grand maître du Temple parut tout à coup perdre son sang-froid. Irrité par les questions sournoises du garde des sceaux, il était prêt à déverser toute sa rancœur contre le roi et tous ceux qui entouraient celui-ci. Il se sentait victime d'une gigantesque injustice et Nogaret, qui n'avait aucun scrupule, en convenait parfaitement au fond de lui-même, attendant patiemment que la colère du vieillard pût amener quelque information dont il eût pu tirer parti.

— Je dis, s'écria Jacques de Molay d'une voix chancelante mais forte, que le roi, comme le pape Clément, aurait intérêt à regarder chez lui au lieu de passer son temps à inquiéter des innocents et de leur imputer des crimes qu'ils n'ont jamais commis.

Et le grand maître, après cette tirade virulente, retomba dans une sorte de torpeur qui ne masquait même pas la tempête intérieure qui l'agitait. « Il sait donc certaines choses ! se dit Nogaret. Cela signifie qu'il reçoit des messages de l'extérieur et par conséquent, il doit en envoyer. Il faudra que je prenne des mesures... » Mais il se garda bien d'interroger plus longuement le prisonnier sur les insinuations qu'il venait de faire sur le roi et son entourage. Il avait lui-même de vagues idées là-dessus, et ce qu'il venait d'entendre ne pouvait que le conforter dans ses hypothèses. Cependant, tout cela n'était que brouillies. Il lui fallait maintenant aborder le sujet délicat qui constituait l'objet de sa visite, et il se souvenait qu'il avait promis au roi Philippe, sinon de mener à bien sa mission, du moins de tout mettre en œuvre pour parvenir à un résultat concret.

— Monseigneur, dit Nogaret d'un ton grave, le 26 novembre de l'an 1309, sur ordre du pape Clément, vous avez comparu devant les clercs et les évêques de France rassemblés dans le palais épiscopal de Paris. Et, pendant l'audience, après qu'on vous eut fait rappel de vos aveux antérieurs, vous avez déclaré ceci : « Je vous dirais bien quelque chose, si vous n'étiez pas ceux que vous êtes et que vous fussiez autorisés à l'entendre. »

Jacques de Molay regarda Nogaret avec un certain effarement. Cet homme était vraiment redoutable, car il avait une mémoire infailible et enregistrait les moindres détails afin de s'en servir au moment opportun.

— Oui, répondit-il, c'est exactement ce que j'ai déclaré devant les clercs, les inquisiteurs et les évêques qui étaient là devant moi, non pas pour m'entendre mais pour me condamner. Oui, c'est ce que j'ai dit alors, et je le maintiens.

— Eh bien, monseigneur, reprit Nogaret, quel était donc ce « quelque chose » que vous auriez pu révéler et que vous n'avez pas dévoilé ?

— Il me semble que j'étais clair : parce que tous ceux qui étaient là n'étaient pas autorisés à entendre ma révélation.

Nogaret frappa violemment le sol de son pied. Il en avait assez d'être là, et l'air nauséabond qu'il respirait lui devenait à chaque instant plus insupportable.

— Maintenant, ça suffit, grand maître ! hurla-t-il. Nous savons très bien que ce « quelque chose », c'est le Secret des Templiers, non seulement le Secret en lui-même, que tout le monde connaît, mais la preuve qui donne tout son poids à ce Secret. Sans cette preuve, le Secret ne sert absolument à rien.

Le garde des sceaux s'interrompit un instant, reprenant son souffle et voulant laisser à son interlocuteur le temps de prendre conscience que l'instant était grave, décisif même, aussi bien pour lui que pour Nogaret.

— Écoutez-moi, Jacques de Molay, cria encore le garde des sceaux en martelant ses mots. C'est votre dernière chance. Je suis venu vous proposer un marché. Vous révélez le Secret des Templiers et vous êtes libre, ainsi que tous les dignitaires de l'Ordre qui sont emprisonnés. Si vous acceptez cette proposition, je vous fais immédiatement conduire au palais royal avec une escorte discrète. Personne ne vous reconnaîtra. Là, je vous introduirai auprès du roi Philippe et je vous laisserai seul avec lui. Vous lui direz alors ce que vous savez, ce « quelque chose » que vous n'avez jamais consenti à dévoiler. Le roi vous fera garder dans son palais et fera le nécessaire pour vérifier si vos dires sont exacts. S'il en est ainsi, il vous procurera une escorte pour vous et les dignitaires, et vous irez où bon vous semblera, dans le royaume de Majorque ou en Angleterre où le roi vous recommandera à sa fille, la reine Isabelle. Vous serez libres, vous et vos compagnons, vous entendez ? Libres !

Le grand maître s'était levé et se tenait très droit devant Nogaret. Il le regarda dans les yeux et son regard ne lâcha plus celui du garde des sceaux. Impressionné, celui-ci fit deux pas en arrière, tant la fermeté du prisonnier lui paraissait extraordinaire.

— Nogaret ! dit calmement Jacques de Molay, pour qui me prenez-vous ? Pour un idiot ou pour un traître ? Croyez-vous qu'un grand maître de l'Ordre du Temple puisse s'abaisser à une telle ignominie ? Sachez que votre présence m'indispose et que je préfère rester seul à croupir dans cette cave plutôt que de vous supporter. Laissez-moi en paix, car ma conscience est plus pure que les rayons du soleil. Et sachez que tout mon espoir est en Dieu, le seul maître du monde.

Après avoir prononcé ces paroles qui semblaient définitives, Jacques de Molay se rassit sur sa paillasse et se prit la tête entre les mains, s'enfermant dans un

mutisme farouche. Nogaret comprit qu'il n'en tirerait rien de plus et qu'il perdait son temps dans cette cave qui sentait la mort et le désespoir. Il regarda encore un instant le vieillard abîmé dans ses pensées les plus intimes, admirant malgré lui la force de caractère qu'il avait manifestée, la résignation dans laquelle il s'était plongé volontairement, ainsi que cette confiance totale, absolue qu'il avait en un Dieu toujours absent mais éternellement présent au fond des âmes humaines. Le garde des sceaux, qui connaissait les hommes et qui savait fort bien les manipuler, se sentit tout à coup impuissant. Ce vieillard entièrement à sa merci lui aurait-il donné une leçon de dignité ?

Il alla jusqu'à la porte et frappa trois coups. On lui ouvrit. Il s'adressa alors au chef des geôliers :

— Qu'on double la garde, dit-il, et que le prisonnier ne puisse communiquer avec personne.

Sans ajouter un mot, il s'éloigna, sortit de la forteresse et s'engagea dans les rues de ce qui constituait l'enceinte du Temple, une véritable ville à l'intérieur de la ville. Il respirait largement l'air frais, chassant de ses poumons les miasmes qui l'avaient accablé lorsqu'il se trouvait dans la geôle de Jacques de Molay. Son esprit était cependant rempli d'amertume : il ne supportait pas l'échec et, là, il n'y avait aucun doute, il s'était heurté à plus fort que lui. La rage le prenait et il serrait les poings en marchant, prêt à agresser tous ceux qui oseraient se mettre sur son passage.

Il sortit des limites du Temple et se dirigea tout droit vers la Seine. Comme il était vêtu sobrement d'un manteau sombre, personne ne faisait attention à lui, et il ne voyait personne. Il glissait silencieusement de rue en rue comme une sorte de fantôme évadé de l'enfer, traînant avec lui les cris de souffrance des damnés, mais décidé à faire payer très cher aux humains leur refus de s'engager avec lui dans ses louches machinations.

Comme il marchait rapidement, il eut tôt fait d'atteindre la Cité. Il franchit les portes du palais où tous les gardes le connaissaient et demanda à voir le roi. On le conduisit jusqu'au sombre corridor qui menait à cette fameuse « chambre noire » dans laquelle s'élaboraient tous les édits concernant le royaume. Philippe le Bel s'y trouvait en compagnie d'Enguerrand de Marigny, et tous deux étaient en train de discuter sur le contenu d'un parchemin étalé sur la table.

Dès que Nogaret fut entré et que la porte eut été refermée avec soin, le roi s'adressa à son garde des sceaux :

— Alors ? lui demanda-t-il avec une certaine anxiété.

— Rien, répondit Nogaret. La loi du silence. Je n'ai jamais vu une telle obstination. Nous ne tirerons jamais rien du grand maître, pas plus que des dignitaires qui sont emprisonnés. Ils préféreront mourir plutôt que de parler.

Les trois hommes se regardèrent sans un mot. Chacun d'eux mesurait l'ampleur

de l'échec. Ils s'étaient donné tant de mal pour découvrir ce Secret, et celui-ci leur échappait. Certes, ils avaient réussi à casser l'énorme machine que constituait l'Ordre du Temple ; mais s'ils avaient écarté la menace que celui-ci représentait pour le royaume, les bénéfices qu'ils avaient retirés de l'opération restaient bien médiocres.

— Dans ces conditions, dit soudain Marigny, il faut nous débarrasser au plus vite des prisonniers, car ils deviennent encombrants, et bientôt le peuple les considérera comme des martyrs victimes de l'arbitraire.

— C'est vite dit, murmura le roi. S'ils disparaissent, je serai accusé d'avoir rendu mauvaise justice. N'oubliez pas que le grand maître et les dignitaires ont été placés sous ma garde en attendant d'être jugés. Mais jugés par qui ? Le pape Clément s'est déchargé du soin de le faire, sans aucun doute parce qu'il n'a pas envie que leurs révélations éclaboussent l'ensemble de l'Église. Si nous nous substituons à un tribunal ecclésiastique, nous risquons d'autres révélations encore plus gênantes, mais pour nous cette fois.

— Il y a un moyen pour éviter tout cela, dit Nogaret. Mais c'est bien le seul. Il faut organiser un procès public, par exemple devant la cathédrale. On y fera comparaître le grand maître et les principaux dignitaires. Mais on ne leur laissera pas le temps de s'expliquer, on leur lira les accusations dont ils sont l'objet, en les exagérant bien sûr et en les présentant de façon si ignominieuse qu'ils ne pourront que protester vigoureusement. Alors, ils seront déclarés relaps^[16] et ne pourront plus échapper au bûcher. Et ce n'est pas nous qui les aurons condamnés.

— Ah ! Nogaret, dit le roi, tu es vraiment le plus retors de tous les hommes de ton temps ! Eh bien, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, utilisons celui-ci, et le plus tôt possible, car cette affaire commence à devenir pesante. Je te fais confiance pour tout organiser.

Les trois hommes se concertèrent encore quelques instants pour régler quelques problèmes mineurs, et le roi congédia bientôt ses deux fidèles collaborateurs. Ils sortirent du palais, mais au moment de franchir la grande porte, Nogaret retint Marigny par le bras.

— Écoute, lui dit-il, il faut que nous parlions. Allons dans un endroit tranquille, dans le jardin par exemple. À cette heure-ci, il n'y a personne.

Le jardin du palais royal s'étendait à l'ouest, vers la pointe de l'île, sur la rive méridionale. Il était assez réduit, mais présentait une grande variété de fleurs et de plantes diverses. Le coadjuteur et le garde des sceaux s'y retrouvèrent bientôt, arpentant les allées d'une démarche lente, comme s'ils bavardaient de choses et d'autres au cours d'une conversation entre amis.

— Cette affaire des Templiers est un échec, dit brusquement Nogaret. Laissons-la suivre son cours en dégageant notre responsabilité. C'est d'un tout autre problème que je voudrais t'entretenir, et qui concerne l'avenir.

Le garde des sceaux regarda autour de lui, guettant si le jardin était désert et si personne ne les observait des fenêtres du palais. Mais, ayant constaté que tout était calme et que Marigny et lui étaient seuls, il se sentit rassuré.

— Partages-tu la même analyse des probabilités que moi au sujet de la succession du roi Philippe ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre neutre alors qu'elle était chargée d'une angoisse qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

— Absolument, répondit le coadjuteur. Si c'est Louis qui devient roi, ce sera la catastrophe pour le royaume.

— Et pour nous deux ! s'écria Nogaret en ricanant.

— Cela va de soi, reprit Marigny sans se démonter. Tu sais bien que nous sommes inséparables du royaume. Nous l'avons nettoyé, ce royaume, nous l'avons purifié, nous l'avons structuré, et cela en plein accord avec le roi Philippe. Nous avons jugulé les tentatives des grands vassaux pour usurper un pouvoir qui n'appartient qu'au roi. Nous avons fait de la France un royaume fort, respecté par tous ses voisins, un royaume dont l'Histoire se souviendra pendant des siècles en raison de sa grandeur. Malheureusement, l'héritier du roi Philippe est un niais qui, une fois en possession de la couronne, n'aura de cesse de tout démolir ce que son père et nous avons eu tant de mal à construire.

— S'il n'était qu'idiot, soupira le garde des sceaux, ce ne serait pas grave. Nous serions là pour prendre les décisions à sa place, et niais comme il est, il nous applaudirait des deux mains. Le problème, c'est qu'il est sous l'influence exclusive de Valois, et que celui-ci, par ambition personnelle, se fait le chantre des grands féodaux afin d'être reconnu par eux comme leur libérateur.

— C'est pourquoi Valois ne rêve qu'à une chose : après la disparition du roi Philippe, persuader son neveu le Hutin de nous envoyer, toi et moi, au gibet de Montfaucon, sous prétexte que nous avons abusé des pouvoirs que nous avait confiés le roi Philippe. Cela ferait de l'effet, assurément, et le bon peuple de Paris aurait grande joie à nous voir balancer sur la butte Saint-Laurent^[17], aux prises avec les corbeaux et les vautours. Pensez donc ! Le garde des sceaux et le coadjuteur du royaume condamnés à mort pour abus de pouvoir et prévarication ! Le peuple est friand des retournements de situation, et il est toujours enclin à applaudir celui qui parle en dernier !

Les deux hommes se turent un moment parce que des bateliers passaient sur la Seine à bord de leurs chalands et qu'ils auraient pu les entendre. Ils firent quelques pas jusqu'au fond du jardin, revinrent en arrière et s'arrêtèrent près d'un buisson de roses blanches. Marigny saisit délicatement une tige, la cassa net, et brandit la fleur sous son nez.

— Le parfum de cette rose est absolument sublime, dit-il. Respire-le ! Ces bons moments nous permettent d'oublier quelques instants nos ennuis !

— C'est sûr, répondit Nogaret en ricanant, mais comme on dit souvent, il n'y a

pas de roses sans épines. Alors, occupons-nous des épines et tentons de les arracher sans trop nous écorcher. Sans tourner autour du pot, c'est Louis le Hutin qui est le plus dangereux. C'est donc lui que nous devons éliminer.

— Voyons, Nogaret, tu n'es pas sérieux ! Le roi Philippe est très lucide, il connaît les faiblesses et les incapacités de son fils Louis, il déplore qu'il soit son aîné et donc l'héritier du trône. Pour lui, le seul de ses fils qui soit digne de lui succéder et de continuer l'œuvre qu'il a entreprise, c'est Philippe. Il est avisé, prudent et capable d'assumer les lourdes responsabilités de la couronne. Mais la coutume est ainsi établie : le fils aîné est l'héritier, qu'on le veuille ou non. Et si le roi Philippe peut parfois souhaiter la disparition de Louis, il a pour lui toutes les faiblesses d'un père. Si nous touchions à un seul de ses cheveux, le roi nous enverrait immédiatement à Montfaucon.

— Tu ne m'as pas compris, Marigny. Je n'ai jamais eu l'intention d'attenter à la personne du Hutin. Nous serions fous. Mais tu sais que Louis est faible et de santé délicate, et qu'en plus, il est extrêmement influençable. Il ne s'agit donc pas de nous en prendre à lui, mais à son entourage, à ceux qui partagent sa vie.

— Tu ne vas pas me dire que tu veux attaquer le comte de Valois ! Lui aussi est intouchable, bien que le roi Philippe sache parfaitement que son frère complotait sans cesse et n'attend qu'une occasion pour se placer en avant d'une façon ou d'une autre !

— Il ne s'agit pas de Valois, Marigny, mais de Marguerite, la reine de Navarre, l'épouse de Louis. Si nous atteignons cette Marguerite, nous atteindrons par ricochet le Hutin lui-même. Or, je le répète, il est de santé fragile, et le moindre choc émotionnel peut déclencher chez lui une maladie fatale.

Le coadjuteur recula de quelques pas pour mieux observer le garde des sceaux. Celui-ci avait parlé calmement, d'une voix presque monocorde, et son visage était impassible, comme si les paroles qu'il venait de prononcer n'étaient que le souffle du vent dans les feuilles des arbres.

— Que veux-tu dire ? demanda Marigny. Aurais-tu quelque élément susceptible de provoquer une telle éventualité ?

— Oh ! des éléments, je n'en manque pas ! rétorqua Nogaret, mais ce qui me fait défaut, ce sont des preuves.

— De quoi s'agit-il ?

Nogaret fit signe à Marigny de le suivre. Il marcha jusqu'au bord du fleuve. Là, il s'arrêta et tendit le bras en direction de l'ouest. Il faisait beau, le vent était léger, et le soleil brillait. Et l'on voyait nettement, de l'autre côté de la Seine, la masse longiforme et sombre de la Tour de Nesle.

— Autrefois, dit le garde des sceaux, cette tour servait à protéger Paris contre tout envahisseur qui venait de la mer et qui remontait le fleuve. À cet emplacement, l'ancêtre du roi, Robert le Fort, a établi une forteresse imprenable,

et c'est de là qu'il a pu préserver la ville des hommes du Nord qui voulaient l'envahir.

— Mais où veux-tu en venir ?

Comme deux barques longeaient la rive avec à leur bord deux ou trois pêcheurs, Nogaret ne répondit rien. Il entraîna le coadjuteur à l'autre extrémité du jardin, où des arbustes entouraient un banc de pierre. Il s'assit et invita son compagnon à faire de même.

— Eh bien, voici, dit-il alors. Cette Tour de Nesle n'est plus une forteresse. Elle fait partie maintenant de l'hôtel de Nesle, et c'est pourquoi on l'appelle ainsi. Or, l'hôtel a été acheté par le roi Philippe qui en a fait don à son fils Louis. Mais, Marguerite, l'épouse de Louis, a tant et si bien œuvré auprès du prince qu'elle a obtenu le privilège de s'y faire aménager un appartement au sommet de la tour, appartement où elle pourrait venir méditer et recevoir ses amis, en particulier ses cousines et belles-sœurs, Jeanne et Blanche de Bourgogne, les deux filles de la comtesse Mahaut. Quoi de plus normal, me diras-tu, mais, comme tu t'en doutes, j'ai des informateurs un peu partout, et je peux t'affirmer qu'il se passe des réceptions bizarres certains soirs dans cette tour. Il semblerait que la reine de Navarre et ses cousines y mènent joyeuse vie, dans la plus complète impunité et le plus grand secret.

— Il n'y a pas de secret que tu ne puisses pénétrer, Nogaret, dit Marigny.

— Hélas ! non, répliqua le garde des sceaux. Tu n'ignores pas que je n'ai pas réussi à arracher au grand maître du Temple ce qu'il savait. Eh bien, il en est de même pour cette Tour de Nesle. J'ai eu beau déployer mes espions un peu partout dans Paris, et faire surveiller les abords de l'hôtel, je ne suis parvenu à aucun résultat probant qui vaille la peine d'être noté. Je n'ai que des présomptions, des indications vagues, des racontars qui ne sont d'aucune utilité. Je me heurte une fois de plus à la loi du silence. Et cela me fait enrager.

— Pourquoi n'envoies-tu pas une troupe d'hommes armés ramasser tous ceux qui traînent du côté de la tour certains soirs ? demanda Marigny. Tu les soumettrais à la question et tu apprendrais ainsi bien des choses.

— Tu n'y penses pas ! s'écria Nogaret. Cette affaire touche la famille royale et je ne peux rien faire officiellement. Le roi est très strict pour ses proches. Il me désavouerait immédiatement si j'entreprenais la moindre action contre ses brus sans apporter de preuve. J'en suis réduit à ruser, à collecter le maximum d'informations, dans le but d'acquérir des preuves qui soient irréfutables. C'est une tâche difficile, voilà pourquoi j'ai besoin de ton aide.

— Tu sais bien qu'elle t'est tout acquise. Nous avons la même approche de l'intérêt du royaume, et nos propres intérêts sont liés. Parle.

— Voici. J'ai appris par mes espions, car ils sont quand même actifs et zélés, que deux personnages s'intéressent de près à ce qui se passe à la Tour de Nesle. Et,

d'après mes informations, ils devraient en savoir davantage que mes hommes et moi. Mais là encore, c'est la loi du silence. J'aimerais bien entrer en rapport avec ces deux individus.

— Qui sont-ils ?

— L'un est Robert d'Artois, de sang royal, le neveu de la comtesse Mahaut, et donc le cousin de Jeanne et de Blanche, les épouses des princes Philippe et Charles. Il se fait appeler Robert d'Artois, mais il n'a aucun droit à ce titre. En effet, c'est sa tante Mahaut, la veuve du comte palatin de Bourgogne, qui a obtenu l'héritage au terme d'un long procès. Robert n'est en fait que seigneur de Conches et comte de Beaumont-le-Roger, ce qui est bien peu au regard de ses prétentions.

— Je connais bien ce personnage, interrompit Marigny. Il intrigue tant qu'il peut contre sa tante, et il a fait alliance avec Charles de Valois.

— C'est beaucoup dire. Il loge chez le frère du roi, il fait semblant de le servir, mais en réalité, il joue son propre jeu qui est, sinon de récupérer son héritage perdu, du moins d'obtenir une compensation. C'est un homme brave, qui a d'énormes qualités, j'en conviens, mais qui est prêt à tout pour parvenir à ses fins.

— En effet, ce n'est pas négligeable, murmura Enguerrand de Marigny. C'est souvent avec des gens comme lui qu'on peut réaliser l'impossible.

— Hélas, reprit Nogaret, il est persuadé à tort que c'est moi qui l'ai lésé. Son procès ne m'a jamais intéressé, et peu m'importait d'ailleurs qu'il soit reconnu héritier d'une partie de l'Artois. Je ne suis point responsable de ses déboires, mais tu comprendras qu'il m'est difficile d'établir un contact avec lui.

— Je vois, dit Marigny, tu voudrais que je fasse les premiers pas, quitte ensuite à le rabattre vers toi !

— Exactement. Je suis persuadé que Robert d'Artois, pour peu que l'on flatte sa vanité et qu'on lui promette de récupérer une partie de son héritage, ou encore une honnête compensation, se montrerait disposé à nous aider. Je sais qu'il entretient une haine farouche envers les brus du roi, notamment Jeanne et Blanche, les filles de Mahaut. Il serait tout disposé à les enfoncer, et je crois que c'est pour cette raison qu'il cherche à savoir ce qui se passe à la tour. En tout cas, il paraît motivé.

— Intéressant, en effet, murmura rêveusement Marigny. Et l'autre personnage, quel est-il ?

— Là, c'est bien différent. Il s'agit d'un certain Jean Buridan, homme de grand savoir et qui fait profession de philosophe. Il est actuellement le précepteur de Philippe, le fils aîné de Charles de Valois, mais, d'après ce que je sais, il a des ambitions, non pas territoriales, car il n'est pas noble et n'a aucune envie de l'être, mais dans le domaine de l'université. C'est un maître, un professeur de grand talent, et sa réputation est bien établie dans le domaine qui est le sien.

— Mais que vient-il faire dans cette affaire ?

— C'est le point où tout devient étrange. En principe, je ne vois pas pourquoi un philosophe, préoccupé de questions qui dépassent l'entendement du commun des mortels, passe une partie de ses nuits à rôder dans Paris et particulièrement aux abords de la tour. Tu sais que je ne crois pas aux coïncidences. Pourtant, après avoir fait une enquête sur lui, j'ai appris qu'il avait été, dans sa jeunesse, le page favori de Marguerite de Bourgogne, la future reine de Navarre, celle qui nous préoccupe actuellement.

— Certes, dit Marigny, cela semble plus qu'une coïncidence. Qu'en déduis-tu ?

— Rien, répondit Nogaret. J'écoute tous les bruits qui me viennent, mais je ne conclus jamais sans avoir toutes les pièces du procès. Or, il m'en manque actuellement beaucoup, mais je suis persuadé que Robert d'Artois et Jean Buridan en détiennent quelques-unes que nous ne connaissons pas et qui nous seraient fort utiles. N'oublie pas qu'il s'agit d'accumuler le plus de preuves possibles contre la reine de Navarre. Quand nous les posséderons, nous agirons, ou plutôt, nous ferons agir d'autres personnes.

Enguerrand de Marigny ne répondit pas tout de suite. Les paroles du garde des sceaux s'étaient déversées sur lui un peu en désordre, et il avait besoin de réfléchir avant de donner son avis, puisque c'est ce que Nogaret lui demandait.

— Tu ne crains pas, dit-il enfin, qu'en mettant d'autres personnes dans la confidence, nous n'affaiblissions la valeur de nos révélations ?

— Justement, répondit Nogaret, ce n'est pas à nous de révéler. Est-ce que tu me vois aller trouver le roi Philippe pour lui démontrer que la future reine de France est coupable d'adultère ? Le roi m'en voudrait à mort, car je serais dépositaire d'un secret familial qui ne devrait pas être divulgué. Non, Marigny, c'est peut-être à nous de démêler cette histoire, mais ce n'est pas à nous de la dévoiler. Encore une fois, il s'agit d'une affaire de famille. Laissons donc la famille la débrouiller. Nous ne sommes, toi et moi, que deux pauvres roturiers qui avons eu la chance de gravir les échelons de la bonne société, mais nous ne sommes en définitive que de simples gens du peuple. Que les grands se battent entre eux, et bornons-nous à compter les coups.

Le coadjuteur du royaume avait l'habitude d'entendre des discours de ce genre depuis qu'il occupait ses hautes fonctions, de la part du roi Philippe comme de Nogaret et des autres légistes, mais cette fois, il était ébahi et même suffoqué par le cynisme absolu qu'affichait le garde des sceaux. Il devait pourtant reconnaître le bien-fondé du plan qui lui était proposé.

— Et qui vois-tu comme dénonciateur ? demanda-t-il simplement.

— Je vois non pas un dénonciateur mais une dénonciatrice, répondit Nogaret, Isabelle, la sœur de Louis, la fille du roi. Elle n'aime guère ses belles-sœurs, mais elle est surtout très vigilante en matière de vertu. Il est vrai qu'elle sait à quoi s'en tenir sur le sujet avec son sodomite d'époux qui la délaisse au profit de jeunes terrassiers ! Isabelle est l'enfant chérie du roi Philippe qui l'écoute toujours avec

bienveillance et intérêt. C'est la seule qui pourra, le moment venu, lui dévoiler la vérité. Et sache, Marigny, que le meilleur confident de la reine Isabelle est son cousin Robert d'Artois. Comprends-tu où je veux en venir ?

— Certes, répondit le coadjuteur en se levant. Mais, dans l'immédiat, que dois-je faire ?

— Convoque chez toi en conversation privée, et ensemble, Robert d'Artois et Jean Buridan. Reçois-les sous prétexte de parler de leur avenir. Quant à moi, j'arriverai comme par hasard et je me mêlerai à la conversation.

CHAPITRE V

Les amours impossibles

Appuyée sur le rebord de la fenêtre, Marguerite de Bourgogne tendait désespérément son regard sur le rivage de la Seine, à peine assombri par la disparition du soleil, là où s'écoulaient les eaux du fleuve. Ses doigts, longs et fins, immaculés, frappaient les uns après les autres la planche de bois qui s'étalait immédiatement au-dessus de la vitre, et ce martèlement devenait, au cours des secondes qui s'écoulaient, plus violent, plus nerveux, plus saccadé, au rythme de plus en plus vif des battements de son cœur.

— Pourquoi n'arrive-t-il pas ? murmura-t-elle.

À l'autre bout de la salle, assise sur une cathèdre de bois finement sculpté de motifs végétaux, Jeanne de Bourgogne, les yeux perdus dans le vague, lui répondit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente :

— Il ne fait pas encore nuit, ma chère cousine, sois un peu plus patiente. Le plaisir qui t'attend n'en sera que plus ardent. Il te comblera mieux.

— Tais-toi ! répliqua Marguerite, tournant à peine la tête. Tu ne sais pas de quoi tu parles. J'ai vraiment l'impression que tu n'as ni sentiment ni désir.

— Cela me regarde, répondit froidement Jeanne. Mais quand je te vois si agitée et si nerveuse, je ne peux m'empêcher de te conseiller la patience.

Marguerite quitta la fenêtre et s'en vint droit devant sa cousine.

— Écoute, Jeanne, dit-elle, je n'ai pas à me plaindre de toi, bien au contraire, mais je ne peux supporter que tu me dictes ma conduite.

— Ce que je t'en disais, murmura Jeanne de Bourgogne, c'était une façon de parler. J'ai autre chose à penser que de me mêler de tes attentes, de tes désirs et de tes impatiences. Cela m'irrite au plus haut point !

— Alors, pourquoi es-tu ici, en train de me sermonner ? Je sais très bien ce que je fais et ce que j'ai à faire. De quoi te mêles-tu ?

— De rien, ma cousine, de rien... Tu sais bien que si je suis ici, c'est pour vous couvrir, ma sœur et toi. C'est à cause de mon affection pour vous que je me fais votre complice ; alors, ne viens pas hurler au scandale quand je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Il me semble que j'ai le droit de m'exprimer, et toi le devoir de m'écouter.

— Eh bien ! s'écria Marguerite, je t'écoute. Recommence tes sermons, tes

reproches, tes mots injustes. C'est par affection pour toi que je tends l'oreille, sinon, je n'aurais pas tant de scrupules. Je t'enverrais ailleurs, en un endroit où tu ne me fatiguerais pas avec tes reproches insensés.

— Insensés ! Comme tu y vas ! Je ne fais qu'exprimer la vérité. De toute façon, tu sais pertinemment que ma sœur et toi, vous avez besoin de moi pour couvrir vos turpitudes. Il faut vraiment que je vous aime, toutes les deux, pour agir ainsi !

Marguerite éclata de rire.

— Hypocrite ! s'écria-t-elle, tu prends plaisir à couvrir ce que tu appelles nos désordres. Blanche et moi, nous ne t'avons rien demandé ! Que tu le veuilles ou non, tu es notre complice, et si par hasard nous étions convaincues d'adultère, tu le serais aussi.

— C'est bien ce qui m'inquiète, répondit Jeanne. J'ai l'impression que votre petit jeu se terminera très mal, et pour nous trois. Il arrivera fatalement un moment où l'on découvrira ce qui se passe ici, dans la Tour de Nesle, pendant que vos maris sont en représentation ! J'aime mieux ne pas penser aux conséquences funestes de ce que vous faites, ma sœur et toi.

— Je te le répète, dit encore Marguerite, nous ne t'avons rien demandé. C'est de ton plein gré que tu es notre complice. Et puis, je t'en prie, cesse de te tourmenter pour ce qui n'en vaut pas la peine. Est-ce que je me sens coupable d'aimer ? J'ai un mari que je n'aime pas, qui m'est odieux, qui me méprise, qui est quasiment impuissant, et il faudrait que je lui sois fidèle ? Non, Jeanne, même toi, avec ta prudence, ton intransigeance, tu ne pourrais pas m'accabler.

— Mais je ne t'accable pas, ma chère cousine. Je te fais seulement remarquer que tu ne comprends pas la fidélité comme moi.

— Comment cela ?

— Ce n'est pourtant pas difficile. Admettons que ton mari ne te satisfasse pas et qu'il te délaisse, c'est un point. Mais tu prétends aimer Philippe d'Aulnay, tu frémis d'impatience en ce moment parce qu'il va venir tout à l'heure ; et pourtant, tu n'hésites pas à faire l'amour avec n'importe quel jeune homme qui te semble beau et actif, et que tu fais noyer ensuite dans la Seine pour éviter qu'il n'aille se vanter de sa bonne fortune. Là, je ne te comprends plus. Je ne te juge pas, je pose simplement la question : qu'est-ce que la fidélité pour toi ?

— C'est l'attachement que l'on a envers un être unique ! répondit Marguerite.

— Tu n'en donnes pas un exemple convaincant, rétorqua Jeanne d'une voix remplie d'amertume. Puisque tu prétends être fidèle, pourquoi te vautrer dans la turpitude avec des hommes de passage ? Pourquoi tant de saletés ?

Marguerite s'avança vers sa cousine et la toisa d'un air arrogant.

— Je ne te permets pas de parler de saletés, lui dit-elle. Est-ce ma faute si celui que j'aime n'est jamais disponible ? J'ai besoin de faire l'amour, moi, et ta sœur

Blanche également. Puisque nos amants ne sont pas là, nous prenons ce qui nous tombe sous la main, que cela te plaise ou non.

— Cela ne me plaît pas ! hurla Jeanne. Et tout cela finira très mal !

À ce moment, une des portes de la salle s'ouvrit et Blanche fit son entrée. Elle était vêtue d'une longue tunique presque transparente où se dessinaient tous les replis harmonieux de son corps d'adolescente.

— Eh bien, dit-elle, pourquoi vous disputez-vous ? J'ai cru entendre des éclats de voix, mais je n'aime pas cela. Ce soir, c'est la fête, et je ne voudrais pas qu'elle soit gâchée par votre faute.

Ce fut au tour de Jeanne de Bourgogne d'éclater de rire.

— Ma sœur, ma chère sœur, dit-elle, notre cousine est en train d'essayer de me prouver que la fidélité consiste à aimer quelqu'un de tout son cœur tout en se donnant à quelqu'un d'autre, soi-disant pour satisfaire ses désirs.

— Et alors ? répondit Blanche. Il n'y a que l'amour qui compte. Le reste n'est que brouille. Évidemment, toi, tu ne peux pas savoir. Tu es froide ! Il suffit que ton époux s'endorme auprès de toi en ronflant pour que tu te retrouves au septième ciel. Mais, Marguerite et moi, nous sommes d'une autre nature. Nous avons besoin de sentir un corps se blottir contre le nôtre, nous avons besoin de ce plaisir infini qui nous fait crier de bonheur. Et comme ceux que nous aimons ne sont pas disponibles, nous devons nous contenter de ce que nous trouvons.

Jeanne ne répondit rien. Elle alla vers la table qui avait été dressée dans un repli de la salle ; elle se remplit une coupe et la but d'un trait. Marguerite reprit sa place à la fenêtre et scruta longuement les ténèbres qui s'épaississaient.

— Pourquoi ne viennent-ils pas ? murmura-t-elle. Je n'en peux plus d'attendre ainsi. Cela fait déjà deux semaines que je n'ai pas vu Philippe, et il me manque terriblement. Je brûle de me retrouver dans ses bras.

— Et moi donc ! renchérit Blanche. Je suis comme toi, Marguerite. Il me tarde de sentir le souffle chaud de Gautier m'envelopper. Mais calme-toi. Tu sais bien que nous avons demandé à Philippe et à Gautier d'être très prudents. Avant de s'engager dans le passage, ils doivent s'assurer que tout est calme et que personne ne peut les voir entrer.

— Un de ces jours, ils oublieront cette prudence, intervint Jeanne, et cela ira très mal pour nous.

— Tais-toi, oiseau de mauvais augure ! s'écria Marguerite. Il n'y a qu'eux et nous à connaître l'existence de ce passage. Même nos plus fidèles serviteurs ne savent rien à ce sujet.

Les trois femmes observèrent un long moment de silence, chacune plongée dans ses pensées. Jeanne alla s'asseoir à l'autre extrémité de la salle. Blanche s'en alla rejoindre Marguerite à la fenêtre et toutes deux plongèrent leur regard dans la

nuît.

— Ah ! dit enfin Marguerite d'une voix triste, comme je voudrais être veuve ! Je n'aurais de compte à rendre à personne. Je serais libre d'aimer Philippe chaque nuit. Car je le veux pour toute ma vie. Je suis faite pour être fidèle, et je sais très bien que Philippe est le seul homme que je puisse aimer vraiment. Je l'ai su dès que je l'ai vu. Ses yeux bleus, son visage d'ange, ses cheveux bouclés, sa taille fine et élancée... Quel trouble m'a saisie à ce moment ! Chaque fois que je fais l'amour avec un inconnu, c'est Philippe qui est contre moi, qui me caresse, qui me fait frémir... Oui, Jeanne, contrairement à ce que tu penses, je suis fidèle. Je veux vivre avec Philippe.

— Tu oublies qu'il est marié et qu'il a deux enfants ! lui répondit Jeanne.

— Et alors ? Il devra choisir. Je ne tolérerai plus ce partage qui me fait si mal. Je le veux pour moi seule...

Jeanne avait envie de marquer sa désapprobation. Elle chercha quelques instants ce qu'elle pourrait dire qui fût désagréable à entendre pour sa cousine.

— En somme, tu veux en faire ton esclave, si je comprends bien, murmura-t-elle d'un ton détaché, ton esclave dévoué, prêt à satisfaire tous tes caprices.

Marguerite bondit et se dressa face à Jeanne.

— Je ne te permettrai pas de me parler sur ce ton ! s'écria-t-elle. Sache que j'aime Philippe et que je n'aimerai jamais un homme autant que lui.

— Ce qui ne t'empêchera pas d'aller glaner ailleurs ! lui lança perfidement l'héritière du comté de Bourgogne. Ta fidélité ne serait-elle pas à sens unique ?

Marguerite leva la main, disposée à gifler sa cousine. Mais, à ce moment, les trois femmes entendirent un léger frôlement dans l'un des murs. Une tapisserie se souleva et deux jeunes gens firent leur apparition. Le bras de Marguerite, toujours levé, alla s'abattre tendrement autour du cou de l'un des nouveaux venus.

— Philippe ! s'écria-t-elle. Tu es enfin venu !

— Oui, ma reine, me voici, impatient de t'aimer, impatient de tout oublier dans la chaleur de ton amour. J'avais tellement hâte de te retrouver, mais il fallait que nous prenions des précautions. Ce soir, j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de rôdeurs dans les rues de Paris.

— Eh bien ! oublie donc tout cela. Nous sommes ici en sécurité, nous sommes libres de nous aimer sans craindre aucun danger. Viens te réchauffer. Bois ce vin que nous vous avons préparé nous-mêmes. Et nous nous aimerons sans répit...

Marguerite entraîna Philippe d'Aulnay jusqu'à la table et lui servit une coupe de vin moelleux que le jeune homme but avec ravissement. De son côté, Blanche s'était précipitée sur Gautier et l'avait enlacé avec fougue.

— Très bien, dit Jeanne. Maintenant que vous êtes réunis, je vous laisse.

Appelez-moi si vous avez besoin de moi.

Sans ajouter un mot, elle ouvrit une des portes de la salle et disparut. Quand elle vit que Philippe avait étanché sa soif, Marguerite se sépara de lui et, se dressant bien en face, elle fit glisser sa robe lentement le long de son corps, s'arrangeant pour dévoiler celui-ci par étapes successives de façon à exciter l'impatience et le désir de son amant. Ce furent d'abord les épaules, qu'elle avait d'une blancheur éclatante, puis la naissance des seins. Elle attendit quelques instants avant de découvrir ceux-ci, dont les tétons dressés exprimaient clairement son trouble. Elle continua par découvrir son ventre, puis, d'un seul coup, elle fit tomber la robe jusqu'à ses pieds, écartant largement les cuisses pour que Philippe eût la pleine vision de son sexe encadré d'une épaisse toison couleur de nuit. Philippe tomba à genoux et couvrit les jambes de Marguerite de baisers de plus en plus fervents, remontant lentement vers la fourche. Marguerite se mit à gémir.

— Viens ! dit-elle en tremblant, l'entraînant vers le lit recouvert de fourrures blanches.

La nuit était moins sombre, car le ciel se fragmentait en une multitude de petits nuages légers qui passaient et repassaient devant une lune presque pleine. Buridan marchait en silence, rasant les murs, prenant grand soin à se réfugier dans une zone d'ombre lorsque la lumière de la lune devenait plus forte. Il avait froid, car le vent soufflait en abondance, s'infiltrant à travers les ruelles et le long du mur qui ceinturait les jardins de l'hôtel de Nesle. Il avait froid, mais il s'obstinait dans sa volonté d'en savoir toujours davantage, décidé qu'il était à rester s'il le fallait toute la nuit dans les parages de la tour afin de recueillir tout indice qui pût étayer, le moment venu, ce qu'il aurait à dire à qui de droit.

Il savait qu'il détenait les éléments d'une redoutable accusation, mais il voulait encore vérifier si les informations données de bon gré par Landry correspondaient à la réalité. Par nature, Buridan était méfiant, et cette méfiance lui avait souvent été bénéfique, le tirant de multiples embarras. Ainsi, il n'aurait jamais soupçonné que les frères d'Aulnay fussent les amants des princesses. Mais ce ne devaient certainement pas être les seuls puisqu'il possédait la preuve que la reine de Navarre se servait abondamment, le soir où elle se réfugiait dans la Tour de Nesle, dans le vivier constitué par les plus beaux jeunes gens repérés dans la ville au cours de la journée. N'avait-il pas failli lui-même payer de sa vie son imprudente curiosité ? Et désormais, solidement ancré dans son désir de vengeance, il était prêt à tout. Mais non à n'importe quoi. Ce qu'il savait, il voulait sinon le monnayer, du moins en tirer de substantiels avantages. Ainsi, tout en se vengeant, il assurerait son avenir.

Soudain, il entendit un bruit de porte qui s'ouvrait. Dans une ruelle qui donnait directement sur le fleuve, il aperçut deux formes humaines qui sortaient d'une maison en apparence inhabitée. Il s'immobilisa dans l'ombre et fixa son attention sur les deux êtres qui surgissaient ainsi de la nuit. Leur comportement lui parut

étrange. Au lieu de se précipiter dans la ruelle, ils regardèrent prudemment à gauche et à droite, comme pour vérifier s'il n'y avait aucun témoin de leur sortie. Ils n'échangeaient pas un mot et se déplaçaient dans le plus grand silence. Quelques instants plus tard, ils s'engagèrent dans la ruelle, en faisant le moins de bruit possible, et disparurent derrière un bâtiment plus important.

Mais à la lueur de la lune qui avait un instant balayé leurs visages, Buridan avait nettement reconnu Philippe et Gautier d'Aulnay.

CHAPITRE VI

Complots et aveux

Quand ils sortirent de l'hôtel de Marigny, Robert d'Artois et Jean Buridan étaient encore sous le coup de la surprise, pour ne pas dire de la stupéfaction. L'héritier dépossédé du comté d'Artois n'avait pas imaginé un seul instant que le roturier Enguerrand de Marigny et le non moins manant Guillaume de Nogaret, promus tous deux à la dignité de chevaliers par la grâce du roi Philippe le Bel, eussent pu lui faire une telle proposition assortie d'une promesse de dédommagement très ferme à propos de l'injustice qui l'avait frappé. Ainsi, s'il le voulait – et bien entendu il le désirait farouchement –, Robert d'Artois pourrait se venger de sa tante Mahaut, cette horrible mégère qui avait accaparé tous les biens et toutes les dignités qui lui étaient dus à lui, Robert, cousin du roi et de sang royal, méprisé par tous et néanmoins, dans certains cas, maître d'un jeu subtil et plus ou moins obscur qui pourrait influencer de façon définitive sur les destinées du royaume. Bref, Robert d'Artois, seigneur de Conches et comte de Beaumont-le-Roger, à défaut d'autres titres, se trouvait fort satisfait de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le coadjuteur et le garde des sceaux du royaume de France.

Il en était de même pour Jean Buridan, mais pour des raisons bien différentes. Buridan n'était qu'un roturier qu'aucun roi n'avait pensé jusqu'alors à anoblir, ou tout au moins à doter d'un revenu substantiel. Mais il avait à son actif le fait d'être un « savant », un philosophe, un clerc doué d'une grande connaissance des sciences et des arts et capable de disserter sur tout et sur rien, ce qui n'était pas sans avantage dans un monde où les grands n'avaient généralement pas le temps, ni le courage, de se livrer à de longues et patientes études. Buridan jubilait intérieurement, car non seulement il avait eu l'assurance d'obtenir, quand le moment serait venu, un poste digne de lui dans l'université, mais aussi l'occasion de satisfaire la vengeance qui, endormie au fond de son âme, ne demandait qu'à être réveillée. Il voulait frapper de plein fouet la personne qui avait voulu l'éliminer de si répugnante manière, Marguerite, l'épouse de Louis le Hutin. Et, au fond, c'était surtout cette vengeance à venir, et dans les plus proches délais, qui le mettait en joie. S'il ne s'était pas trouvé en la compagnie de monseigneur Robert d'Artois, un homme de lignée royale, il eût certainement manifesté son contentement par des cris de joie, des jurons et des imprécations contre la prétention des « grands » à gouverner le monde.

Mais il était avec Robert d'Artois. Il le connaissait de longue date, car l'héritier dépossédé des terres d'Artois avait ses entrées chez le comte de Valois avec lequel

il complotait bien souvent contre l'autoritarisme du roi Philippe et les usurpations de pouvoir d'Enguerrand de Marigny et de Guillaume de Nogaret. Buridan ne pouvait s'empêcher de rire intérieurement, considérant l'ironie du sort qui faisait de Robert d'Artois le complice des pires ennemis du frère du roi. Mais en bon philosophe, Buridan savait qu'il est plus facile de gagner une bataille lorsqu'on entretient la zizanie parmi ses adversaires, le tout dans la plus grande discrétion, bien entendu, et cela pour la bonne cause.

Les deux hommes marchèrent un long moment sans prononcer une seule parole au milieu de la foule qui commençait à devenir très dense dans cette rue bordée de boutiques de toutes sortes. Ce fut Buridan qui rompit le premier le silence :

— Monseigneur, dit-il, oserais-je vous convier à savourer quelque vin généreux dans cette taverne ? C'est l'une des meilleures de tout Paris.

— Bien volontiers, répondit d'Artois.

Ils entrèrent et prirent place autour d'une table qui se dressait un peu à l'écart au fond de la salle. Le tavernier, qui avait reconnu en Buridan l'un de ses fidèles clients, se hâta de venir les saluer et en profita pour s'enquérir de ce qu'ils désiraient.

— Maître Thomas, dit Buridan, as-tu toujours de cet hypocras que tu fais venir directement de chez ton beau-frère, et que tu réserves jalousement pour tes amis ?

— Il m'en reste encore un peu, maître Buridan, répondit le tavernier avec un empressement qui témoignait de l'estime qu'il avait envers le philosophe. Je vous sers tout de suite.

Maître Thomas revint peu après et déposa sur la table une cruche ainsi que deux coupes. Buridan, qui invitait, remplit les deux coupes et leva la sienne devant le seigneur de Conches.

— Eh bien ! dit-il, il ne nous reste plus qu'à souhaiter que tout se passe ainsi, dans la plus grande discrétion, et pour notre plus grand profit.

— Qu'il en soit ainsi, répondit d'Artois en levant sa coupe à son tour.

Puis, après en avoir bu la moitié, il ajouta :

— Ma foi, maître Buridan, vous êtes un fin connaisseur. Cet hypocras vaut le déplacement, je vous assure. J'en ai rarement connu de meilleur.

— Certes, répondit Buridan, mais cette vieille fripouille de maître Thomas sait très bien qui il sert. Pour la plupart de ses clients, il se contente de servir un infâme breuvage qu'il qualifie de sublime pour leur faire oublier que c'est imbuvable. Un jour que je me trouvais ici, j'ai vu son manège et je lui ai signifié que s'il voulait conserver ma clientèle, il fallait qu'il me donnât des gages d'honnêteté. Il a compris et ne se plaint pas de ma présence, car il sait que je vante ses mérites auprès de mes relations.

Visiblement, les deux hommes avaient envie de se faire certaines confidences ; mais aucun d'eux n'osait engager la conversation sur un terrain qui s'avérait non seulement glissant mais truffé de pièges à retardement. Ce fut Robert d'Artois, avec l'aplomb d'un prince, qui entra le premier dans le vif du sujet.

— Maître Buridan, dit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent, savez-vous que vous piquez ma curiosité ? Je ne comprends pas cet acharnement que vous manifestez contre la reine de Navarre. Vous aurait-elle lésé comme m'a lésé ma tante Mahaut — que le diable puisse l'emporter au plus profond de l'enfer ! — lorsqu'elle a raflé, avec la bénédiction du roi Philippe — que Dieu le confonde —, la plupart des terres d'Artois qui me revenaient par droit de filiation légitime ?

Jean Buridan se mit à rire, mais avant de répondre, il remplit de nouveau les coupes et avala d'un coup le contenu de la sienne.

— Monseigneur, on peut être lésé bien plus gravement dans son âme que dans son escarcelle. Me permettez-vous d'être réservé sur ce sujet et de ne pas vous répondre plus explicitement ?

— Oh ! Oh ! dit d'Artois, je comprends que cela vous tienne ainsi à cœur. Mais, sachez-le bien, je peux tout entendre. D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, nous avons partie liée, maître Buridan, et nous sommes engagés tous deux dans la même bataille, sur le même navire au milieu de la tempête !

— Tempête que nous avons, semble-t-il, vous et moi, contribué à soulever ! s'écria Buridan avec un ricanement significatif.

— Et alors ? On dit toujours que celui qui sème le vent récolte la tempête. Ce n'est pas moi qui ai commencé. Je ne demandais qu'à m'entendre avec ma tante Mahaut. Nous aurions pu partager à égalité l'héritage de mon grand-père, puisque nous étions ses seuls descendants. Non ! Cette vieille carne voulait tout, et elle a agi en conséquence. En plus, comme elle détenait le comté de Bourgogne, le roi Philippe avait intérêt à la ménager. Il en a fait une « pair » de France. Il a marié son fils Philippe à cette mijaurée de Jeanne. Bien joué, en vérité ! C'est moi qui suis joué !

— Parlez moins fort, monseigneur, on risque de nous entendre, et dans ces circonstances, nous n'avons aucun intérêt à exciter la curiosité de ceux qui nous entourent.

— Vous avez raison, maître Buridan. Je reconnais là la sagesse du philosophe et je vous sais gré de votre discrétion. Cette affaire ne regarde que nous. Mais vous me permettrez sans doute d'exhaler ma colère, entre amis, entre complices. Je hais ma tante Mahaut, vous l'avez compris, et je ferai tout pour lui nuire. Et comme je ne peux pas l'atteindre elle-même parce que le roi Philippe a besoin d'elle, je l'atteindrai par ses filles. Par saint Pierre et par saint Jacques, je lui ferai souffrir le martyre à travers ses filles ! Je veux qu'elles soient traînées dans la boue ! Je veux qu'on les livre à l'opprobre du peuple, qu'on les traite de putes, ce qu'elles sont réellement, et que leur mère en crève de honte et de désespoir !

— Doucement, monseigneur, dit Buridan. Vous oubliez la recommandation, en fait, c'était un ordre, de Nogaret et de Marigny : ne pas toucher à Jeanne, épouse de Philippe, comte de Poitiers, héritière du comté de Bourgogne.

— C'est une putain comme les deux autres ! s'écria encore Robert d'Artois. Mais je veux bien la laisser en paix. Blanche, la fille cadette de Mahaut, me suffit. Elle paiera pour tout ce que j'ai supporté, et au centuple, même. Je peux en rajouter d'ailleurs.

— Cela me semble inutile, monseigneur. J'ai dit l'essentiel : les preuves de l'adultère de la reine de Navarre et de Blanche de Bourgogne sont là, les aumônières qu'elles ont données à leurs amants et que ceux-ci arborent fièrement et sans pudeur. J'ai hésité longtemps avant de livrer cette information. Car ce n'est qu'une information, monseigneur d'Artois. C'est maintenant à vous de la transformer en accusation devant le roi Philippe. Je ne suis plus dans le jeu. C'est à vous d'agir, et je sais que vous vous acharnerez à aller jusqu'au bout.

Robert d'Artois saisit rageusement la cruche et se mit en devoir de remplir leurs coupes. Mais il s'aperçut très vite que la cruche était vide.

— Holà ! tavernier du diable ! s'écria-t-il. Nous mourons de soif. Tâche de remplir cette cruche et de nous la rapporter vite.

Maître Thomas, qui n'avait pas perdu de vue le curieux duo que constituaient le philosophe qu'il connaissait de longue date et l'aristocrate plein de morgue et de suffisance qui était attablé avec lui, s'empressa de reprendre la cruche, d'aller la remplir et de la déposer de nouveau devant eux. D'Artois, sans un mot de remerciement, se saisit de la cruche et, en homme qui a l'habitude de se faire servir, en déversa maladroitement le contenu dans leurs coupes. Et il avala goulûment, sans respirer, la totalité de la sienne.

— Certes, dit-il alors en réponse à Buridan, j'irai jusqu'au bout, vous pouvez en être sûr. Demain, je partirai pour Londres et je demanderai à être reçu par la reine Isabelle. Elle est ma cousine, et elle ne pourra faire autrement que de me recevoir. Et comme je sais qu'elle hait ses belles-sœurs, bien qu'elle leur fasse des cadeaux de circonstance, je lui raconterai cette histoire. Elle me croira d'autant plus que c'est elle qui a acheté les aumônières et qui en a fait cadeau aux brus du roi.

Robert d'Artois se mit à rire bruyamment. Ses épaules, qu'il avait très larges, se secouèrent abondamment, et il ne put résister au désir de taper sur le plateau de la table avec son poing noueux qui évoquait davantage celui d'un étrangleur que d'un homme issu d'une famille remontant à un roi de France.

— En somme, dit-il à la fin de son rire, c'est un cadeau empoisonné qu'a fait la reine d'Angleterre aux épouses de ses frères. Maître Buridan, je suis certain que vous allez trouver dans vos grimoires des exemples de ce genre.

— Cela se peut, monseigneur, répondit prudemment Buridan.

— Et comme Isabelle, ma cousine, vient en visite chez son père, le roi de France, dans un mois, ce sera l'occasion rêvée de crever l'abcès. Il y aura des dégâts, mais tant pis. Et ce n'est pas nous qui serons les accusateurs, mais la propre fille du roi, celle qu'il croit sur parole et qui a toutes ses faveurs. Magnifique, n'est-ce pas, maître Buridan ?

— Exactement, monseigneur, répondit le philosophe. On ne pouvait espérer meilleure transmission d'une accusation aussi scandaleuse. Nous n'y serons pour rien, même si nous avons livré des informations précises.

— En l'occurrence, c'est vous, maître Buridan, qui avez été le plus explicite. Sans votre témoignage, nous n'en serions qu'aux prémices. Nous vous devons beaucoup, mais nous saurons en temps opportun vous récompenser largement pour l'aide que vous nous avez apportée. Je ne suis pas un ingrat, Buridan, et je sais reconnaître ceux qui peuvent m'aider. Quand je serai roi de Navarre, je saurai me souvenir de tout cela.

— Je vous remercie, monseigneur, mais par pitié, ne parlez pas si fort. Nous ne savons pas qui nous écoute, et vous n'êtes pas sans ignorer que les espions de Nogaret s'infiltrèrent partout, particulièrement dans les lieux où les langues se délient...

Le visage de Robert d'Artois était rouge tellement son excitation était violente, et le breuvage qu'il absorbait sans même s'en rendre compte n'arrangeait pas son état. Néanmoins, frappé par la justesse des remarques de Buridan, il se calma, du moins en apparence.

— J'imagine, reprit-il à voix basse, ce qui se passera : la reine Isabelle murmurant par hasard à son père : « Tiens, j'aimerais bien voir les aumônières que j'ai données, il y a six mois, à mes belles-sœurs. Je les avais achetées très cher chez maître Landry, et j'ai eu beaucoup de joie à leur offrir. Mais, en revanche, j'aimerais bien qu'elles viennent me voir avec ces somptueuses parures. » Évidemment, le roi Philippe, qui ne sait rien refuser à sa fille, fera venir ses brus. Ah ! Ah ! Seule, la comtesse de Poitiers arborera son aumônière. « Où sont les vôtres ? » demandera Isabelle à Marguerite et à Blanche. Elles répondront qu'elles les ont laissées chez elles, ce qui mécontentera la reine d'Angleterre, furieuse de voir ses cadeaux écartés. Alors, elle demandera à son père de faire défiler devant eux toute la cohorte des écuyers de ses frères et de son oncle de Valois, richement parés de leurs plus beaux atours. On rira bien, maître Buridan, c'est alors qu'on rira bien. Mais peut-être que certains riront jaune !

Il se tut et avala le contenu d'une autre coupe. Buridan se garda bien de l'interrompre dans la sorte de délire qui l'avait saisi. Mais, brusquement, Robert d'Artois revint à la réalité :

— Dites-moi, maître Buridan, êtes-vous certain que le marchand, ce Landry dont nous avons parlé, acceptera de témoigner ?

— Monseigneur, ce Landry ne sait rien de cette affaire sinon qu'il a vendu trois

aumônières à Isabelle, fille du roi Philippe et épouse du roi d'Angleterre. Il s'en vante tant qu'il peut car cela ne fait qu'ajouter à sa réputation. De plus, il prétend que ces trois aumônières sont de purs chefs-d'œuvre d'une facture unique et d'une valeur inestimable. N'ayez aucune inquiétude, il est tellement fier de sa marchandise qu'il est prêt à jurer tout ce que voulez devant tous les saints du Paradis pourvu qu'on reconnaisse qu'il est le meilleur marchand de Paris pour ce qui est des objets en cuir.

— C'est parfait, dit Robert d'Artois. Nous les tenons. Je partirai dès demain pour Londres. Il est inutile, maître Buridan, de vous recommander la plus grande discrétion. Vous n'êtes pour rien dans cette histoire, pas plus que moi d'ailleurs.

Robert d'Artois se leva, salua Buridan et sortit de la taverne sans même jeter un regard autour de lui. Buridan haussa les épaules. Il connaissait le personnage et savait très bien que c'était un niais uniquement préoccupé par ses prétentions. De plus, sous ses apparences de grand seigneur, c'était un être ignare, tout juste capable de lire une écriture en grosses lettres sur une tombe. Il faisait illusion, encombrait l'espace, se vantait de mérites qu'il ne possédait pas, répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait accompli des actions merveilleuses dans les batailles, alors que chacun connaissait sa lâcheté et qu'il excellait dans l'art de se faire entretenir par les familles les plus huppées. Et, pour comble, il n'avait jamais un sou dans son escarcelle. Buridan se mit à rire lorsqu'il paya son dû au tavernier Thomas. Peu lui importait les fanfaronnades de Robert d'Artois, du moment que celui-ci pouvait servir ses propres intérêts et l'aider à parachever le plan démoniaque qu'il avait ourdi contre la reine de Navarre.

Il sortit de la taverne après avoir salué maître Thomas. Il devait rentrer à l'hôtel de Valois pour contrôler le travail qu'il avait imposé au jeune Philippe, le neveu du roi, puisque c'était lui le responsable de son éducation. Ensuite, il dînerait probablement à la table du comte, puis il irait se coucher. Maintenant qu'il connaissait les entrées secrètes de la Tour de Nesle, il n'avait plus à perdre son temps et son énergie à rôder toute la nuit.

Il se retrouva dans la rue, tout aussi animée en cette fin d'après-midi. Buridan songeait à quelque problème insoluble, car il avait l'habitude de se plonger dans la foule, au milieu du bruit, pour mieux réfléchir et examiner froidement ce qui le préoccupait. Il avait écarté son désir de vengeance, sachant très bien que le mécanisme qu'il avait enclenché suivrait son cours, et il préférait se livrer aux joies profondes des spéculations intellectuelles. Après tout, n'était-ce pas son rôle et aussi sa fonction ? Les longues études qu'il avait suivies dans différentes universités lui avaient apporté non pas des certitudes, et Dieu sait que Buridan n'en avait aucune, mais des ouvertures possibles vers d'autres pôles de connaissance.

En cheminant ainsi, absorbé dans ses pensées, il s'aperçut soudain qu'il venait de passer devant l'échoppe de Landry. Comme il n'y était jamais allé, il rebroussa chemin, décidant d'aller rendre visite à celui qui l'avait en quelque sorte sauvé des

eaux, comme Moïse en son berceau. Malheureusement, ce n'était pas la fille du pharaon qui l'avait recueilli, ce qui l'eût évidemment flatté, mais un ancien valet, pour ne pas dire soudard, qui s'était enrichi jusqu'à devenir un des marchands les plus en vue de Paris.

Cette échoppe était vaste et fort bien éclairée par quatre ou cinq fenêtres. Buridan en fut émerveillé. Il entra posément et sentit aussitôt une odeur entêtante de cuir et de cire, odeur qu'il détestait franchement. Mais, poussé par la curiosité, il avait décidé d'examiner ce qu'il en était de la richesse de son sauveur. Il fit mine de s'intéresser à tout ce qui était exposé dans la salle, baudriers, ceintures, sacs et aumônières, ornements d'équitation. Il pensa qu'il y en avait là pour une fortune considérable, car les objets étaient de bon goût et particulièrement soignés. « Que diable ! se dit-il, voilà un manant qui a su faire fructifier son petit pécule ! Au fond, je suis bien content pour lui. »

Il en était là de ses réflexions quand il sentit une main se poser sur son épaule.

— Eh bien ! maître Buridan, dit une voix chaleureuse, vous êtes venu rendre visite à votre compère Landry. C'est un grand honneur pour moi, croyez-le bien.

Il se retourna. C'était en effet Landry qui l'avait apostrophé de la sorte. Les deux hommes se donnèrent l'accolade. Buridan était peut-être conscient de sa science et du rang qu'il occupait dans le petit monde des clercs, fier également d'être reconnu par ses pairs et d'être consulté par les grands de ce monde, mais il était resté très simple et n'avait aucun mépris pour un parvenu illettré comme Landry qui, à force de travail et d'obstination, s'était haussé à un rang social auquel il n'était certainement pas destiné par sa naissance.

Landry emmena Buridan dans les moindres recoins de sa boutique, lui vantant la beauté et la rareté de certains des objets qui y étaient entreposés, avec art et délicatesse, pour inciter les clients à s'enthousiasmer, puis à vider leur escarcelle. Buridan ne fut pas sans remarquer que quatre ou cinq commis s'empressaient auprès de ceux qui entraient et se répandaient le long des étalages, signe d'un commerce florissant. D'ailleurs, l'ancien valet de Marguerite de Bourgogne semblait très à l'aise au milieu de ces bourgeois de belle allure. Il les saluait avec ostentation, et ceux-ci lui rendaient son salut avec beaucoup de déférence. Et quand il eut terminé de faire les honneurs de son échoppe à Buridan, Landry l'emmena dans une petite pièce à mi-étage où, sur une grande table, s'étaient étalés des parchemins et des registres.

— C'est ici que je fais mes comptes et que je reçois mes fournisseurs, dit Landry en l'invitant à s'asseoir.

— Eh bien, mon ami Landry, lui répondit Buridan, je ne peux que te féliciter encore davantage de ta réussite. Te voici maintenant un des piliers de la bonne société de Paris, et je sais que c'est grâce à ton travail et à ta ténacité que tu as atteint un tel degré de bien-être.

— Travail, travail, murmura Landry, c'est sûr. Il faut veiller à tout. Mais il faut

bien dire que j'ai eu de la chance.

Buridan comprit que Landry était au bord des confidences, et comme il voulait en savoir davantage, il encouragea son interlocuteur en le flattant.

— Voyons, Landry, lui dit-il d'un ton doctoral qui lui convenait à merveille parce qu'il impressionnait ainsi ceux qui l'écoutaient, la chance est une chose mais le travail est le plus important, rappelle-toi la parabole des dix talents dont l'Évangile fait grand cas. Ce n'est pas le tout de recevoir un don, il faut le faire fructifier. C'est un devoir, et malheur à celui qui enterre son talent pour le conserver égoïstement sans en tirer le moindre profit.

— Je m'en souviens, maître Buridan, mais je maintiens que j'ai eu de la chance.

— Vraiment ? Veux-tu parler de l'héritage qui t'est tombé dessus ?

Buridan avait posé cette question avec une ironie non dissimulée. Landry s'en aperçut et se mit à rougir. Il garda le silence, comme s'il n'osait pas aller plus loin dans ses confidences parce que quelque chose le gênait et ne parvenait pas à franchir le fond de sa gorge. Buridan se décida à le coincer dans ses retranchements et à le mettre au pied du mur.

— Oui, reprit-il, ton héritage ! Ne me prends pas pour un idiot, Landry. Je sais très bien que tu ne pouvais hériter de personne. La chance dont tu me parles, c'est une récompense que tu as reçue pour quelque besogne inavouable. Non, ne te fâche pas ! Je te dis crûment les choses parce que je suis ton ami, et qu'en plus, je te dois la vie. Mais, pour preuve de ton amitié, j'aimerais que tu me dises la vérité à ce sujet. Tu ne risques rien. Je te jure sur mon salut éternel que ce que tu me diras, je ne le répéterai à personne. Ce sera un secret entre toi et moi. À la vie et à la mort, Landry ! Dis-moi seulement la vérité, car je pressens que tout vient de la princesse Marguerite...

Landry parut horriblement mal à l'aise. Il se mit à tousser ; il se leva, se rassit, et son visage devint presque violet.

— Écoutez, maître Buridan, dit-il enfin, mais d'une voix presque tremblante, il y a des choses dont il est difficile de parler. Je sais que vous êtes un ami, j'ai confiance en vous, mais je me demande si je dois aller plus loin.

— Tu le dois s'écria Buridan d'un ton agressif. La vérité, Landry ! La vérité sur cet héritage qui t'est tombé dessus !

Landry se mit la tête entre les mains. Il regardait Buridan comme un pénitent regarde un confesseur, dans une attitude ambiguë, à la fois de crainte et d'espérance.

— Eh bien, voici, maître Buridan. Vous me jugerez comme vous voudrez, mais je vous dirai tout. C'était à peu près six mois après votre départ de l'hôtel de Bourgogne, quand vous êtes allé étudier dans les universités. Oui, c'était à peu près six mois. La princesse Marguerite avait été malade et avait gardé le lit pendant de longues semaines. J'étais l'un de ses valets, vous souvenez-vous ? Mais

sa chambre m'était interdite. Seule, une femme allait lui porter sa nourriture et procéder à sa toilette. Elle ne voulait pas qu'on vint la voir et elle avait fait savoir à sa mère que sa présence lui était insupportable.

— Mais qu'en disaient les médecins ? interrompit Buridan.

— Elle refusait tout médecin, prétendant qu'elle était capable de se guérir toute seule. Elle avait fait courir le bruit qu'elle était atteinte d'une maladie de langueur.

— Et qu'en pensais-tu, toi, Landry ? Et qu'en pensaient les gens qui étaient à son service ?

— Rien, assurément. Personne ne savait quoi que ce fût, et je dois avouer que personne ne trouvait cela anormal. La princesse Marguerite était malade, un point c'est tout. Cela ne nous concernait pas.

— Et alors ? demanda Buridan qui commençait à s'impatienter.

Landry se mit à bredouiller. Il faisait pitié tant il semblait malheureux de parler. Mais le regard perçant et glacial de Buridan agissait en lui comme un aiguillon planté en pleine chair. Landry ne savait même plus où il se trouvait. Il se mit à murmurer comme dans un rêve :

— Un jour, la princesse Marguerite m'a fait appeler dans sa chambre. Elle était couchée dans son lit. Elle paraissait très faible. « Landry, m'a-t-elle dit, tu as toujours été un bon serviteur et je t'en sais gré. Mais si aujourd'hui tu me sers encore mieux, ta récompense sera telle que jamais plus tu ne seras au service des autres. Tu seras ton propre maître. » Il est inutile de dire que j'étais fort intrigué. J'ai répondu à la princesse que j'étais très honoré de sa confiance et que j'étais prêt à la servir fidèlement en toutes circonstances comme je l'avais fait déjà depuis plusieurs années. Alors, je m'en souviens comme si c'était hier, elle a sorti de dessous les draps une bourse en peau de chèvre. Elle l'a ouverte. À l'intérieur, il y avait une quantité incroyable de pièces d'or, et je n'en avais jamais vu autant à la fois. Elle m'a montré ces pièces d'or, elle les a sorties, elle les a fait tinter, elle les a remises dans la bourse et a fermé celle-ci soigneusement. Après quoi, elle l'a agitée devant moi en disant : « Cette bourse, avec son contenu, est à toi si tu m'obéis fidèlement sans poser de question, surtout sans poser de question, et si tu me jures sur la tête de ta mère de garder le silence sur cette affaire. » Et elle a fait disparaître la bourse sous les couvertures de son lit.

Landry se tut et parut au bout de ses confidences. Buridan comprit qu'il était à bout de nerfs, mais que finalement il était à sa merci.

— Alors, demanda-t-il, toujours avec un ton ironique, que lui as-tu répondu et quelle proposition t'a-t-elle faite ?

— Voici, maître Buridan. J'étais tellement ému par les pièces d'or qu'elle m'avait montrées que je lui ai dit : « Princesse, je ferai tout ce que vous me demandez. » Elle a souri et a appelé la servante qui se trouvait à ses côtés depuis de longues semaines. Celle-ci est entrée dans la chambre, portant dans ses bras un

nouveau-né enveloppé de langes. Et la princesse a prononcé exactement ces paroles : « Landry, va-t'en jeter cet enfant dans la Seine. Si tu le fais, tu auras la bourse remplie d'or que je t'ai montrée. Mais prends garde à toi : si jamais tu me trahissais, ta vie ne vaudrait pas plus cher que celle d'une mouche qu'on écrase sur un mur. »

Buridan ne quittait pas des yeux Landry. Il sentait confusément que ce qui s'ensuivrait le concernait directement et il en éprouvait une violente émotion. Quant à l'ancien valet de Marguerite de Bourgogne, il baissait la tête, ne sachant plus très bien ce qu'il devait avouer ou ce qu'il devait taire.

— Ensuite ! insista Buridan avec violence. Va jusqu'au bout ! Je peux tout entendre et ce n'est pas moi qui te trahirai, sois-en certain. Allez ! la vérité, même si cela fait mal !

Landry se racla la gorge et lança un regard éperdu sur son interlocuteur qui, en ce moment précis, faisait plutôt fonction de tourmenteur, s'ingéniant à le faire parler d'un moment de son existence qu'il eût voulu refouler dans l'oubli le plus total.

Mais l'insistance de Buridan et l'extraordinaire pouvoir qu'il avait sur lui brisèrent toutes ses inhibitions.

— J'ai accepté, reprit-il. J'ai pris l'enfant et je suis sorti en cachette de l'hôtel de Bourgogne. Je suis allé sur les bords de la Seine. La nuit commençait à tomber. J'étais effrayé, car je savais que j'allais commettre le crime le plus abominable qui soit, ôter la vie d'un pauvre innocent, et cela pour des pièces d'or...

— Et tu l'as fait ? demanda Buridan qui serrait les poings.

— Non ! hurla Landry. Non ! Je ne l'ai pas fait. Quand j'ai vu le visage de cet enfant qui me souriait, car il me souriait vraiment, je n'ai pas pu accomplir ce forfait. Je lui ai seulement fait une marque avec mon poignard, une marque sur l'épaule, une croix entourée d'un cercle. L'enfant a crié parce qu'il a eu mal. Il saignait. Il a pleuré. Alors, je l'ai conduit à Notre-Dame et je l'ai mis parmi tous les enfants qui sont exposés. Ensuite, je suis revenu à l'hôtel de Bourgogne, je suis allé trouver la princesse Marguerite, je lui ai dit que j'avais noyé l'enfant dans la Seine. Elle m'a cru et m'a donné la bourse pleine d'or. Voilà pourquoi je suis ici, maître Buridan, voilà pourquoi je suis riche et considéré. Mais je n'ai pas commis le crime odieux pour lequel on m'a payé.

Buridan se leva. Il tremblait. Il se précipita vers Landry, posa ses mains sur ses épaules et lui donna un baiser sur les deux joues.

— Tu es un brave homme, Landry ! s'écria-t-il. Désormais, je t'aimerai comme un frère !

CHAPITRE VII

La malédiction

On avait dressé une estrade devant le grand porche de la cathédrale, et c'est là qu'on avait réuni les dignitaires du Temple après les avoir traînés dans une charrette à travers les rues de Paris. Sur le passage, la foule s'était massée pour les regarder, plus par curiosité que par mépris ou haine. Au fond, les braves gens de Paris n'avaient rien à reprocher aux chevaliers du Temple, même si on leur avait raconté les horreurs qu'ils avaient soi-disant commises. D'ailleurs, tout cela appartenait au passé : il y avait déjà plusieurs années que les hommes de Nogaret avaient fait irruption dans les nombreux établissements du Temple et arrêté tous ceux qui s'y trouvaient. La foule regardait ces prisonniers non pas avec sympathie, mais du moins avec une certaine pitié.

L'aspect de ces vieillards était lamentable. Ils étaient maigres, leurs cheveux et leurs barbes étaient hirsutes, leurs yeux presque clos à cause de la lumière du jour qui les aveuglait. Il y avait si longtemps qu'ils croupissaient dans l'ombre humide et froide de leurs cachots... De plus, ils semblaient tout cassés. À la limite de l'épuisement, ils tenaient à peine sur leurs jambes. On eût dit des bêtes qu'on menait à l'abattoir. Mais ces quelques bêtes se nommaient Jacques de Molay, le grand maître du Temple, Geoffroy de Charnay, le précepteur de Normandie et Hugues de Payraud, le frère visiteur pour toute la France, ainsi que Geoffroy de Gonnevillle, précepteur d'Aquitaine et du Poitou. Tous les quatre avaient autrefois commandé des milliers d'hommes dévoués à leur cause dans toute l'Europe et sur les îles de la Méditerranée. En ce jour du 18 mars 1314, ils n'étaient que des prisonniers accusés des pires méfaits, par les soins du roi Philippe le Bel et surtout de son garde des sceaux, Guillaume de Nogaret.

Mais ni le roi ni Nogaret ne se trouvaient là. Ils avaient préféré laisser agir l'archevêque de Sens, Jean de Marigny, frère du coadjuteur du royaume, dont on avait fait le plus influent prélat pour la France afin d'avoir un complice dévoué dans l'Église et d'assurer ainsi le triomphe des manœuvres qui se tramaient dans l'ombre du roi. Jean de Marigny n'était guère qu'un pion sur le diabolique échiquier qu'avaient dessiné trois hommes unis dans un même but : faire du royaume de France le plus puissant État du monde, fût-ce au prix des pires complots, au prix des plus graves injustices, au prix des plus intolérables sacrifices. Philippe le Bel et Guillaume de Nogaret avaient décidé de se débarrasser du grand maître de l'Ordre qui devenait encombrant et qui pouvait se révéler dangereux, mais ils s'étaient arrangés pour que ce fût un autre, un homme

d'Église, qui portât la responsabilité d'une éventuelle condamnation à mort.

Buridan et Landry s'étaient mêlés à la foule. Ils gardaient tous deux le silence, observant attentivement ce qui se passait. Buridan connaissait bien les prélats et les clercs qui étaient montés sur l'estrade afin de prononcer la sentence qui leur avait été dictée par Nogaret. Il était curieux de savoir comment l'archevêque, qu'il jugeait niais et incompetent, allait se tirer de cette délicate affaire.

En fait, Jean de Marigny n'était pas à son aise. Il se sentait revêtu de pouvoirs qu'il n'avait pas demandés ; mais il savait que le roi de France, par l'intermédiaire de son frère, lui réclamerait des comptes. En lui-même, il se disait qu'il n'aurait jamais dû accepter l'honneur qui lui était fait d'assumer la charge d'archevêque métropolitain. Il aurait volontiers donné tous ses privilèges pour une tranquille sinécure au fond d'une province oubliée. Mais son frère avait su le convaincre, et il avait le sentiment de pouvoir être utile au roi de France, et à lui seul, car, comme Enguerrand, il ne croyait ni à Dieu ni au Diable. Pour lui, la vie n'était qu'une péripétie, et peu importait le sort d'un individu. Et, à la limite, il valait mieux vivre confortablement, au détriment des autres, plutôt que de trainer des années dans la médiocrité, voire dans la pauvreté et la misère. Il valait mieux être du côté des puissants que du côté des faibles. « Oui, pourvu que ça dure ! » Telle était la devise de Jean de Marigny, archevêque de Sens, premier prélat du royaume de France, et surtout frère de celui qui avait la haute main sur le gouvernement de la Fille aînée de l'Église.

La cérémonie avait été soigneusement préparée, du moins Buridan la jugeait ainsi. Il voyait devant lui s'étaler les multiples réseaux d'une machination savamment calculée, une gigantesque toile. Et c'était le roi Philippe qui était l'araignée, guettant ses proies qui, aveuglément, se précipitaient dans les moites et gluantes torpeurs qu'il avait suscitées pour mieux en savourer le sang qui ne manquerait pas de couler de leurs plaies. Buridan n'était pas dupe des détours tortueux de cette mise en scène, mais en tant que philosophe habitué aux controverses à la fois les plus logiques et les plus délirantes, il voulait savoir. Ainsi pourrait-il enfin entretenir ses disciples du principe d'incertitude. « Oui, c'est très simple : imaginons un âne qui meurt de faim et de soif et qui se trouve placé entre une écuëlle remplie d'avoine et un seau d'eau fraîche. Que va-t-il faire : manger l'avoine ou boire l'eau ? Et s'il hésitait, s'il ne prenait pas de décision, s'il se contentait de respirer l'odeur de l'avoine et les effluves aquatiques, et jusqu'à en mourir ? Belle leçon de philosophie, en vérité ! Ou plutôt constatation navrante de l'incapacité des êtres vivants à résoudre leurs problèmes les plus primaires, c'est-à-dire les plus essentiels de la vie de tous les jours. » Buridan se promit d'évoquer ultérieurement la question, avec toutes ses solutions possibles, et d'en faire le noyau de ses réflexions à usage pédagogique.

Au bas de l'estrade, se tenait une troupe de moines vêtus de sombre, leurs capuchons rabattus sur la tête, tous anonymes, plongés dans le grand océan de la multitude. « Il n'y a rien de mieux que d'être caché dans une foule ! pensa-t-il

encore. Cela permet d'être et de ne pas être au même moment dans les mêmes circonstances. » Buridan se souvint brutalement que ses maîtres de Ravenne et de Bologne lui avaient appris la tolérance, cette vertu dont tout le monde parle et que personne ne pratique. Était-ce donc le fruit de la vanité humaine, qu'il considérait comme infinie, ou bien l'aboutissement d'une longue quête spirituelle conduisant au néant ?

Il y eut un brouhaha dans la foule. Sur l'estrade, l'archevêque de Sens s'était avancé, la mitre en tête, ses vêtements épiscopaux rutilant d'or et de pourpre, la crosse à la main. Il était entouré d'un certain nombre d'évêques, dont celui de Paris, et de quelques moines tonsurés qui n'avaient pas recouvert leur tête de la capuche, et dont le visage exprimait la plus extrême rigueur. Jean de Marigny s'arrêta devant les quatre vieillards et s'efforça de parler haut et fort pour couvrir le murmure incessant qui émanait de la foule.

— Il y a déjà presque deux ans, s'écria-t-il, notre très saint-père, le pape Clément, lors du concile qui s'est tenu à Vienne, en présence des plus hautes autorités de l'Église et des plus grands barons du royaume, a déclaré ceci : « Considérant la mauvaise réputation des Templiers, les soupçons et les accusations dont ils sont l'objet, considérant la manière et la façon mystérieuse dont on est reçu dans cet ordre, la conduite mauvaise et antichrétienne de beaucoup de ses membres, considérant surtout le serment demandé à chacun d'eux de ne rien révéler sur cette admission et de ne jamais sortir de l'Ordre, considérant le péril que courent la foi et les âmes, ainsi que les horribles forfaits d'un très grand nombre de membres de l'Ordre, nous abolissons, non sans amertume et douleur intime, le susdit Ordre des Templiers avec toutes ses institutions. »

L'archevêque s'interrompit un instant, voulant mesurer l'effet des paroles qu'il venait de prononcer. Un silence glacial s'était abattu sur la foule. Ce silence, qu'il prit pour une approbation, l'incita à continuer.

— Par cette bulle solennellement clamée par notre saint-père, le pape Clément, l'Ordre du Temple a été dissous et tous ses biens ont été confiés aux chevaliers de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais, par cette même décision pontificale, les chevaliers du Temple, ainsi que tous les hommes qui étaient à leur service et dévotion, ont été remis aux autorités ecclésiastiques du royaume, à charge pour elles d'engager contre eux un procès pour manquements graves à la doctrine chrétienne, pour mauvaises actions contre la nature humaine et contre la sainte Église catholique et apostolique, procès qui a donc été mené à son terme et dont aujourd'hui nous avons le devoir d'en exprimer les conclusions.

L'archevêque s'interrompit une nouvelle fois, croyant avoir entendu un bruissement dans la foule. Au fur et à mesure qu'il parlait, sa voix s'affaiblissait. Il paraissait horriblement malheureux d'accomplir l'office dont il avait été chargé.

— En vertu de ce commandement de notre saint-père, le pape Clément, nous avons réuni ce jour ceux qui étaient responsables de l'Ordre du Temple pour leur

signifier, en public, en toute liberté, le jugement qui a été prononcé par le tribunal de l'Église, compte tenu des forfaits et manquements dont vous vous êtes rendus coupables et que vous avez avoué de plein gré et en toute conscience avoir commis devant les enquêteurs de la sainte Inquisition que nous avons dépêchés à cet effet. Ces aveux, vous les avez faits devant de nombreux témoins, et à de multiples reprises, mais pour que les choses soient les plus claires possible, nous allons vous les rappeler devant tous ceux qui sont rassemblés ici ce jour.

Il fit un signe et un moine s'avança sur l'estrade, portant en ses mains un rouleau qu'il déploya. D'une voix assurée mais monocorde, il se mit à en lire le contenu :

— « Une chose amère, une chose déplorable, une chose assurément horrible à penser, terrible à entendre, un crime détestable, une infamie affreuse, une chose tout à fait inhumaine, bien plus, étrangère à toute humanité, a, grâce au rapport de plusieurs personnes dignes de foi, retenti à nos oreilles, non sans nous frapper d'une grande stupeur et nous faire frémir d'une violente horreur. Et, en pesant sa gravité, une immense douleur est apparue en nous, grandissant à mesure que, par le précieux concours des officiers du roi très chrétien, Philippe, quatrième du nom, par la grâce de Dieu placé sur le trône de France pour la sauvegarde du royaume et la pérennité de la sainte Église catholique, romaine et apostolique, nous avons appris, par les aveux spontanés des accusés membres de l'Ordre du Temple, que ces rumeurs étaient absolument fondées. Il n'y a maintenant nul doute sur ce sujet, et notre douleur est d'autant plus intense que nous sommes parfaitement conscients que l'énormité des crimes qu'on reproche aux susdits chevaliers du Temple déborde jusqu'à devenir une offense pour la Majesté divine, une honte pour l'humanité, un pernicieux exemple du mal répandu par l'Ennemi, et un scandale universel. »

Le moine s'interrompit un court instant et reprit sa respiration. Jean de Marigny, d'un petit geste, lui signifia qu'il lui fallait continuer sa lecture :

— « Cette gent détestable, qui a abusé du nom des Chrétiens en se prétendant les plus fervents serviteurs de notre sainte religion, cette troupe d'hommes dévoyés et sans scrupules est comparable à un troupeau de bêtes de somme dépourvues de raison. Bien plus, dépassant leur déraison par une étonnante bestialité, cette race maudite s'expose à tous les crimes souverainement abominables qu'abhorre et que fuit la sensualité des bêtes déraisonnables elles-mêmes. Ces soi-disant pauvres chevaliers du Christ, gonflés d'orgueil et de puissance, et protégés par Satan et ses innombrables créatures répandues sur la terre pour notre perdition, se sont montrés détestables non seulement par leurs actes et leurs œuvres immondes, mais bien plus encore par leurs discours fielleux. Ils ont souillé la terre entière de leurs saletés, ils ont répandu l'ordure et le trouble dans les consciences, ils ont tenté d'éliminer les grâces du baptême et celles de tous les sacrements dont l'Église catholique, depuis les saints apôtres, est la dépositaire sacrée, ils ont corrompu la pureté de l'air et provoqué la confusion

chez tous ceux qui ont foi en Dieu et en son fils unique, Jésus-Christ, notre sauveur. Que le Seigneur tout-puissant me pardonne ma juste colère ! »

Il y eut encore un instant de silence. Comme la foule, aucun des quatre anciens dignitaires de l'Ordre du Temple n'avait prononcé aucune parole pendant que le moine lisait son parchemin.

— « Ainsi, reprit le moine d'une voix encore plus terrible, le sort en est jeté. Cette abominable race n'a pas voulu de Dieu et elle sera détruite en application des paroles de Notre-Seigneur rapportées dans l'Évangile de saint Luc : « Amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, et tuez-les en ma présence. **[18]** »

Le moine roula le parchemin et recula vers le bord de l'estrade. Ce fut au tour de l'archevêque de s'avancer vers les quatre dignitaires. Lui aussi avait à la main un parchemin qu'il déroula d'un geste théâtral.

— « D'après les dépositions de tous ceux qui ont été interrogés sur les erreurs et les mauvaises actions qui étaient coutumières dans le ci-devant Ordre du Temple, lut-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée, il apparaît que les accusés se sont rendus coupables des ignominies suivantes, ou qu'ils les ont tolérées, ce qui est aussi grave. Lors de la réception des nouveaux frères dans l'Ordre, après avoir procédé au rituel normal et conforme à la règle, le commandeur devait emmener le nouveau membre à part et lui ordonner de cracher trois fois sur la Croix et de renier trois fois Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite, le nouveau chevalier devait se dépouiller de ses vêtements. Celui qui le recevait le baisait à l'extrémité de l'échine, sous la ceinture, puis au nombril, puis sur la bouche. On disait alors au nouveau frère que s'il lui était interdit d'avoir des relations sexuelles avec une femme, il ne devait jamais refuser de s'unir charnellement à l'un de ses frères si celui-ci le lui demandait. Ensuite, chaque frère devait porter une cordelette qui avait été placée auparavant autour du cou d'une idole ayant la forme d'une tête d'homme avec une barbe, tête qui était l'objet d'un culte scélérat lors de chapitres secrets. Enfin, il était demandé aux prêtres de l'Ordre d'omettre les paroles de la consécration lors de la célébration de la sainte Messe. »

Jean de Marigny s'interrompit quelques instants. La foule observait un grand silence tandis que les quatre dignitaires, figés dans leur attitude, avaient fermé les yeux comme s'ils refusaient de regarder leur accusateur.

— « En conséquence, reprit celui-ci, selon la volonté exprimée par Sa Sainteté le Pape Clément, le Tribunal de la sainte Église, après avoir pris en compte vos aveux plusieurs fois répétés, vous déclare coupables d'impiété et de sacrilèges et vous condamne à l'emmurement perpétuel. »

Un murmure s'éleva dans la foule et l'archevêque, subitement inquiet, se demanda si ce murmure était d'approbation ou de protestation. Quant aux quatre dignitaires, ils se regardèrent longuement, assez stupéfaits de constater qu'on leur faisait grâce de la vie alors qu'ils s'attendaient au pire. Mais, tout à coup, le visage

de Jacques de Molay prit une expression de colère indicible. Il se retourna vers la foule et, surmontant sa faiblesse, il se mit à parler d'une voix tonitruante :

— C'est faux ! hurla-t-il, tout cela est faux ! Je le jure sur mon salut éternel. Les reproches qu'on nous fait, les accusations qu'on nous jette comme à des criminels sont autant de mensonges et d'inventions !

Jean de Marigny était atterré. Qu'allait-il se passer ? Qu'allait encore dire le grand maître ? Il regarda en direction du capitaine des gardes, prêt à lui ordonner de faire taire le vieillard. Mais celui-ci, sans lui laisser le temps de réagir, continua son discours d'une voix calme et solennelle, mais qui était d'une étonnante sonorité, comme si quelqu'un d'invisible parlait à travers sa bouche.

— Il est bien juste que, dans un si terrible jour et dans les derniers moments de ma vie, je découvre toute l'iniquité du mensonge et que je fasse triompher la vérité. Je déclare donc, à la face du ciel et de la terre, et j'avoue, quoique à ma honte éternelle, que j'ai commis le plus grand des crimes, mais ce n'a été qu'en convenant de ceux qu'on impute avec tant de noirceur à notre Ordre. J'atteste, et la vérité m'oblige d'attester que notre Ordre est innocent. Je n'ai même fait la déclaration contraire que pour suspendre les douleurs excessives de la torture, et pour fléchir ceux qui me les faisaient souffrir. Je sais les supplices qu'on a infligés à tous les chevaliers qui ont eu le courage de révoquer une pareille confession. Mais l'affreux spectacle qu'on me présente n'est pas capable de me faire confirmer un premier mensonge par un second : à une condition si infâme, je renonce de bon cœur à la vie ^[19] !

— Il en est de même pour moi ! s'écria à son tour Geoffroy de Charnay d'une voix aussi ferme et puissante. J'affirme que notre Ordre est innocent de tous les crimes dont on veut le noircir. C'est sous la torture et sous la menace de la torture que nos aveux nous ont été arrachés. Je veux que ma protestation soit entendue de tous : nous sommes innocents !

Jacques de Molay se précipita vers Geoffroy de Charnay et l'étreignit dans ses bras. Un brouhaha indescriptible se produisit dans la foule.

— Vous avez avoué et maintenant vous vous rétractez ! s'écria Jean de Marigny. Vous êtes retombés dans vos erreurs et vous le paierez de votre vie !

— Relaps ! relaps ! s'écrièrent en chœur les moines et les prélats. À mort les hérétiques ! Au bûcher ! Qu'ils soient maudits à tout jamais !

L'archevêque tremblait de tous ses membres, craignant le pire, voulant au plus tôt éloigner ces fâcheux protestataires. Il fit signe au capitaine des gardes de s'emparer des deux relaps. Ils furent immédiatement immobilisés, chargés de chaînes, puis traînés jusqu'à la charrette qui les avait amenés.

— Ces hérétiques qui sont retombés dans leurs erreurs seront brûlés avant la fin de ce jour ! hurla encore d'une voix pleine de colère l'archevêque de Sens.

Buridan avait entraîné Landry hors de la foule. Ils marchaient à présent d'un

bon pas dans la rue, désireux de ne pas se trouver mêlés à quelque émeute qui eût pu éclater.

— Tout cela était prévu, murmura Buridan. J'ai vu, en passant ce matin, qu'on avait dressé un bûcher sur l'île aux Juifs. ^[20]

— Mais, répondit Landry, croyez-vous que ces Templiers sont coupables ? Cela me paraît tellement exagéré, tellement fou...

— Certes, c'est fou, certes, c'est exagéré, mon pauvre Landry, mais c'est pourtant une réalité. Qu'ils soient coupables ou non, les deux vieillards que nous avons vus et entendus protester devant la foule, devant leurs accusateurs, seront brûlés avant la fin du jour parce que le roi en a décidé ainsi.

— C'est de l'injustice ! s'écria Landry. Un roi ne peut tolérer l'injustice dans son royaume !

Buridan éclata d'un rire désabusé qui en disait long sur ses pensées les plus profondes. Il s'arrêta un instant et regarda fixement l'ancien valet de Marguerite de Bourgogne. C'était un homme du peuple, un illettré, certes, mais c'était un être humain capable du pire et du meilleur, capable de sauver l'un et de tuer l'autre, sans savoir vraiment pourquoi ni comment.

— Ne te pose pas tant de questions, Landry, rétorqua Buridan, cela n'en vaut pas la peine. Il y a des gens qui pensent pour nous, ou plutôt qui croient penser pour nous sans même nous demander notre avis. Il vaut mieux nous taire et laisser faire, car il ne servirait de rien de nous révolter contre des puissances qui nous échappent. Souviens-toi de ta réaction quand Marguerite, maudite soit-elle ! t'a demandé d'accomplir un crime pour lequel elle t'offrait une fortune. Tu n'as pas obéi, et pourtant, tu as accepté l'or qu'elle t'offrait. Tu as accompli une bonne action en refusant de tuer cet enfant, mais tu as trompé Marguerite en acceptant cette bourse pleine d'or.

Landry prit un air lamentable, comme un garçon pris en faute.

— Allons, lui dit encore Buridan, ne te fais pas un monde de tout cela, car à force de se poser des questions, on comprend qu'il n'y a pas de réponse qui vaille la peine d'être exprimée. Contente-toi de vivre l'instant présent sans te préoccuper du sort des autres. Les Templiers que tu as vus et entendus sont des hommes comme les autres. Ils ont joué un jeu, je ne sais pas lequel, mais ils l'ont joué. Et lorsqu'on joue, on se risque à tout gagner ou à tout perdre. Alors, peu m'importe que les Templiers soient coupables ou innocents. Ils récoltent le produit de leur mise, que ce soit la vie ou la mort, la richesse ou la pauvreté, le paradis ou l'enfer.

— Je vous trouve bien amer, maître Buridan. On dirait que vous ne croyez en rien.

— Et toi, mon cher Landry, peux-tu me dire à quoi ou à qui tu crois ?

Landry observa un silence prudent et se contenta de répondre :

— Irez-vous voir brûler les Templiers ?

— Certainement pas ! s'écria Buridan. Tu peux y aller si tu veux, cela ne me dérange pas, mais moi, je m'abstiens. Si tu veux me rejoindre, je serai à la taverne de maître Thomas.

C'est dans cette taverne que Buridan avait ses habitudes. Il y venait souvent, non pas tellement pour boire, mais pour échapper à l'atmosphère pesante de l'hôtel de Valois. Ici, au moins, malgré le brouhaha qui envahissait parfois la salle, il pouvait se retrancher en lui-même, méditer tout à loisir loin des intrigues et des insinuations perfides que ne manquaient pas d'échanger les familiers du frère du roi. Et combien de fois Buridan, un après-midi entier, remuant des pensées souvent contradictoires, assis devant un pot de vin qu'il ne finissait jamais, avait-il tracé les arguments les plus importants d'une discussion philosophique ! Et combien de fois avait-il préparé, dans cette solitude volontaire au milieu des autres, ses interventions publiques sur des sujets de haute volée !

Mais, aujourd'hui, Buridan n'avait aucune envie de se livrer à ses spéculations intellectuelles favorites. La morosité l'avait envahi, d'une part à cause de ce procès auquel il avait assisté et qui lui paraissait inique, d'autre part à cause de la révélation que lui avait faite Landry, la veille, en lui apprenant que Marguerite de Bourgogne avait eu un enfant qu'elle avait tenté de faire disparaître. Et Buridan avait bien compris que c'était lui, le père de cet enfant, et que cet enfant était peut-être devenu un jeune homme. Alors, il était partagé entre la fierté d'avoir un fils quelque part dans ce monde et la colère qu'il ressentait contre Marguerite, cette femme indigne qui non seulement avait voulu le tuer, lui, Buridan, mais avait également payé pour que l'enfant fût noyé. Tout cela accroissait son désir de vengeance : Marguerite serait châtiée comme elle le méritait.

D'ailleurs, il n'y avait plus rien à faire qu'à attendre. La vengeance de Buridan avait été savamment préparée. Il avait révélé à Nogaret le détail des aumônières compromettantes ainsi que l'existence de cette maison inhabitée dans laquelle aboutissait vraisemblablement le passage secret qui permettait l'accès à la Tour de Nesle. Oui, il n'y avait plus qu'à attendre. Ce n'était plus à lui d'intervenir. C'était aux grands de ce monde de faire justice, et peu lui importait de quelle façon elle serait rendue. Il suffisait que la reine de Navarre fût salie, avilie, déchue de tous ses privilèges. La vengeance de Buridan serait alors complète : ce n'était pas la mort qu'il souhaitait pour Marguerite, mais la honte, car c'était un châtement qui se prolongerait sa vie durant.

Il en était là de ses pensées quand il remarqua un homme qui venait de s'installer à une table voisine. Cet homme était boiteux, et son visage présentait de nombreuses cicatrices, comme s'il avait été marqué au fer rouge. Il s'était assis, avait commandé du vin et s'était mis la tête entre les mains. De toute évidence, cet homme était sous le coup d'une forte émotion et semblait horriblement malheureux. Buridan se sentit pris de pitié envers lui, allant jusqu'à se demander s'il n'allait pas l'inviter à partager sa table afin de le soulager dans sa souffrance.

C'est alors que Landry fit son entrée dans la taverne et vint s'asseoir en face de Buridan. Il était pâle et ses mains tremblaient.

— C'était affreux, murmura-t-il.

— Je m'en doute, répondit Buridan. C'est pourquoi je n'ai pas voulu y aller.

Il remplit une coupe de vin et la tendit à Landry. Celui-ci la porta machinalement à ses lèvres et se mit à boire à petites gorgées.

— Il y a quelques années, à Bologne, reprit Buridan, j'ai assisté au supplice d'une sorcière, tout au moins d'une femme qu'on avait convaincue de sorcellerie, et je me suis juré que je ne serais jamais plus témoin d'une telle abomination. Si tu avais entendu les cris de haine de la foule pendant que la malheureuse était entourée de flammes et commençait à suffoquer, tu aurais pris la même résolution que moi.

— Cette fois, dit Landry, il n'y a pas eu de cris. Les gens qui étaient là sont demeurés silencieux. On aurait dit qu'ils assistaient à une cérémonie. C'était lamentable de voir ces deux vieillards au milieu des flammes. Et tout à coup, on a entendu la voix du grand maître. C'était une voix terrifiante.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Buridan.

— C'était très net. Tout le monde a entendu. Il a hurlé : « L'Ordre est innocent ! Je suis innocent ! Sur mon salut éternel, je cite le pape Clément, le roi Philippe et le chevalier de Nogaret à comparaître devant le tribunal de Dieu avant que ne s'achève cette année ! » Ce sont exactement les paroles du grand maître.

— C'est en effet une terrible malédiction, murmura Buridan. Je ne voudrais pas être dans la peau de ceux qui ont condamné ces hommes.

Il demeura dans le plus grand silence. Landry tremblait toujours. Il avait fini sa coupe de vin et l'avait reposée sur la table. Il se passa la main sur le front. Au même moment, l'homme aux cicatrices se leva. En passant près de Buridan et de Landry, il s'arrêta.

— La justice des hommes est aussi boiteuse que moi, dit-il d'une voix sourde, mais la justice de Dieu est implacable.

Et, sans ajouter un mot, en boitant abominablement, il se dirigea vers la porte et sortit de la taverne.

CHAPITRE VIII

La justice du roi

Ce n'était pas un conseil comme les autres. C'était un conseil de famille qui s'était réuni à Pontoise, à l'intérieur du château de Maubuisson. Il y avait là les deux frères du roi, Charles de Valois et Louis d'Evreux, les trois fils du roi, Louis, Philippe et Charles. Il y avait encore Robert d'Artois, le visage détendu parce qu'il savait qu'il était de nouveau dans les bonnes grâces du souverain. Mais Enguerrand de Marigny et Guillaume de Nogaret, pourtant habituels invités à ce genre de réunion, ne se trouvaient pas là. Tous ces membres de la famille royale étaient assis autour d'une grande table et c'était Philippe le Bel qui présidait, ayant à sa droite sa fille Isabelle, la reine d'Angleterre. On avait annoncé que la comtesse Mahaut de Bourgogne s'était présentée à la porte du château et avait demandé à participer à ce conseil ; mais, à la grande satisfaction de Robert d'Artois, le roi avait refusé avec colère et violence.

Ils ne se parlaient pas, observant un silence gêné, attendant sans doute que le roi prît le premier la parole. Mais il ne paraissait pas disposé à engager un débat. Lui aussi attendait, le visage impassible, figé dans cette attitude de raideur et d'inflexibilité que l'on connaissait bien et qui terrorisait ceux qui le voyaient ainsi. Il ne se détendit qu'au moment où un valet vint annoncer que le chevalier de Nogaret demandait à être entendu.

— Asseyez-vous, Nogaret, lui dit le roi quand le garde des sceaux eut pénétré dans la salle. Quelles nouvelles nous apportez-vous ?

Nogaret s'assit en face du roi. Il apportait deux parchemins enroulés qu'il déposa sur la table avec un geste calculé, comme pour montrer qu'il détenait là la solution des problèmes qui agitaient ce conseil de famille quelque peu extraordinaire.

— Tout est là, dit-il en désignant les parchemins.

— Ils ont avoué ? demanda le roi avec anxiété.

— Ils ont avoué, répondit le garde des sceaux, et leurs dépositions sont consignées dans ces documents. Voici celle de Philippe d'Aulnay, et voici celle de son frère Gautier. Elles concordent absolument toutes les deux et mettent en lumière leur culpabilité. De plus, j'ai fait procéder à des investigations dans la Tour de Nesle qui permettent de confirmer les soupçons dont m'avait entretenu maître Jean Buridan, le précepteur de votre fils Philippe, monseigneur de Valois. On a découvert le passage secret qui part d'une maison inhabitée et qui permet

d'accéder au sommet de la tour sans que personne ne puisse en soupçonner l'existence.

— Nous récompenserons le sieur Buridan de son zèle à faire éclater la vérité, déclara le roi en regardant fixement Nogaret.

— J'y veillerai personnellement, reprit celui-ci. Mais, à présent, roi Philippe, ce n'est plus à moi de dire quoi que ce soit. Je vous ai apporté les preuves de la culpabilité des frères d'Aulnay, et par conséquent les preuves de l'ignominie des épouses de vos fils. C'est tout. La conclusion sera celle que vous jugerez utile de prononcer.

Le roi se mit à réfléchir et personne, parmi ceux qui se trouvaient là, ne songea un seul instant à émettre un avis quelconque. Nogaret s'était adressé au roi et à lui seul, et tous savaient que, même si Philippe le Bel demandait son avis à chacun, toutes les décisions étaient prises d'un commun accord entre le souverain et son garde des sceaux. Ils haïssaient tous Nogaret, mais ils reconnaissaient que ce personnage intelligent et sans scrupules était indispensable à la sauvegarde du royaume, à plus forte raison à la sauvegarde de la famille royale, surtout en ce moment où elle était éclaboussée par un scandale sans précédent.

— Je vous remercie, Nogaret, dit enfin le roi. Je n'ai pas envie de lire ces dépositions parce qu'elles me feraient rougir. Je vous crois sur parole et je pense que tous ceux qui sont ici vous croiront. Nous connaissons votre zèle à défendre les intérêts de la Couronne et nous en sommes pleinement satisfaits.

Le garde des sceaux se leva, prêt à quitter la réunion.

— Non pas, Nogaret, dit le roi. Restez avec nous. Vous ne serez pas de trop pour juger de cette affaire délicate et nous attendons beaucoup de vos conseils.

Nogaret se rassit. En fait, s'il avait fait mine de partir, c'était pour que Philippe le Bel le priât de demeurer avec les autres. Intérieurement, il savait que rien ne pourrait être décidé sans son accord et surtout que rien ne pourrait être débattu sans qu'il exposât le pourquoi et le comment des choses. Pendant toute sa brillante carrière au service du roi, il avait su se rendre indispensable et, en ce jour même, bien que l'affaire fût du domaine privé, il était convaincu qu'il avait son rôle à jouer dans un dénouement qui ne pouvait être différé. Cela satisfaisait son orgueil de bourgeois parvenu, mais intelligent et rusé, qui prenait ainsi le pas sur les plus grands nobles du royaume, ces outres pleines de vent qu'il méprisait mais dont il se méfiait à juste titre.

— Nogaret, dit soudain le roi, résumez-nous les dépositions des frères d'Aulnay.

— Voici, roi Philippe, répondit le garde des sceaux. Je sais que ces révélations seront pénibles à vos fils, messeigneurs Louis et Charles, et aussi, dans une certaine mesure, à monseigneur Philippe. C'est pourtant la vérité. L'aîné des deux frères, Philippe, a avoué avoir été l'amant de Marguerite depuis trois ans, et le plus jeune, Gautier, avoir été l'amant de Blanche depuis deux ans. Elles les recevaient,

quand l'occasion s'en présentait, dans l'appartement qu'avait fait aménager Son Altesse la reine de Navarre au sommet de la tour joutant l'hôtel de Nesle, cette propriété dont vous avez fait don à votre fils, monseigneur Louis, l'époux de la susdite Marguerite. Je ne m'étendrai pas sur les détails.

— Et Jeanne ? demanda avec anxiété Philippe, le comte de Poitiers.

— Monseigneur, aucun des deux frères n'a chargé votre épouse. J'ai eu beau les soumettre de nouveau à la question, jamais ils n'ont convenu que votre épouse était coupable d'adultère. Elle savait ce qui se passait. Elle couvrait les turpitudes de sa sœur et de sa cousine par sa présence, mais il ne semble pas qu'elle ait participé à aucune des orgies que les deux autres organisaient.

— Elle n'en est pas moins coupable ! s'écria Louis le Hutin. Cette garce est peut-être encore plus perverse que Marguerite et que Blanche !

— Taisez-vous, mon frère, lui rétorqua Philippe le Long. Il me semble qu'il y a une nuance entre commettre sciemment un adultère et bafouer son époux de la pire façon et entre couvrir par sympathie et affection les agissements, criminels j'en conviens, de sa sœur et de sa cousine.

— On voit bien que Jeanne est l'héritière du comté de Bourgogne ! hurla Louis le Hutin, tremblant de rage et en martelant la table de ses poings. Je suis sûr qu'on fera tout pour la déclarer innocente !

— Et alors ? dit tranquillement le fils puîné du roi. Le comté de Bourgogne vaut bien le royaume de Navarre, je suppose ?

— Silence ! s'écria Philippe le Bel. Je ne vous ai pas donné la parole. Je vous permettrai de vous exprimer quand viendra le moment. Vos querelles m'indisposent, et nous avons à discuter de choses beaucoup plus graves. Il est intolérable que de petits écuyers comme les frères d'Aulnay, des intrigants prêts à tout pour accéder à un rang qu'ils ne méritaient pas, aient pu attenter à la dignité des fils du roi en profitant de la faiblesse de leurs épouses pour les subjuguer et les conduire à la perdition. Qu'en penses-tu, Isabelle ? conclut-il en se tournant vers la reine d'Angleterre.

De tous ses enfants, Isabelle de France était la seule que le roi Philippe le Bel se permettait de tutoyer en public. Il manifestait ainsi clairement sa préférence, mais surtout l'admiration qu'il éprouvait pour sa fermeté de caractère et son sens du devoir.

— Mon père, répondit-elle, les yeux plongés dans ceux du roi et soutenant son regard avec fermeté, le comportement des frères d'Aulnay ne mérite aucune pitié. Ils doivent être châtiés en conséquence, comme tous ceux qui osent s'attaquer à la dignité des rois, que ceux-ci soient couronnés ou en attente de l'être. C'est un crime de lèse-majesté, et vous savez très bien comment nous nous devons de traiter de tels criminels.

Philippe le Bel attendait cette diatribe de la part de sa fille. Il n'était pas sans

savoir ce qu'elle éprouvait de honte et de souffrance à cause de son mari, le roi d'Angleterre Édouard, deuxième du nom, un roi indigne qui délaissait le lit conjugal pour aller se vautrer dans celui des palefreniers et des terrassiers du palais. Le roi de France avait son opinion sur la dignité de ceux que Dieu avait revêtus de la couronne et ne pouvait, pas plus que sa fille, tolérer des écarts de mœurs. Quand il regardait Isabelle, il se voyait dans un miroir, et se disait en lui-même que c'était elle, et non son imbécile de fils aîné, qui aurait dû être l'héritière du royaume. Ce qui l'inquiétait, c'était de penser que le fils d'Isabelle, son seul et unique petit-fils, serait un jour roi d'Angleterre. Se pourrait-il qu'en tant que descendant direct de la lignée des Capétiens, il pût avoir assez d'audace pour réclamer la couronne de France ? Tout dépendait du jeune Édouard. Serait-il un sodomite comme son père ou un roi conscient de ses responsabilités ? Mais, de toute façon, Philippe le Bel, en entendant les paroles d'Isabelle et son impitoyable condamnation des frères d'Aulnay, était sûr qu'un jour la reine d'Angleterre rendrait à l'encontre de son époux, le roi dévoyé Édouard II, une justice aussi draconienne que celle qu'elle avait préconisée pour les complices de ses belles-sœurs adultères. Après quelques instants de silence, il regarda les membres du conseil les uns après les autres.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il. Quel sort doit-on réserver aux frères d'Aulnay ?

Ils baissèrent tous la tête, n'osant sans doute pas prendre la responsabilité d'être le premier à prononcer une condamnation à mort. Car c'était pour chacun d'eux une certitude : les frères d'Aulnay devaient expier leur crime de la façon la plus radicale. Le roi comprit bien que ce silence exprimait un jugement unanime. Il s'adressa alors au garde des sceaux :

— Nogaret, dit-il, prenez toutes les dispositions utiles pour que les frères d'Aulnay soient exécutés demain matin sur la place du Martray. Ils seront roués comme de vulgaires criminels.

— Il faut aussi qu'ils soient écorchés et émasculés, s'écria soudain Louis le Hutin en tremblant de rage.

— Qu'il en soit ainsi, mon fils, lui répondit le roi, et que cela soit bien spécifié dans l'acte de jugement.

Le garde des sceaux se leva une nouvelle fois, pensant que le conseil était terminé et désireux de mettre tout son zèle à appliquer les décisions de Philippe le Bel, mais celui-ci lui ordonna de rester et de se rasseoir.

— Nous avons autre chose à débattre, Nogaret, dit-il, et votre présence sera tout aussi nécessaire.

Il se tourna vers ses trois fils et les regarda fixement. Louis était agité de tremblements nerveux. Charles baissait la tête et avait les larmes aux yeux. Seul Philippe le Long paraissait quelque peu serein, son maigre visage exprimant une farouche détermination. Ce fut Louis qui parla le premier, mais la colère qui le

minait rendait sa voix rauque et hargneuse.

— La mort ! balbutia-t-il, ces putains méritent la mort ! Qu'elles soient brûlées ignominieusement après avoir assisté au supplice de leurs amants !

— Non ! s'écria Philippe. Il n'est pas possible d'infliger le même châtement aux trois. Jeanne est innocente.

— Ce n'est pas prouvé ! lui rétorqua son frère.

— Qu'en pense le chevalier de Nogaret ? demanda Philippe.

— Monseigneur de Poitiers a raison, répondit le garde des sceaux. Certes, votre épouse est coupable de complicité, mais en aucun cas nous ne pouvons l'accuser d'adultère. Je suis formel sur ce point, car j'ai fait le nécessaire pour que les frères d'Aulnay fassent des aveux complets, et j'ai fait interroger également tous les serviteurs que mes hommes ont arrêtés dans la Tour de Nesle.

— La cause est entendue, intervint le roi. Jeanne sera traitée différemment. Et vous, Charles, ajouta-t-il en se tournant vers son plus jeune fils, quelle est votre opinion ?

Charles le Bel releva sa tête d'enfant qui a grandi trop vite. Les larmes se mirent à couler le long de ses joues.

— Charles ! s'écria le roi, je vous en prie, montrez-vous digne de ce que vous êtes. Je vous ai demandé votre opinion. Dites-la-nous sans faiblir.

— Je ne sais pas, répondit Charles en bafouillant, je ne sais plus rien. Je suis trop malheureux...

Le roi Philippe haussa les épaules. Il avait posé sa question pour que son plus jeune fils ne fût pas laissé de côté par rapport à ses frères, mais Charles, sous le coup d'une émotion, était absolument incapable de prendre une décision. « Heureusement qu'il ne portera jamais la couronne, pensa le roi, car ce serait catastrophique ! » Pendant ce temps, Nogaret réfléchissait, se demandant comment Philippe le Bel allait arbitrer entre ses trois fils, mais sûr de lui parce qu'il était seul, en définitive, à pouvoir apporter une solution à ce problème familial.

— Je maintiens mon avis, reprit Louis le Hutin. J'admets que Jeanne ne soit pas coupable d'adultère, bien que je ne croie pas un seul instant à son innocence, mais je réclame le bûcher pour sa sœur et sa cousine. Qu'elles expient dans les flammes leur honteuse et détestable trahison !

— Quel est votre conseil, mon frère de Valois ? demanda alors le roi à l'empereur titulaire de Constantinople.

Charles de Valois s'était bien gardé d'intervenir avant que son frère ne l'en eût prié. Il avait préféré compter les coups, peser le pour et le contre à propos des propositions de chacun de ses neveux. Pourtant, il bouillait d'impatience de se manifester.

— Mon frère, répondit-il aussitôt, je respecte grandement la douleur et la colère de mon neveu Louis, mais je pense qu'il se laisse aller à son ressentiment bien plus qu'il n'envisage sereinement l'avenir du royaume.

Philippe le Bel fut surpris des paroles de son frère. D'habitude, le comte de Valois venait toujours à la rescousse en faveur de Louis lorsque celui-ci émettait un avis. En ce moment, il était visible que Charles de Valois menait un jeu subtil de balance entre les divers clans de la famille royale. Et Nogaret, tout en faisant mine de se désintéresser de la question, mit toute son attention à suivre les moindres détails de son intervention.

— Roi Philippe, dit le comte de Valois, nous avons en effet à débattre d'une affaire délicate qui touche autant le royaume que notre famille. Je voudrais nuancer mon avis. Il est certain que le cas de Jeanne doit être mis à part, car s'il est avéré qu'elle n'est point coupable d'adultère, il ne faut pas oublier non plus qu'elle apporte au royaume le riche comté palatin de Bourgogne. Les intérêts du royaume passent avant les nôtres, ne l'oublions pas, mon frère. Aussi serai-je pour une attitude clémentine envers l'épouse de mon neveu Philippe. C'est le premier point que je voulais développer.

Il se tut un instant et fixa de ses yeux rudes les membres du conseil les uns après les autres. Nogaret évita de rencontrer son regard.

— Le deuxième est encore plus important, continua-t-il. Imaginez un peu l'effet que ferait dans toute la Chrétienté la nouvelle que la petite-fille de notre saint roi Louis, notre grand-père, qu'il nous ait en sa sainte protection ! a été brûlée sur un bûcher comme une vulgaire sorcière ! J'avoue que si j'étais au fin fond de la Pologne, ou sur les limites du royaume d'Angleterre, l'annonce d'une telle monstruosité me ferait douter de la grâce insigne qu'on a reconnue à la France d'être la Fille aînée de l'Église. Il est impossible de condamner Marguerite au bûcher, vous en conviendrez tous.

Charles de Valois se tut, satisfait des paroles qu'il venait de prononcer. Louis le Hutin, profondément déçu par le désaveu que lui infligeait son oncle, serrait les poings, tremblait toujours avec autant de désarroi et de colère, mais ne voulut pas répondre. Quant à Nogaret, il jubilait intérieurement parce que le jeu subtil de Valois servait merveilleusement ses desseins immédiats. Il voulait, en accord avec Marigny, et avec la complicité de Robert d'Artois, contribuer à déstabiliser Louis le Hutin qui, tout le monde le savait, y compris son père, était de santé fragile et guère en état de supporter les conséquences de cette affaire. Ainsi, le trône pourrait revenir à Philippe le Long, le seul qui fût capable, aux yeux du garde des sceaux et du coadjuteur, de continuer l'œuvre admirable de son père. Nogaret voyait très clair dans le jeu du frère du roi. Il avait su profiter des faiblesses de son neveu pour mieux assurer son emprise sur lui et n'attendait qu'une chose : la disparition de Philippe le Bel, ce qui lui permettrait de manipuler son successeur à son gré, en attendant mieux. Car Valois voyait plus loin encore, compte tenu de l'état maladif de ses trois neveux. Aucun des fils de Philippe le Bel n'avait

d'héritier mâle et Charles de Valois, petit-fils de saint Louis, comme ses deux frères, savait très bien qu'au cas où la descendance légitime du roi actuel viendrait à s'éteindre, c'est lui et sa lignée, en l'occurrence son fils Philippe, qui assumeraient la survivance de la dynastie. Tel était le calcul du comte de Valois, Nogaret en était conscient. Et, très provisoirement, les intérêts de Nogaret et ceux de son pire ennemi Charles de Valois se rejoignaient sur la question de la succession. Valois avait compris que Louis voulait être veuf pour pouvoir épouser une femme qui lui donnerait le plus tôt possible un héritier mâle. Cela ne faisait nullement son affaire. Donc il avait pris le parti de la clémence pour mieux tenir prisonnier son neveu : tant qu'il serait l'époux de Marguerite de Bourgogne, quel que fût le sort réservé à celle-ci mais à la condition expresse qu'elle restât vivante, il n'aurait pas de successeur direct. Et même dans une perspective lointaine, la porte restait ouverte pour sa propre lignée.

Philippe le Bel avait écouté son frère sans manifester la moindre réaction, mais en son for intérieur, il convenait facilement que celui-ci avait raison. Le roi avait remué ciel et terre pour que l'on canonisât son grand-père Louis IX, et il avait retiré de multiples profits tant politiques que financiers en dispersant les reliques du saint homme à travers les abbayes et les cours d'Europe. Il ne pouvait anéantir un tel effort en envoyant Marguerite, sa petite-fille, sur un bûcher d'infamie, cette solution n'était pas envisageable.

— Votre avis, mon frère d'Evreux ? demanda ensuite le roi.

— C'est le même que celui de mon frère de Valois, répondit l'interpellé, qui avait la réputation de toujours tempérer l'humeur des uns et des autres. Vous ne pouvez pas faire subir un sort aussi honteux à la petite-fille du bon saint Louis, qu'il nous ait en sa sainte protection !

— Et vous, mon cousin d'Artois ? demanda encore Philippe le Bel.

Robert d'Artois fut très flatté qu'on lui demandât ainsi son avis dans un conseil de cette importance. Il n'avait jamais connu cela, et il s'en trouva conforté dans ses ambitions secrètes. Après tout, il ne voulait pas la mort de Marguerite, ni même de Blanche ; il voulait seulement se venger de la mère de celle-ci, et obtenir des compensations pour le préjudice subi.

— Je suis du même avis que monseigneur de Valois et que monseigneur d'Evreux, répondit-il. Il faut les châtier toutes les trois, mais les laisser en vie.

— Et vous, Nogaret, reprit le roi, quelles sont vos conclusions de ce débat ?

Il en était toujours ainsi dans les conseils. Le roi laissait chacun s'exprimer, mais il s'arrangeait toujours pour que Nogaret ou Marigny fussent les derniers à parler. Et l'on savait pertinemment que toute décision, de quelque importance qu'elle fût, était prise par Philippe le Bel en plein accord avec ses deux ministres.

— L'intérêt du royaume et la réputation de votre famille, roi Philippe, répondit-il, exigent en effet un châtiment pour les épouses de vos fils, mais en aucun cas il

ne peut être décidé de les livrer au bûcher. Je préconise l'emprisonnement à vie pour Marguerite et Blanche, et une moindre peine pour Jeanne de Bourgogne.

— Cela me semble en effet la solution la plus sage, déclara le roi. Nogaret, vous ferez en sorte que les princesses soient tondues et que, revêtues de noir, elles assistent demain au supplice des frères d'Aulnay. Ensuite, vous ferez conduire Marguerite et Blanche à Château-Gaillard où elles seront enfermées chacune dans un cachot. Qu'elles soient isolées et qu'elles ne communiquent pas entre elles. Et cela tant qu'il plaira à Dieu de les laisser en vie. Quant à Jeanne, qu'elle soit recluse dans le couvent de Dourdan. Nous déciderons dans quelques mois si, en fonction du repentir qu'elle pourra manifester, elle mérite d'être libérée. Êtes-vous d'accord, mes fils ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

— Mais, ajouta Louis le Hutin, à condition qu'on obtienne le plus tôt possible l'annulation de mon mariage avec Marguerite. Je ne peux plus être l'époux de cette putain, et je me demande même si je suis le père de sa fille Jeanne.

— Mon fils, dit le roi, l'adultère n'est pas une cause d'annulation.

— Alors, insista Louis, qu'on fasse annuler ce mariage pour cause de consanguinité. Marguerite n'est-elle pas ma cousine ?

— À ce compte, intervint le garde des sceaux d'une voix calme mais tranchante, tous ceux qui sont ici, à part monseigneur d'Artois, ont contracté des mariages illégitimes selon le droit de l'Église. Vous êtes tous consanguins, et aucun pape ne pourrait déclarer la nullité de votre mariage, monseigneur Louis, sans prononcer la nullité de tous les mariages des membres de votre famille. Il faut renoncer à cet argument.

— Par tous les saints du Paradis, et sur la mémoire de mon aïeul, le saint roi Louis, s'écria le Hutin, je ne peux pourtant pas rester ainsi lié par cet odieux mariage qui me prive d'un héritier mâle !

— Il suffit, mon fils, dit le roi. Nous examinerons cette question plus tard.

Il se leva, signifiant ainsi que le conseil était terminé et que les paroles qu'il avait prononcées constituaient un jugement définitif. Les autres se levaient à leur tour quand un valet vint annoncer qu'un messenger voulait de toute urgence parler au roi de la part d'Enguerrand de Marigny.

— Faites entrer le messenger, ordonna Philippe le Bel.

Celui-ci fut immédiatement introduit dans la salle du conseil. Il se prosterna devant le roi et lui tendit le parchemin qu'il tenait à la main. Le roi s'en saisit et le confia à Nogaret. Celui-ci le déroula et se mit en devoir d'en lire le contenu à haute voix :

— « Roi Philippe, je viens d'apprendre une très fâcheuse nouvelle que je vous transmets sans délai, car elle peut être lourde de conséquences. Le pape Clément,

qui paraissait pourtant en fort bonne santé, a été victime d'un grave malaise alors qu'il se rendait à une cérémonie. Transporté dans ses appartements, il est mort peu après sans avoir repris connaissance. » C'est tout, conclut Nogaret en posant le parchemin sur la table. Il n'y a pas d'autres détails.

Un silence glacial saisit tous ceux qui se trouvaient dans la salle. Ils demeurèrent ainsi immobiles pendant quelques minutes qui parurent interminables. Dans l'esprit de chacun, les dernières paroles du grand maître Jacques de Molay refirent surface : « Pape Clément, roi Philippe, chevalier de Nogaret, je vous cite à comparaître avant la fin de cette année devant le tribunal de Dieu. » Se pouvait-il que la malédiction du vieillard, hurlée parmi les flammes du bûcher, eût une telle efficacité ?

— Eh bien, dit enfin le roi, il nous faudra veiller à ce que le nouveau pape soit plus disposé à nous aider que le défunt Clément.

Il n'ajouta rien. Ils sortirent les uns après les autres, mais Nogaret demeura un instant seul avec le roi. Les deux hommes se regardèrent longuement.

— Lequel de nous deux, maintenant ? murmura Philippe le Bel.

CHAPITRE IX

La révélation

La place du Martray, à Pontoise, était déjà noire de monde. De toute part, les bourgeois, les manants et les soldats qui avaient leur résidence dans les environs étaient arrivés tôt le matin pour assister au supplice de deux jeunes gentilshommes connus de tous, et dont le père, le seigneur d'Aulnay, avait la réputation d'être un petit seigneur honnête, juste et sans reproche. Mais le fait que ces deux jeunes gens avaient été condamnés pour avoir commis le grave péché d'adultère avec deux des belles-filles du roi de France avait augmenté considérablement l'intérêt de cette foule avide de spectacles hors du commun et toujours disposée à se gaver d'histoires d'amour tragiques.

C'était ce à quoi pensait Buridan. Dès l'aube, il avait emprunté un cheval aux écuries du comte de Valois et, d'une seule traite, il avait parcouru la distance, assez longue qui séparait Paris de Pontoise. Il était revêtu de sombre, voulant passer inaperçu, et peut-être même avait-il, dans ses rêves les plus secrets, participé au deuil qui allait nécessairement s'abattre sur Marguerite de Bourgogne. Il savait qu'elle serait présente et voulait savourer sa vengeance en regardant son amour d'autrefois, celle qui lui avait donné un fils qu'il n'avait jamais connu et qu'elle avait voulu faire noyer, en le faisant jeter dans un sac.

Buridan s'était glissé à travers la foule, contre la façade d'une maison qui lui semblait la plus proche de l'échafaud. Partout, les fenêtres étaient occupées par des personnes impatientes. Buridan se disait qu'à toutes les époques, le peuple avait eu besoin de sensations fortes. Ce qu'il avait appris des Romains, ces gens soi-disant raffinés qui se régalaient aux jeux du cirque et aux combats de gladiateurs, le rassurait dans son analyse du comportement humain. À se sentir ainsi au milieu de cette masse d'hommes et de femmes qui, très bientôt, allaient se comporter comme de véritables fauves, il se sentait envie de vomir. Il n'aimait pas être témoin d'une exécution, fût-elle celle du plus grand criminel. Dans son enseignement, en public comme en privé, il prenait grand soin de prêcher la tolérance et le pardon au nom de l'Évangile. Il ne savait pas très bien en lui-même s'il croyait en Dieu, mais il supposait que, s'il existait, ce Dieu des Chrétiens, qui était d'une infinie bonté, non seulement ne pouvait refuser de pardonner aux pécheurs mais ne pouvait pas tolérer que des juges, donc des créatures entachées de faiblesses, pussent avoir le droit de condamner en son nom d'autres êtres humains à la mort, surtout assortie aux plus cruels supplices. « Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre ! » s'écriait-il chaque fois qu'on lui parlait

de la question. Et comme Buridan se savait coupable de nombreux péchés, ce n'était pas à lui de jeter la moindre pierre. Alors pourquoi s'était-il acharné contre Marguerite ?

En vérité, il n'avait jamais désiré la mort de la reine de Navarre, il avait souhaité pour elle *mille morts*, une mort symbolique encore plus terrifiante, plus exemplaire aussi, c'est-à-dire l'humiliation, la honte, la déchéance et le spectacle de son amant torturé et déchiqueté devant ses yeux. C'était ce qui allait se passer. Buridan avait achevé sa vengeance et, de plus, il avait obtenu de substantielles promesses sur son avenir. Mais il n'était pas plus heureux pour autant. Un tourment le travaillait. Qu'importaient les amants de Marguerite, qu'ils fussent princes, roturiers ou serfs, Buridan n'avait aucune raison de leur en vouloir, aucune raison de les faire condamner. Mais le châtiment de Marguerite de Bourgogne passait inexorablement par le sacrifice de ces deux hommes. Certes, ils n'étaient pas innocents, ils auraient pu prendre conscience du danger. Le prix à payer pour quelques instants de bonheur et de jouissance est toujours très lourd. Buridan se remémorait l'exemple d'Anchise, le père du Troyen Énée, fondateur légendaire de la lignée des rois de Rome : Anchise, un simple mortel, avait osé s'accoupler avec la déesse Vénus. Le fruit de cette union avait été Énée, le héros, le sublime, l'invincible, le protégé des dieux. Mais Anchise avait payé son contact avec la divinité par la paralysie de ses jambes. Un mortel ne peut s'accoupler avec une déesse sans supporter les conséquences d'une union contre nature, donc sans en être profondément marqué dans son être, dans sa chair. Il en était de même pour les frères d'Aulnay, toutes proportions gardées. Ils devaient payer de leur vie et dans d'atroces souffrances la plénitude sensuelle et le bonheur insolite qu'ils avaient dû atteindre avec des princesses de sang royal. C'était le Destin, cet *Anankê* que les auteurs de tragédies grecques avaient si magnifiquement mis en relief dans des œuvres immortelles. Oui, Buridan en était convaincu : il allait assister au dénouement d'une *tragédie*, c'est-à-dire au « sacrifice du bouc », selon le sens étymologique du terme grec et par référence au « bouc émissaire » de la tradition des Hébreux, une liturgie remontée de la nuit des temps. Donc, il fallait des victimes. Mais Buridan ne pouvait s'empêcher d'éprouver une profonde pitié pour ces deux pauvres jeunes gens.

La foule commençait à s'impatisser. Elle voulait le spectacle. Buridan sentait monter cette impatience autour de lui et se mettait à échafauder les théories les plus folles sur l'inconscience des humains lorsqu'ils sont rassemblés dans le but unique de voir couler du sang. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise et eut soudainement l'intention de s'enfuir, d'ignorer ce qui se passait et de s'endormir quelque part dans une forêt, enfoui dans des rêves de paradis terrestre. Mais ce qui le retint, c'était de pouvoir savourer sur le visage de Marguerite de Bourgogne l'angoisse qu'elle éprouverait lorsqu'on lierait son amant sur la roue des supplices.

Deux roues avaient été mises en place sur la plateforme qui avait été dressée pendant la nuit sur la place du Martray. Les deux bourreaux, vêtus de rouge, étaient là, immobiles, les bras croisés, attendant l'instant où on amènerait ceux

qu'ils devaient tourmenter. Derrière eux, leurs aides avaient déposé les coffres noirs qui contenaient les instruments du supplice. Et ils se tenaient également immobiles, prêts à intervenir à la moindre injonction.

Tout à coup, le bruissement qui agitait la foule cessa. Un chariot recouvert de voiles noirs arrivait, précédé par cinq cavaliers et entouré de plusieurs archers qui, avec brutalité, écartèrent les gens pour qu'on leur livrât le passage. Le chariot fut immobilisé le plus près possible de l'échafaud. Buridan, qui se trouvait de l'autre côté de celui-ci, toujours adossé au mur de la maison, put l'examiner avec attention. Il vit les archers relever les voiles noirs et il distingua trois formes humaines assises dans le chariot, toutes trois revêtues d'un manteau de bure et la tête recouverte d'une capuche. Il ne fut pas long à reconnaître Marguerite de Bourgogne et ses deux cousines, et son cœur se mit à battre plus fort. Oui, sa vengeance était là, devant lui. Il savourait cet instant parce qu'il savait que le messenger du Destin, c'était lui, Jean Buridan, docteur ès arts et théologie, précepteur de monseigneur Philippe, fils du comte de Valois et, comme on lui avait promis, futur recteur de l'Université de Paris.

Il y eut un autre brouhaha lorsque arriva sur la place une charrette où étaient liés deux hommes, les frères d'Aulnay. On les fit descendre de la charrette et monter sur la plate-forme. Les deux jeunes gens avaient peine à se tenir debout, mais ils étaient revêtus de leurs habits d'apparat, et Buridan distingua très nettement les aumônières fixées à leur ceinture. Les deux bourreaux se placèrent derrière les condamnés et les maintinrent solidement. Philippe et Gautier d'Aulnay étaient pâles, chancelants, mais ils paraissaient absents, n'ayant même pas conscience de tout ce qui les entourait. La foule, subitement excitée, lança des quolibets et des insultes à leur encontre, mais ils ne devaient plus rien entendre. Ils savaient que leur mort était imminente, ils s'y étaient préparés, et plus rien à présent ne pouvait les atteindre.

Un homme vêtu de gris, coiffé d'un chaperon mauve, monta sur l'échafaud, tenant à la main un parchemin qu'il déroula d'un geste théâtral. Buridan reconnut immédiatement Guillaume de Nogaret. Il n'en pouvait être autrement : le garde des sceaux veillait minutieusement à ce que l'action de la justice, celle du roi, qui était aussi la sienne, fût intégralement exécutée. Un héraut qui l'avait accompagné emboucha une trompette et sonna longuement. Un silence total se répandit sur la place, et Nogaret se mit à lire le parchemin d'une voix puissante :

— « En l'an 1314 de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en notre bonne ville de Pontoise, nous, Philippe, quatrième du nom, par la grâce de Dieu roi de France, après en avoir délibéré avec notre conseil érigé en tribunal pour juger une affaire délicate touchant la réputation et l'honneur du royaume, avons décidé ce qui suit. »

Le garde des sceaux s'interrompit un moment et regarda autour de lui pour juger de l'effet produit. Ce n'était pas la première fois qu'il prenait ainsi la parole en public avant le supplice de ceux qu'il avait fait condamner par le roi. Il se

sentait au sommet de sa puissance, capable d'influer sur la destinée de chacun. Buridan, qui l'observait attentivement, ne put s'empêcher de ressentir une profonde admiration pour cet homme qui alliait ainsi la ruse, l'art théâtral et des convictions profondes. Ceux-ci n'avaient aucune commune mesure avec la morale habituelle, encore moins avec le message évangélique qu'il prétendait cependant défendre. S'étant ainsi assuré que le silence se maintenait et qu'il devenait même de plus en plus pesant, il continua de sa voix claire et mesurée :

— « Ayant considéré les divers témoignages recueillis et les aveux des sieurs Philippe et Gautier d'Aulnay par lesquels ont été prouvées adultères les dames Marguerite et Blanche de Bourgogne, nous condamnons celles-ci à être emprisonnées dans la forteresse de Château-Gaillard, et ce pour le restant des jours qu'il plaira à Dieu de leur accorder. Pour ce qui est de dame Jeanne, comtesse palatine de Bourgogne et comtesse de Poitiers, eu égard qu'elle n'a point été convaincue d'avoir forfait aux obligations du mariage et que ce crime ne peut lui être imputé en justice, mais étant établies ses complicités et la complaisance coupable qui a été la sienne envers sa sœur et sa cousine, nous la condamnons à être recluse dans le couvent des Bénédictines de Dourdan pour le temps qui sera nécessaire à sa repentance et qu'il plaira au roi de décider en son âme et conscience. »

Nogaret observa de nouveau quelques instants de silence avant de reprendre sa lecture :

— « Toujours en considérant les divers témoignages recueillis et leurs propres aveux qui établissent que les sieurs Philippe et Gautier d'Aulnay ont forfait à l'honneur et qu'ils ont trahi le lien féodal sur personnes de majesté royale, nous les condamnons à être roués, écorchés vifs, châtrés, décapités et pendus au gibet public. »

Le garde des sceaux enroula le parchemin et le tendit au héraut.

— « Ainsi en a jugé notre très sage, très puissant et très aimé souverain, le roi Philippe, quatrième du nom », dit-il encore. À présent, il convient que la sentence soit exécutée. Bourreaux, faites votre office.

Guillaume de Nogaret descendit alors de la plateforme, suivi par le héraut, et disparut au milieu des archers. Un long frémissement saisit la foule. Les deux bourreaux s'empressèrent de dépouiller les condamnés de leurs vêtements. Quand ils furent nus, on les attacha sur les roues, la face tournée vers le ciel. Buridan, qui observait attentivement les princesses dans leur chariot, s'aperçut que Blanche s'était évanouie et que Marguerite, qui avait baissé la tête, tremblait et sanglotait éperdument. Seule, Jeanne de Bourgogne était demeurée ferme et droite ; mais elle avait fermé les yeux pour tenter d'ignorer l'horrible spectacle qui allait commencer.

Buridan, quant à lui, en avait assez vu. Lorsque les bourreaux saisirent les lourdes barres de fer que leur tendaient leurs aides, il se faufila parmi la foule,

jouant des coudes, bousculant tous ceux qui se trouvaient sur son passage mais qui étaient tellement avides de ne rien perdre du supplice qu'ils ne réagissaient même pas. Buridan entendit bientôt le choc des barres de fer sur les membres des condamnés, ainsi que le hurlement de souffrance qu'ils poussèrent dont l'écho se fondit immédiatement dans les cris des spectateurs. Buridan serra les poings, se hâtant vers la rue la plus proche. Il refusait de voir et surtout, il refusait de se trouver au milieu de ces hommes et de ces femmes qui allaient bientôt atteindre un état d'excitation proche de l'hystérie. Il n'était venu là que pour regarder le visage de Marguerite, mais à présent qu'il avait obtenu satisfaction, il lui fallait s'enfuir au plus vite de ce lieu maudit où certaines femmes, il s'en doutait bien, savoureraient de louches extases dans la contemplation de la souffrance et de la mort.

Les rues de Pontoise étaient étrangement désertes, toute la population s'étant rassemblée sur la place du Martray. Une fois dégagé de cette masse humaine frémissante, Buridan ne mit pas longtemps à retrouver l'écurie où il avait laissé son cheval. Il sauta en selle et sortit promptement de la ville.

L'air était assez frais, mais le ciel était dégagé et le soleil brillait. La campagne, en cette fin d'automne, avait pris des couleurs rousses qui faisaient songer à quelque gâteau qu'on aurait fait cuire trop longtemps dans un four. Buridan se sentait de plus en plus mal à l'aise, et la dernière vision qu'il avait eue des frères d'Aulnay n'avait fait qu'augmenter son trouble et le changer en une sorte de vague remords. Oui, au fond, il était responsable du sort tragique de Philippe et de Gautier. Pourtant, ces deux écuyers, beaux comme des dieux, ne lui avaient causé aucun tort, et ce n'était pas par jalousie qu'il les avait dénoncés au garde des sceaux. N'était-il pas allé trop loin dans son désir de vengeance ?

Certes, les frères d'Aulnay étaient coupables, et la coutume voulait que certains adultères commis à l'encontre de personnes d'un rang plus élevé fussent punis de la sorte. Mais, en y réfléchissant, Buridan était obligé d'admettre que c'était payer bien cher quelques instants de plaisir avec desourgandines qui, de toute façon, auraient satisfait leurs désirs insensés avec d'autres individus. N'en avait-il pas la preuve, lui qui avait été jeté en Seine dans un sac comme le plus anonyme des amants d'un soir ?

Mais Buridan, tout en se prétendant d'un scepticisme absolu, reconnaissait lui-même qu'il était épris d'idéal et qu'il reconnaissait le droit de chacun à disposer de lui-même. Il avait également le sens de l'honneur, et c'était bien pour cette raison qu'il avait voulu déshonorer Marguerite de Bourgogne. Alors, derrière l'image des deux frères, dénudés et liés aux roues, surgit celle de leur père, le sieur d'Aulnay, ce petit seigneur irréprochable que tout le monde estimait pour son sens de l'honneur et de la justice.

Buridan le connaissait. Il l'avait rencontré en de multiples occasions lorsqu'il était venu accompagner ses fils tant à l'hôtel de Valois qu'à celui du comte de Poitiers. Ils avaient tous deux parfois discuté sérieusement de questions

philosophiques, car le sieur d'Aulnay était d'une fine intelligence et d'une grande culture. Buridan avait apprécié la qualité de ses raisonnements et sa faculté à cerner l'essentiel dans toute discussion quelque peu sérieuse. Il eut brusquement la pensée qu'en ce jour fatal, le sieur d'Aulnay devait être horriblement malheureux. Un père sachant que ses enfants étaient condamnés à un supplice aussi atroce qu'ignominieux ne pouvait être que plongé dans une profonde détresse, dans le désespoir le plus absolu. Buridan n'avait jamais connu son père, celui-ci étant mort quelques mois après sa naissance, mais il pouvait très bien imaginer la douleur d'un père lors de la disparition de ses enfants. D'ailleurs, quelle serait sa réaction, à lui, Buridan, s'il apprenait un jour que le fils inconnu qu'il avait eu de Marguerite, avait subi le même sort que les frères d'Aulnay ? Buridan se sentit envahi d'une intense pitié et, comme il savait que le manoir d'Aulnay n'était pas éloigné, il décida de faire un détour afin d'aller assurer de sa sympathie le malheureux père, si toutefois celui-ci condescendait à le recevoir.

À son grand étonnement, le sieur d'Aulnay lui fit savoir qu'il l'autorisait à le rejoindre dans la chapelle du manoir. À son entrée dans la chapelle, il vit le vieil homme à genoux devant un grand crucifix, les mains jointes, sa chevelure en désordre et le visage d'une effrayante pâleur.

— Je vous prie de m'excuser pour ce que vous prendrez peut-être pour une impertinence, monseigneur, dit Buridan, mais je tenais à manifester la compassion que j'éprouve à votre égard en de si pénibles circonstances.

Le vieil homme se releva. Buridan vit que ses yeux étaient rouges, tellement il avait dû verser de larmes. Le sieur d'Aulnay alla vers lui et posa ses mains tremblantes sur ses épaules.

— Maître Buridan, murmura-t-il, vous êtes le seul, parmi tous ceux que je connais, à être venu tenter quelque chose pour me consoler. Depuis qu'ils ont appris la nouvelle, ceux qui m'étaient proches m'ont fui comme si j'étais pestiféré. Vous voyez : je n'ai pas d'autre solution que de prier, de supplier Dieu d'accorder son pardon à mes malheureux fils. Soyez remercié d'avoir eu pitié d'un père qui souffre mille morts et ne pourra jamais retrouver la sérénité.

— La justice des hommes est boiteuse, monseigneur, répondit simplement Buridan, mais la justice de Dieu est implacable.

Il n'ajouta rien parce qu'il comprenait que le sieur d'Aulnay avait envie de parler, de s'exprimer auprès de quelqu'un qui avait une oreille compatissante. En fait, s'il avait prononcé ces paroles, celles mêmes qu'avait dites le boiteux au visage tuméfié de la taverne de maître Thomas, c'est parce qu'il était persuadé qu'aucun autre argument ne pouvait calmer la douleur de cet homme meurtri au plus profond de son cœur.

— Voyez-vous, maître Buridan, reprit d'Aulnay, mes fils étaient ma joie de vivre. J'ai tout fait pour leur bonheur, je les ai entourés de toute l'affection, de tout l'amour que j'étais capable de leur donner. Hélas ! Ils sont coupables, c'est certain,

et je n'en disconviens pas. Et leur châtement ne peut être que juste, venant de la part de notre roi. Mais quelle souffrance pour moi, quelle honte sur ma tête...

— Vous n'êtes aucunement responsable de leurs actes, monseigneur, lui dit doucement Buridan.

— Si ! Un père est toujours responsable de ses enfants. Sans doute ne leur ai-je pas suffisamment appris ce que l'honneur et la dignité commandent. Sans doute ai-je été trop faible avec eux. Je les ai laissés aller à leur guise, trop confiant en eux, trop persuadé qu'ils étaient capables de mener leur vie selon les principes que je leur avais inculqués.

Il se tut un instant, puis reprit comme dans un rêve :

— Mes fils, mes fils... C'est comme si on venait de m'arracher mes bras et mes jambes. Mes fils faisaient partie de moi, maître Buridan. Et pourtant, je vais vous faire un aveu, je vais vous dire quelque chose que je n'ai révélé à personne, que seule connaît mon épouse. L'un d'entre eux n'est pas mon fils.

— Comment cela ? s'écria Buridan, subitement saisi d'une étrange inquiétude qui le dépassait complètement.

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite. Il semblait chercher ses mots.

— Eh bien, voici, maître Buridan, murmura-t-il enfin. J'étais marié depuis plusieurs années et je n'avais pas d'enfants. Je m'en désolais, et ma femme également. Nous avons cru qu'elle était stérile. Or, un jour que je passais près de Notre-Dame de Paris, j'eus soudain l'idée d'aller à l'endroit où l'on dépose les enfants que l'on veut abandonner. Je me disais que puisque mon épouse ne pouvait me donner d'héritier, je pouvais en découvrir un parmi ces pauvres enfants, le prendre avec moi et l'adopter comme mon propre fils.

— Et alors, demanda Buridan d'une voix rauque, sentant une sueur froide lui couler de son front.

— Alors, continua d'Aulnay, j'en ai pris un qui vagissait et qui pleurait, pauvre petit être innocent. Je l'ai ramené chez moi, dans ce manoir, et ma femme s'est immédiatement saisie de lui, comme s'il avait été son propre fils. Nous l'avons nommé Philippe. Et, deux ans plus tard, sans doute par miracle, et parce que ma femme avait un trop-plein d'amour maternel, elle a donné naissance à un autre garçon, de notre propre sang celui-là, c'était Gautier. Mais je vous assure que je n'ai jamais fait la moindre différence entre les deux. Philippe et Gautier étaient mes fils, un point c'est tout.

Buridan était bouleversé par ce que venait de lui raconter d'Aulnay. Il tremblait, ayant peur d'en savoir davantage. Le vieil homme reprit son rêve éveillé :

— Philippe était un si beau garçon, un petit ange qui pleurait, qui réclamait une mère. Pauvre petit ! Il avait du sang sur son épaule, et je me suis aperçu qu'on lui avait fait une incision avec un poignard.

— Comment cela ? hurla Buridan, soudainement hors de lui. Quelle sorte d'incision ? Est-ce que vous vous en souvenez ?

— Comme si c'était hier, maître Buridan. Oui, c'était sans doute pour qu'un jour ses vrais parents puissent le reconnaître. C'était une croix entourée d'un cercle, et c'est une marque qui était toujours restée sur l'épaule de Philippe...

Buridan sentit le sol se dérober sous lui et une forte envie de vomir le saisit. Avec un terrible effort de volonté, s'agrippant au dossier d'une chaise, il parvint à se maintenir debout. Il put également échanger quelques mots avec le sieur d'Aulnay avant de prendre congé. L'ayant laissé seul dans sa chapelle où il s'était de nouveau agenouillé pour prier, Buridan avait descendu l'escalier en vacillant. Il avait repris son cheval, mais il n'était pas remonté en selle. Quand il fut assez éloigné du manoir d'Aulnay, il se précipita dans un chemin creux et tomba à genoux sur l'herbe parsemée de cailloux. Il joignit les mains et voulut prier, mais aucune parole ne put sortir de ses lèvres. Alors, il martela rageusement le sol de ses poings et se mit à sangloter.

CHAPITRE X

Château-Gaillard

En ce printemps de l'an de grâce 1315, le soleil brillait sur la vallée de la Seine que dominait orgueilleusement la masse blanche et redoutable d'une forteresse aux deux enceintes, à l'énorme donjon à deux étages, aux treize tours, protégés par des ouvrages avancés qui la rendaient quasiment imprenable. Cette imposante forteresse avait été construite plus d'un siècle auparavant sur l'ordre de Richard Cœur de Lion, fils d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henry II Plantagenêt, roi d'Angleterre, mais aussi, par voie de filiation, duc de Normandie. Il avait voulu que l'on construisît cette citadelle pour mieux défier le roi de France et, de fait, aucune armée n'aurait pu envahir la basse vallée de la Seine sans qu'elle fût observée et arrêtée, car un tel château, dressé à un tel endroit, au-dessus d'une boucle du fleuve, sur la falaise qui surplombait le village du Petit-Andelys, maîtrisait absolument la route de Paris à Rouen, surveillant la région sur quelque cinquante kilomètres à la ronde. Et c'était le roi Richard qui lui avait donné le nom de Château-Gaillard lorsqu'il avait contemplé pour la première fois l'ouvrage presque achevé qu'il avait souhaité de toute sa volonté. Il s'était en effet écrié : « Ah ! voici un château bien gaillard ! » L'appellation avait été acceptée par tout le monde.

Mais, à présent, Château-Gaillard n'était plus entre les mains du roi d'Angleterre. Jean de Mortain, plus connu sous le nom de Jean sans Terre, frère et successeur du roi Richard, l'avait perdu en même temps que toute la Normandie lorsqu'il avait été déchu de ses droits féodaux et dépouillé de ses possessions continentales par son suzerain légitime, le roi de France Philippe Auguste, pour cause de forfaiture^[21]. Depuis lors, cette formidable forteresse ne constituait plus un danger pour le roi de France et avait perdu de son importance militaire, mais elle constituait un endroit sûr lorsqu'on voulait se débarrasser de quelque gêneur. Elle était devenue en effet une prison royale : on y enfermait tous ceux qui, ne méritant pas d'être pendus ou brûlés, avaient commis quelques méfaits, ou tout simplement ceux qui avaient déplu au souverain. Et les malheureux qui franchissaient les herses de Château-Gaillard étaient assurés de ne jamais en sortir, condamnés qu'ils étaient à subir une mort lente dans des cachots sombres et humides, ce qui était peut-être encore plus terrible que le gibet ou le bûcher.

Mais la campagne était riante, verdoyante, en cette matinée où le vent avait cessé de souffler entre les falaises qui bordaient le fleuve. Dans les champs, des paysans étaient au travail, les uns dirigeant une charrue traînée par un bœuf sur

des terres blanchâtres, les autres fauchant de l'herbe dans les grandes prairies qui s'étendaient des sommets jusqu'au bas de la vallée. Certes, en ce printemps ensoleillé, les paysans, comme d'ailleurs les habitants des villes, reprenaient espoir. Car l'hiver avait été rude, terrible, catastrophique. Le froid était survenu très tôt et la neige avait tout recouvert. On avait manqué de tout, surtout dans les villes, y compris de bois pour se chauffer, et les loups avaient rôdé tout autour de Paris, mourant eux aussi de faim et cherchant leur nourriture au hasard. Hiver de froid et de mort, hiver de souffrance, de désarroi et de grands bouleversements... Il semblait que Dieu avait abandonné les êtres qui se traînaient péniblement sur la terre, peut-être à cause des crimes qu'avaient commis certains, peut-être aussi à la suite de la malédiction lancée au milieu des flammes par le grand maître de l'Ordre du Temple, un vieillard nommé Jacques de Molay, accusé des pires crimes et qui avait osé clamer haut et fort que tout ce qu'on lui reprochait n'était que mensonge et invention.

Oui, tout avait changé en ce terrible hiver. En Avignon, les plus hauts dignitaires de l'Église catholique et apostolique se déchiraient entre factions rivales et ne parvenaient toujours pas à se mettre d'accord sur le successeur du pape Clément. L'Église n'avait plus de souverain pontife, plus de père, et tout allait à vau-l'eau, aussi bien dans la Chrétienté tout entière que dans le royaume de France.

Car, en fait, le royaume n'était plus gouverné, ou plutôt s'était retrouvé en pleine confusion, d'abord lors du décès de Guillaume de Nogaret, le redoutable garde des sceaux qui avait tant œuvré, même au prix des pires malversations, pour ce qu'il croyait être l'avenir d'un grand pays, ensuite lors du trépas du roi Philippe IV, celui qui avait tenu d'une main de fer le sceptre légué par ses ancêtres et qui avait voulu faire de la France le centre du monde. Nogaret était mort mystérieusement, si mystérieusement même que certains murmuraient qu'il avait été empoisonné. Ils ajoutaient que c'était une vengeance des Templiers qui avaient échappé au coup de filet de 1307 et qui s'étaient répartis clandestinement un peu partout dans le royaume. Quant au roi Philippe, pourtant en pleine santé, il avait eu un malaise au cours d'une chasse et ne s'en était jamais remis. Désormais, le trône de France était occupé par son fils aîné, Louis, dixième du nom, qu'on appelait le Hutin. Et celui-ci subissait l'influence de son oncle, le comte de Valois, porte-parole des grands vassaux, ennemi acharné d'Enguerrand de Marigny, coadjuteur du royaume, qui tenait encore les rênes du pouvoir, qui se battait farouchement, seul contre tous, pour maintenir la rigueur qui avait caractérisé le règne de Philippe le Bel.

Et les intrigues allaient bon train, chacune des factions épiant les moindres écarts des autres et, au besoin, suscitant des pièges pour mieux les confondre. Le Hutin accusait l'archevêque Jean de Marigny de ne pas faire le nécessaire pour que son mariage fût annulé, et Charles de Valois répétait sans cesse au roi que c'était son frère Enguerrand qui freinait l'élection du nouveau pape afin que cette question ne fût soulevée que le plus tard possible. Et le roi Louis voulait

absolument se remarier pour avoir un héritier mâle.

C'étaient toutes ces pensées qui agitaient l'esprit de Buridan. Il était à cheval et gravissait le chemin sinueux qui menait jusqu'à l'entrée de la forteresse, suivi de très près par Landry, également à cheval. Arrivé à une sorte de plate-forme où le chemin présentait un angle serré, il fit arrêter son cheval. Landry suivit son exemple. Buridan contempla longuement la masse de Château-Gaillard, juste au-dessus d'eux.

— Ne trouves-tu pas cela magnifique ? demanda-t-il à Landry.

— Je trouve que c'est plutôt sinistre, répondit-il.

Buridan pensa qu'au fond, l'ancien valet de Marguerite avait raison. Devenu un riche marchand parisien, il avait gardé le bon sens paysan de ses origines. La forteresse était certes majestueuse, mais il ne fallait pas oublier qu'elle n'était plus qu'une prison où pourrissaient lentement des êtres humains.

— Maître Buridan, dit soudain Landry, je ne comprends toujours pas pourquoi vous m'avez demandé de vous accompagner ici.

— Tu comprendras plus tard, répondit Buridan. Il serait trop compliqué de t'expliquer cela maintenant. Nous avons autre chose à faire. Mais sache que j'avais absolument besoin de toi, et je te remercie encore d'avoir accepté ce voyage en ma compagnie.

— C'est bien parce que je vous respecte et que j'ai une grande estime pour vous, reprit Landry, mais je n'oublie pas que dans cette affaire, vous êtes le seul messenger.

Buridan ne l'oubliait pas non plus, mais il s'était arrangé pour que Landry fût présent lors de la délivrance de son message. Officiellement, Landry était son témoin, un témoin essentiel sans lequel sa mission n'eût point été complète. Oui, Buridan était le messenger du roi, ou plutôt du destin, et cela le flattait quelque part. Mais il était également le sien, et c'était pour cette raison qu'il avait obtenu l'autorisation que Landry l'accompagnât.

— Bon, dit-il, allons-y, nous n'en avons plus pour longtemps. J'espère que ce soudard de capitaine Bersumée nous fera bon accueil et qu'il nous rafraîchira, car il commence à faire soif.

Ils reprirent leur montée sur le chemin d'accès à la forteresse. Messenger du destin... Buridan se répétait continuellement cette expression qui lui convenait. Il en était même fier, mais en ressentait cependant une certaine amertume. Pourquoi tout cela ? Pourquoi lui, maître Jean Buridan, futur recteur de l'Université de Paris ? Il se remémora ce qui s'était passé l'avant-veille quand le comte de Valois l'avait présenté au roi Louis le Hutin comme un messenger sûr et discret. Buridan avait bien compris qu'il y avait eu un compromis entre l'oncle et le neveu. Le roi avait cédé en livrant la tête d'Enguerrand de Marigny à Charles de Valois en échange d'un consentement plus intime, plus secret. Et, à la même

heure, Buridan savait que Marigny, convaincu de concussion et de malversations, allait être pendu au gibet de Montfaucon comme un vulgaire criminel, lui qui avait été le meilleur ministre de Philippe le Bel. Mais ce n'était plus Philippe, le roi, c'était Louis, dixième du nom. Et le Hutin avait gardé Buridan plus d'une heure dans son cabinet, seul à seul. Alors, le Destin, cette antique et terrifiante divinité des Grecs, s'était manifesté concrètement. Et son messenger désigné n'était autre que Buridan.

À l'avant-poste de garde, ils durent longtemps parlementer avant d'être autorisés à franchir le pont-levis. Et tout recommença à l'entrée de la forteresse elle-même. S'il était impossible d'en sortir, il n'était guère facile d'y entrer, les hommes de garde se montrant d'une totale méfiance qui témoignait du grand soin qu'on avait pris à les choisir. Enfin, à force de clamer qu'il était là par ordre du roi, on alla chercher le capitaine Bersumée, lequel se hâta, une fois prévenu, de se rendre à la poterne. Buridan lui remit le parchemin signé et scellé par le roi Louis et, une fois qu'il en eut lu le contenu, le commandant de la forteresse se confondit en excuses et manifesta bruyamment qu'il était disposé à tout faire pour accueillir les envoyés du roi et faciliter leur mission.

— Qu'on s'occupe des chevaux et qu'on les soigne ! ordonna-t-il aux gardes. Et qu'on accompagne ces seigneurs dans mes appartements !

Le capitaine Bersumée, commandant de Château-Gaillard, avait la réputation d'être un rustre, sans grande intelligence, mais d'une fidélité absolue à l'autorité, quelle que fût la personne qui la représentât. Il en devenait même obséquieux, et Buridan en riait intérieurement tant le soudard s'efforça de les recevoir le mieux possible en son logis, lequel était sinon plaisant, du moins d'un certain confort. Les deux voyageurs furent largement abreuvés d'un excellent cidre du pays. Ils purent se reposer assez longuement de leurs fatigues sous l'œil attentif du capitaine qui attendait avec une certaine impatience le moment où le messenger du roi lui signifierait qu'il pouvait accomplir sa mission. Mais Buridan avait tout son temps. Il se fit resservir à boire et veilla à ce que Landry eût droit aux mêmes égards.

— Eh bien, dit-il enfin à Bersumée, allons voir la reine.

En principe, il eût dû seulement dire « la prisonnière », mais il eut un malin plaisir à rappeler au chef des geôliers que Marguerite de Bourgogne était encore, et malgré sa captivité, l'épouse du roi, et par conséquent la reine de France et de Navarre.

— Irez-vous seul, maître Buridan ? demanda Bersumée, espérant sans doute que le messenger du roi lui permettrait d'entrer avec lui dans ce qu'il avait coutume d'appeler l'*appartement* de Madame Marguerite, et d'assister ainsi à une entrevue qu'il jugeait de la plus haute importance.

— Dans l'ordre écrit du roi, répondit Buridan, il est précisé que je dois avoir un entretien particulier avec la reine, mais qu'il m'est possible, si besoin est, de me

faire accompagner par une personne que je choisirai moi-même.

— C'est exact, répondit Bersumée.

— C'est maître Landry ici présent qui m'accompagnera, dit Buridan d'un ton tranchant.

Bersumée était fort déçu, mais l'ordre du roi était formel et il ne pouvait s'opposer aux désirs du messenger. Il appela quelques hommes d'armes et, en compagnie de Buridan et de Landry, il alla jusqu'aux abords de l'*appartement* de Madame Marguerite. Il y avait là une porte de fer munie de plusieurs serrures, et deux hommes d'armes se tenaient en faction de chaque côté.

— Qu'on ouvre cette porte et qu'on laisse entrer ces deux hommes ! ordonna-t-il d'un ton autoritaire, comme pour marquer sa mauvaise humeur.

Les gardes se hâtèrent d'obéir et la porte s'ouvrit en grinçant abominablement. Buridan et Landry pénétrèrent dans une salle voûtée, très vaste, encombrée de piliers qui la rendaient encore plus sombre. Derrière eux on referma la porte, mais on n'entendit pas le bruit des serrures. Le capitaine et ses hommes se tenaient de l'autre côté, prêts à intervenir au moindre signal de Buridan.

— Reste ici dans l'ombre, chuchota celui-ci à Landry. Pour l'instant, ne te montre pas. Quand je te le dirai, tu viendras me rejoindre.

Il s'avança dans la salle en direction de la lumière qui filtrait avec parcimonie d'une fenêtre seulement bouchée par du papier huilé. Il faisait humide et froid et l'odeur de moisi qui régnait là était presque insupportable. Arrivé dans une zone où la pénombre laissait place à une demi-obscurité, Buridan distingua une sorte d'alcôve contenant un lit sommaire et une table sur laquelle se trouvaient un pot, une cruche et quelques vêtements épars. Sur le lit, prostrée et semblant ne pas avoir entendu le bruit de son entrée, il aperçut une forme féminine assise, le visage entre les mains. Il reconnaissait à peine la radieuse Marguerite de Bourgogne dans cette femme effondrée, revêtue d'une robe de bure, les cheveux épars. Quand elle s'aperçut d'une présence devant elle, elle écarta ses mains, laissant apparaître son visage blanc et émacié, et elle tressaillit, saisie par la surprise et par une angoisse qu'elle ne pouvait maîtriser.

— Buridan ! s'exclama-t-elle d'une voix rauque et brisée.

— Eh oui, répondit-il. Buridan en personne, ce Buridan dont tu pensais te débarrasser en le faisant jeter dans un sac sur les flots de la Seine au pied de la Tour de Nesle ! Oui, Marguerite, Buridan lui-même.

La reine se mit à trembler convulsivement et se retrancha dans le fond de l'alcôve. Manifestement, elle était saisie d'une terreur insurmontable.

— Rassure-toi, Marguerite, dit Buridan en ricanant, ce n'est pas un fantôme qui est devant toi. Je suis vivant, plus vivant que jamais, même si ce n'est pas ta faute.

Il avança la main vers la femme et la posa sur son épaule.

— Un fantôme n'a pas de consistance, reprit-il, et tu sens bien que je te touche. D'ailleurs, tu n'en trembles que davantage. Aurais-tu peur de moi, douce Marguerite ?

— Pourquoi viens-tu me tourmenter ? gémit la reine. Tu veux te venger de moi ? Pourquoi es-tu ici ? Pourquoi viens-tu me narguer dans mon malheur ?

— Ton malheur, Marguerite, c'est toi qui en es la cause, et si je ressens ta déchéance comme lamentable, je ne peux m'empêcher de penser qu'elle est le résultat de ton comportement.

— Quel message es-tu venu m'apporter, Buridan ? Car je suppose que si tu es là, c'est parce qu'on t'a confié une mission. Mais qui t'a confié cette mission ? Ou alors, si tu n'as aucun message à me transmettre, va-t'en. Laisse-moi seule. Je n'ai que faire de ta présence. Ou encore, va dire à celui qui t'envoie que je ne regrette rien. Non, je ne regrette rien, comprends-tu ?

Devant la véhémence du ton avec lequel s'était exprimée la reine, Buridan ne put qu'admettre qu'elle forçait l'admiration par cette ténacité intérieure alors qu'elle se trouvait dans une situation lamentable et humiliante. Mais, se sentant envahi par une vague pitié, il décida de continuer le jeu du chat et de la souris qui était le but secret pour lequel il avait accepté cette mission.

— Marguerite, dit-il avec gravité, je n'ai aucun message à te transmettre. Si je suis ici, c'est simplement pour entendre la vérité de ta propre bouche.

Elle parut étonnée. Elle quitta alors son attitude de retranchement et revint s'asseoir sur le rebord du lit, plus près de Buridan.

— Quelle vérité ? murmura-t-elle. La seule vérité que j'ai à dire, tout le monde la connaît : j'ai aimé un homme et je n'avais pas le droit de l'aimer. C'est pourquoi je suis ici.

— Il ne s'agit pas de cela, coupa brutalement Buridan. En effet, tout le monde sait que tu as commis l'adultère avec Philippe d'Aulnay. Tu en paies le prix, mais le malheureux Philippe a payé encore plus atrocement. Tu le sais bien puisque tu as assisté à son supplice. Non, je ne parlais pas de cela. Marguerite, remontons un peu plus loin dans le temps, je te prie, à l'époque où tu n'étais encore qu'une jeune fille à peine sortie de l'enfance, à l'époque où j'étais ton page.

— Eh bien, quoi ? s'écria Marguerite avec colère. La vérité, tu la connais aussi bien que moi puisque nous étions complices ! Nous étions jeunes. Nous avons eu envie l'un de l'autre. Nous avons fait l'amour, et tu m'as appris le plaisir, Buridan, oui, c'est la vérité, et je m'en souviendrai toute ma vie. Je t'en suis même reconnaissante, car sans toi, je n'aurais certes pas connu le bonheur que j'ai partagé avec Philippe.

— Mais n'y a-t-il pas eu des conséquences à cette découverte du plaisir ? Réponds-moi sans détour, Marguerite.

— Quelles conséquences ? Tu es parti peu après entreprendre tes études dans

les universités d'Europe. De toute façon, notre relation était sans issue : j'étais une princesse de sang royal et toi, tu étais un jeune clerc. Rien n'était possible entre nous sinon nos jeux d'enfants. Alors, j'ai grandi et, sans qu'on me demande mon avis, on m'a mariée à cet imbécile de Louis. Il paraît qu'une reine n'a pas le droit d'aimer. Elle n'a que des devoirs, en particulier le devoir de pondre des mâles pour assurer la continuité de la lignée. Quelle horreur !

— Et tu n'as jamais eu de fils avec Louis ?

— C'est bien pour cela qu'il me poursuit de sa haine. Mais je la lui rends bien. Sache, Buridan, que je hais le Hutin plus que tout être au monde. Qu'il crève !... Quand j'apprendrai la nouvelle, même dans cette infecte prison, je rirai aux éclats !

La reine remit sa tête entre ses mains et parut se retrancher dans de sombres pensées.

— Marguerite, reprit doucement Buridan, aurais-tu eu un fils avec un autre homme que ton mari ?

Marguerite de Bourgogne parut surprise et regarda fixement Buridan dans les yeux.

— Quelle question absurde ? Si cela était, on l'aurait su, répondit-elle.

— Rien de moins sûr ! s'écria Buridan. Les femmes, surtout les femmes de bonne famille, à plus forte raison celles des lignées royales, ont beaucoup de facilités lorsqu'elles décident de dissimuler quelque naissance fâcheuse...

— Que veux-tu insinuer ?

— Je n'insinue rien. Je veux simplement entendre la vérité sortir de tes lèvres.

Buridan s'aperçut que la reine tremblait de tous ses membres. Elle n'en pouvait plus et allait s'effondrer. Elle se mit à pleurer silencieusement.

— La vérité ! répéta Buridan. Je veux la vérité ! Je veux que tu me dises toi-même la vérité !

Il y eut un long silence pendant lequel les pleurs de Marguerite s'accrurent. Puis, ils cessèrent brusquement et elle se jeta à genoux aux pieds de Buridan.

— Oui, s'écria-t-elle frénétiquement, tu as raison ! la vérité ! la vérité ! Je vais te la dire de ma propre bouche : oui, j'ai eu un fils de toi, Buridan. Quand tu es parti pour tes études, j'étais enceinte, je ne m'en étais pas aperçue. Et six mois plus tard, grâce à la complicité de mes servantes, j'ai accouché d'un garçon dans le plus grand secret.

— Et qu'est devenu cet enfant ? demanda Buridan d'une voix qu'il sut rendre impitoyable.

Elle saisit les genoux de Buridan et se remit à pleurer.

— Comprends-moi, murmura-t-elle enfin, je ne pouvais pas le garder. Je ne pouvais pas même le confier à quelqu'un. Ne me juge pas, Buridan, je sais que je suis coupable et qu'aujourd'hui, je paie tout ce que j'ai commis.

— Qu'as-tu fait de cet enfant ? martela Buridan.

— Je l'ai fait noyer dans la Seine, murmura Marguerite de Bourgogne d'une voix si faible que Buridan n'aurait rien compris s'il n'avait pas connu la vérité.

— C'est donc une manie chez toi de faire noyer ceux qui te gênent ! Je suis bien placé pour le savoir !

La reine tenait toujours les genoux de celui qui avait été autrefois son page et son amant.

— Regrettes-tu ton acte ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Je suis une meurtrière.

— Tu es une meurtrière pour beaucoup d'autres, Marguerite, mais si cela peut te consoler, dans ce cas précis, tu n'es meurtrière que par intention.

— Comment cela ? fit Marguerite avec étonnement.

Buridan se dégagea des mains de la reine. Il se demanda s'il allait poursuivre puisque Marguerite avait dit la vérité. Avait-il le droit, lui-même, de lui apprendre une autre vérité dont elle n'avait aucune connaissance ? Il décida néanmoins de poursuivre. Il se retourna et appela :

— Landry, viens donc ici !

Marguerite se redressa subitement et se tint debout dans une attitude figée. Landry sortit lentement de l'ombre où il s'était terré dans le plus grand silence et s'en vint vers eux. Quand il aperçut la femme qu'il avait connue autrefois alors qu'elle était encore presque une enfant, toute son humilité refit surface. Il fléchit le genou devant elle et baissa la tête.

— Marguerite, dit Buridan, reconnais-tu cet homme ?

La reine l'examina attentivement. La lumière était si faible qu'elle distinguait à peine ses traits, mais habituée qu'elle était à la pénombre, ses yeux finirent par établir un lien entre le passé et le présent.

— Oui, murmura-t-elle, oui, je le reconnais. C'est Landry, mon fidèle valet lorsque j'étais chez ma mère...

— Princesse, dit Landry d'une voix mal assurée, je suis confus de vous retrouver ici dans cet état, mais je vous assure que je suis resté votre fidèle serviteur...

— Tu mens, Landry ! s'écria Buridan. Tu n'as pas été le fidèle serviteur de Madame Marguerite. Dis-nous la vérité !

Landry se sentait mal à l'aise. Son émotion et l'assurance de Buridan brouillaient ses esprits. Il se mit à bafouiller lamentablement :

— Princesse, madame, Votre Altesse... Je ne suis qu'un indigne serviteur. Vous m'avez fait confiance et je vous ai trahie...

— Pourquoi trahie ? l'interrompit la reine. Oui, Landry, je t'en prie, dis-moi la vérité. Au point où j'en suis, je peux tout entendre.

— Eh bien ! voici, répondit l'ancien valet d'une voix de moins en moins assurée, je vais vous avouer quelque chose.

— Parle, Landry, n'aie aucune crainte. Je n'ai plus aucun pouvoir sur quiconque et quel que soit ton aveu, tu es pardonné d'avance.

— Madame, vous m'avez donné une bourse pleine d'or pour accomplir une chose que je n'ai pas faite. Je n'ai pas eu le courage de la mener jusqu'au bout.

— Explique-toi, Landry, répondit Marguerite, car je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

Landry ne répondit pas. Son émotion était si forte qu'il ne trouvait pas ses mots.

— La reine te commande de t'expliquer, intervint Buridan. Si j'ai voulu que tu m'accompagnes ici, c'est pour que tu lui révèles ce qui s'est exactement passé autrefois six mois après mon départ de l'hôtel de Bourgogne. Tu n'as rien à craindre de personne, je te le répète, et puisque nous avons décidé d'aller jusqu'au fond de la vérité, il ne faut plus hésiter à parler.

L'ancien valet regarda le philosophe puis la reine d'un air suppliant, comme s'il voulait retarder le plus possible le moment où il ne pourrait plus se taire.

— Madame, murmura-t-il enfin, je vous ai désobéi. Je n'ai pas eu le courage de noyer cet enfant. Je me suis contenté de l'emmener à Notre-Dame, parmi ceux qui sont exposés à la pitié des Chrétiens. Mais je vous ai menti et vous ai assurée que je l'avais jeté dans la Seine. Et vous m'avez donné cette bourse remplie d'or grâce à laquelle j'ai pu changer complètement ma vie. Je vous ai volée, madame.

— Non ! s'écria Marguerite, tu m'as libérée ! Tu m'as préservée de moi-même... Sans toi, j'étais la meurtrière de mon fils. Ta désobéissance est une bénédiction. Dieu soit loué !

— Dieu n'a rien à faire dans cette histoire ! maugréa Buridan. Et il se moque bien de ce que nous entreprenons. Nous sommes responsables de nos actes, un point c'est tout.

— Pourtant, dit encore Marguerite, c'est grâce à Landry que cet enfant a pu vivre, c'est grâce à sa pitié que mon fils, notre fils, Buridan, ne l'oublie pas, a survécu à ma folie. Rends-toi compte, Buridan, nous avons un fils qui est vivant !

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un accent presque triomphal, comme si cette révélation lui avait apporté le pardon de ses fautes. Buridan discerna même une sorte de sourire furtif sur son visage ravagé.

— En es-tu vraiment sûre ? lui répondit le philosophe.

— J'ai confiance en Dieu, assura Marguerite. S'il a sauvé notre fils de cette noyade que j'avais décidée dans ma folie et mon angoisse, c'est qu'il avait prévu pour lui un destin exemplaire, quelque chose de beau et de grandiose, qui serait digne des plus grands faits de l'histoire...

— Ton esprit divague, Marguerite, marmonna Buridan. Tu es toujours aussi exaltée, toujours aussi insaisissable dans tes raisonnements. Je me demande si tu es capable d'éprouver des sentiments. Je suis persuadé que tu n'as jamais aimé personne. Je ne te parle pas de moi, car je sais bien que je n'ai été qu'un amusement de jeunesse, je te parle d'amour, de l'amour vrai, celui qu'on éprouve pour un seul être, un être sans lequel on ne peut plus vivre. Oui, Marguerite, je suis persuadé que, si tu as connu le plaisir, tu n'as jamais réussi à atteindre l'amour.

— C'est faux ! s'écria-t-elle avec désespoir, c'est faux ! J'ai connu l'amour, le grand amour, avec Philippe.

— Le résultat en a été dramatique, l'interrompit Buridan en ricanant. Tu aurais mieux fait de ne jamais jeter ton regard sur lui. J'ai l'impression que tu portes malheur à ceux qui s'égarent autour de toi.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? continua Marguerite. Eh bien, sache que j'ai aimé Philippe dès l'instant où je l'ai vu. Ses yeux bleus, ses cheveux soyeux, son corps mince et souple, sa douce peau d'ange. Je crois sincèrement que je l'ai aimé encore plus que s'il avait été mon fils !

Ce fut au tour de Buridan de subir une violente émotion. Il chancela, comme si ces derniers mots l'avaient atteint au plus profond de l'âme. Il se ressaisit cependant et il éprouva bientôt un intense sentiment de pitié. Avait-il le droit de poursuivre plus avant cette révélation d'une vérité qui pouvait se révéler atroce, et peut-être inutile ? Marguerite avait déjà terriblement souffert. Pourquoi faire jaillir en pleine lumière un fait insoutenable ? Ne fallait-il pas mieux laisser la reine inconsciente dans sa déchéance ?

Mais elle se trouvait plongée dans un délire qui la faisait s'éloigner du lamentable réel dans lequel elle croupissait. Le présent s'effaçait et laissait place à tous les moments de bonheur et de plénitude qu'elle avait vécus auprès de Philippe d'Aulnay. Oubliant la vision qu'elle avait subie du corps déchiqueté de son amant, elle ne voyait plus maintenant que l'image de ce jeune homme au visage radieux qui avait tant troublé son cœur et tout son être de chair. Ses yeux se figèrent dans le vague, dans cette pénombre où la lumière ne pouvait être qu'intérieure.

— Philippe ! murmurait-elle en pleine extase, quand tu me prenais dans tes bras, je me sentais mourir tant ta chaleur me pénétrait, mais je voulais aussi te donner la vie. Souviens-toi : je couvrais ton corps de baisers pour te donner toute la tendresse qui débordait de moi. Je soufflais sur toi comme Dieu, à ce que l'on dit dans les Écritures, l'avait fait après avoir modelé notre ancêtre Adam dans la

glèbe de la terre. Oui, Philippe, je te donnais la vie, ma propre vie, et mes lèvres remontaient le long de ta poitrine jusqu'à tes épaules gracieuses que je n'avais cesse d'effleurer. Tes épaules... douces et légères, avec cette cicatrice, cette croix entourée d'un cercle inscrite à jamais dans ta chair...

— Marguerite, l'interrompit brutalement Buridan, d'où provenait cette marque ?

La reine parut étonnée de sa violence. Ses yeux se tournèrent vers son ancien page, comme si elle sentait confusément quelque chose qui dépassait son entendement.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix éteinte. Philippe ne savait pas non plus d'où elle provenait...

— Marguerite ! reprit Buridan, nous sommes à l'heure de vérité. Veux-tu savoir d'où provenait cette cicatrice sur l'épaule de Philippe d'Aulnay ?

— Oui, répondit-elle, poursuivant son rêve, dis-le-moi et je pourrai ainsi le dire à Philippe. Il sera si heureux.

— Ce n'est pas moi qui te le dirai, répliqua Buridan, mais Landry.

Il se tourna vers l'ancien valet.

— Allons, lui ordonna-t-il d'un ton qui ne souffrait aucune réplique, dis la vérité à la reine de France et de Navarre !

Landry se sentit frémir des pieds à la tête. Il comprenait à présent pourquoi Buridan l'avait emmené avec lui dans la prison. Brusquement, il eut conscience de toute l'horreur de la situation. Il aurait voulu s'enfuir, mais le regard perçant du philosophe agissait sur lui avec une telle force qu'il perdit tout contrôle de lui-même.

— Madame, madame, balbutia-t-il d'une voix mal assurée, lorsque vous m'avez demandé de noyer cet enfant et que je n'ai pas pu le faire, je suis allé à Notre-Dame pour le déposer parmi ceux qui y étaient déjà exposés. Mais je me suis dit qu'il fallait lui laisser une marque afin qu'il fût reconnu un jour par ses véritables parents. Alors, avec la lame de mon couteau, je lui ai fait une incision sur l'épaule, une croix entourée d'un cercle. Et je l'ai abandonné à la grâce de Dieu ! J'ai cru faire pour le mieux...

Les yeux de Marguerite de Bourgogne devinrent hagards. Elle resta un instant immobile, figée comme une statue de marbre, puis elle poussa un cri déchirant :

— Ce n'est pas vrai ! Tu mens ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Si, madame, répondit piteusement Landry, c'est la vérité, je le jure sur mon salut éternel !

La reine s'effondra sur les dalles de pierre en hurlant. Elle se roula plusieurs fois sur elle-même en proie à d'interminables convulsions. Elle s'arracha les

cheveux, frappa le sol de ses poings, se heurta le front plusieurs fois contre les pieds de la table. De ses lèvres jaillit une écume blanchâtre et les deux témoins de sa crise l'entendirent répéter sourdement : « C'est atroce, horrible, monstrueux ! » Puis ils la virent s'immobiliser. La malheureuse avait perdu connaissance.

— Viens, dit Buridan à Landry en lui saisissant le bras, nous n'avons plus rien à faire ici.

Ils se dirigèrent vers la porte et Buridan frappa trois coups. On leur ouvrit. Ils sortirent et l'on referma la porte derrière eux. Tous deux ne disaient pas un mot. Le capitaine Bersumée les conduisit à travers les sombres couloirs de la forteresse et les invita à partager son repas.

— Non, répondit Buridan d'une voix brisée. Nous devons repartir sur-le-champ pour Paris rendre compte au roi de notre mission. Qu'on nous amène nos chevaux.

Bersumée donna quelques ordres brefs et, peu de temps après, entrèrent leurs coursiers dans la cour, près de la poterne. Ils montèrent en selle. Ce fut alors que Buridan tira d'une poche de son vêtement un parchemin fermé par le sceau royal et le tendit au commandant de la garnison.

— Capitaine, dit-il, il y avait un deuxième ordre du roi. Je ne devais vous le remettre qu'en quittant Château-Gaillard. Et vous ne devez l'ouvrir et le lire que lorsque j'aurai franchi les remparts de cette forteresse. Que Dieu vous garde, capitaine Bersumée...

On leva la herse et on abaissa le pont-levis. Les deux cavaliers franchirent les fossés extérieurs et s'engagèrent dans le chemin sinueux qui menait au bas de la falaise vers la Seine. Ils allaient au pas, la tête baissée, chacun plongé dans un silence lourd et angoissé. Lorsqu'ils furent arrivés à la plate-forme où ils s'étaient arrêtés lors de leur arrivée, Buridan sauta au bas de son cheval et maintint celui-ci au repos. Derrière lui, Landry fit de même. Le philosophe contempla longuement la masse blanche de la forteresse, comme s'il attendait quelque chose, comme si la terre allait s'ouvrir devant lui et l'engloutir à tout jamais dans un océan tumultueux.

Ils demeurèrent ainsi pendant de longs instants. Le soleil avait pris de la force, mais sa chaleur ne parvenait pas à surmonter le froid glacial qui s'était emparé de leurs corps. Tout à coup, ils entendirent, surgi de quelque part à l'intérieur de la forteresse et se répercutant dans la vallée, un hurlement terrible, inhumain, un cri d'angoisse et d'agonie. Et ce fut le silence.

— Voilà, dit enfin Buridan, le roi Louis le Hutin est veuf et pourra se remarier quand il le voudra...

— Comment cela ? demanda Landry.

— Veux-tu que je te dise ce qu'il y avait dans le deuxième parchemin ?

— Certes, je ne saisis pas trop bien ce que tout cela signifie.

— Dans ce parchemin, signé et scellé par le roi lui-même, il était écrit ceci : « Nous, Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, ordonnons ce qui suit au capitaine Bersumée, commandant de notre forteresse de Château-Gaillard, sise dans le duché de Normandie : dès que notre messenger, le sieur Jean Buridan, aura quitté l'enceinte dont il a la garde et la responsabilité, il devra immédiatement faire étouffer ou étrangler l'une de ses prisonnières, la dame Marguerite de Bourgogne, afin d'abrèger les souffrances qu'elle endure. Lorsque cet ordre sera exécuté, ledit capitaine devra envoyer un courrier directement au palais royal de Paris pour annoncer que dame Marguerite, épouse bien-aimée de Louis dixième du nom, roi de France et de Navarre, est décédée d'une maladie de langueur inguérissable et pernicieuse. Nous ordonnons également que, une fois qu'il aura accompli cette mission, ledit capitaine Bersumée détruise ce parchemin par le feu afin qu'il n'en reste plus aucune trace. En foi de quoi, nous assumons pleinement, en notre âme et conscience, les actes que nous ordonnons et en déchargeons entièrement ledit capitaine, notre fidèle serviteur. » Et c'est signé Louis.

Landry avait écouté attentivement. Il ne savait pas trop quoi en penser.

— Maître Buridan, dit-il tout à coup, ce parchemin était scellé. Comment savez-vous ce qui y était écrit ? Ne seriez-vous pas sorcier ou tout au moins devin ?

— Ni l'un ni l'autre, mon ami. L'explication est toute simple. C'est le roi qui a signé cet acte, mais c'est moi-même qui l'ai écrit.

— Pourquoi, mais pourquoi ? murmura Landry.

— Tu poses trop de questions. Sache que la plupart des questions que nous posons n'obtiennent jamais de réponse, parce qu'il n'y en a pas.

Il remonta en selle et Landry l'imita. Mais l'ancien valet remarqua le visage du philosophe ruisselant de larmes.

— Maître Buridan, dit-il, vous pleurez !

— Ne suis-je pas un être humain comme toi et comme tous ceux qui errent sur cette terre sans savoir pourquoi ?

Il piqua des deux rageusement et le cheval, en hennissant, dévala au grand galop le chemin qui conduisait à la Seine.

[1] Voir J. Markale, *Le Chêne de la Sagesse : un roi nommé saint Louis*, Paris, éd. du Rocher, 1996.

[2] Voir, chez le même éditeur, Jean Markale, *Le Cycle du Graal*, collection Multipages, 2 volumes.

[3] On sait que le « quarteron » Alexandre Dumas père avait l'habitude de

s'assurer les services de « nègres » pour écrire – et signer – ses ouvrages. En l'occurrence, le mélodrame *La Tour de Nesle*, typiquement romantique avec tous les excès du genre (et surtout un style bâclé !), représenté au théâtre de la Porte Saint-Martin en 1832, est dû à un certain Frédéric Gaillardet. Le succès de cette pièce fut immense et contribua grandement à la réputation d'Alexandre Dumas.

[4] Il s'agit en fait d'un ouvrage collectif publié à Paris en 1955. Dans le premier volume, intitulé *Le Roi de Fer*, le signataire s'est assuré la collaboration d'auteurs fort compétents : le scénariste Georges Kessel, les romanciers José-André Lacour et Gilbert Sigaux, et l'historien Jacques de Lacretelle. Le deuxième volume, *La Reine étranglée*, a été réalisé également avec le concours de Jacques de Lacretelle et de Georges Kessel, ainsi que de Christiane Grémillon et Edmonde Charles-Roux.

[5] Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1516, par un certain J. Dullard.

[6] C'est le sens qu'a gardé le mot quand il s'agit de la *légende* qui accompagne un croquis, un dessin ou une photo : son rôle est d'*informer* sur l'essentiel pour permettre la compréhension de ce qui est présenté.

[7] C'est pourquoi l'Histoire fait partie des « sciences humaines » et non des « sciences exactes ».

[8] Le (w) indo-européen primitif, qui a évolué en *ou-*, en *v-*, en *f-* et parfois même en *b-* et en *m-*, se marquait en grec par une lettre qui n'était plus employée à l'époque classique, le fameux *digamma*, représenté sous la forme d'un *F-*.

[9] Sur Lilith et ses multiples avatars, voir J. Markale, *Mélusine*, Paris, Albin Michel, 1994.

[10] Cette idée, qui n'est guère différente de l'utopie du « Roi du Monde », provient des spéculations du poète et alchimiste catalan Raymond Lulle (1235-1315). Celui-ci, qui était arabisant, avait conçu au lendemain des dernières croisades, quelque peu désastreuses, le projet de regrouper toutes les forces de la Chrétienté pour conquérir le monde méditerranéen sous l'autorité d'un seul roi. Éconduit par le roi de Majorque, il était venu à Paris où il avait trouvé des oreilles intéressées dans l'entourage de Philippe le Bel.

[11] On s'imagine que si le roi de France a entrepris cette action d'envergure contre les Templiers, c'était pour s'emparer de leurs richesses. Or, quand les hommes de Philippe perquisitionnèrent dans les établissements templiers, ils ne découvrirent que des objets insignifiants, ce qui alimenta évidemment la croyance en un prodigieux trésor mis à l'abri avant le coup de force. En réalité, une analyse objective du dossier des Templiers oblige à reconnaître que la véritable richesse des Templiers était leur emprise des voies de communication à travers l'Europe et la Méditerranée. Créé pour assurer la sécurité des pèlerins de Terre sainte, l'Ordre

dut à la fin du XIII^e siècle se replier en Europe continentale, mais tout en gardant la « bachelerie », c'est-à-dire la surveillance des routes, des carrefours, des ponts et des gués. Cette quasi-exclusivité rendait les Templiers maîtres du commerce et des échanges financiers internationaux, autrement dit leur conférait une puissance d'autant plus grande qu'elle s'exerçait dans l'ombre. De plus, on peut supposer que certains membres de l'Ordre étaient en possession d'un secret – concernant un tombeau de Jésus ? – qui eût pu saper la puissance de l'Église romaine et ébranler la foi chrétienne. Il n'est pas invraisemblable de supposer que le « trésor » des Templiers était en fait un secret permettant à celui qui le détenait de dominer le monde. Voir J. Markale, *Gisors et l'énigme des Templiers*, Paris, Pygmalion, 1987.

[12] Il faut ajouter que les Templiers ont été pendant une partie du règne de Philippe le Bel les dépositaires du Trésor royal et qu'ils étaient parfaitement informés des manœuvres et manipulations financières du roi de France. Ils pouvaient parfaitement se servir de tout cela pour influencer durablement la politique capétienne et même briser toute tentative sérieuse d'hégémonie. En effet, si les Templiers possédaient un secret – tout au moins certains d'entre eux, et certainement pas le grand maître Jacques de Molay qui était illettré –, il fallait les faire disparaître pour qu'ils ne pussent pas le divulguer : un secret connu de tous n'est plus un secret, et il ne peut plus servir à faire pression sur des individus ou des collectivités.

[13] Rappelons que le mot français « travail » provient d'un terme latin signifiant « souffrance », « tourment ». Quand l'Inquisition torturait un individu soupçonné d'hérésie, elle le livrait à des bourreaux qui le *travaillaient*, c'est-à-dire le faisaient souffrir pour lui arracher des aveux. Il faut aussi se souvenir du « travail » des femmes en train d'accoucher, en conformité avec les paroles bibliques à propos de la malédiction qui frappe Ève : « tu enfanteras dans la douleur ».

[14] Au XIV^e siècle encore, selon le découpage gallo-romain des territoires ecclésiastiques, Paris n'était pas une métropole religieuse, l'évêque de Paris, certes maître dans son diocèse, n'étant que le suffragant de l'archevêque métropolitain de Sens. Mais, le plus souvent, l'archevêque de Sens résidait à Paris dans une riche demeure qui deviendra le célèbre hôtel de Sens, fort belle construction de la fin du XV^e siècle.

[15] L'affaire d'Anagni est fort complexe. Elle se déroule dans le cadre des grandes querelles entre Philippe le Bel et le pape Boniface VIII. Le pape était outré des taxes prélevées par le roi de France sur le clergé. En plus, comme la plupart de ses prédécesseurs, il affirmait haut et fort avoir la primauté sur le temporel. La crise devint aiguë en 1302 et Boniface menaça de déposer le roi de France. Celui-ci réagit vigoureusement en tenant des conciles nationaux qui lui donnèrent raison. Quant à Nogaret, il entreprit une campagne de calomnies contre le pape,

l'accusant d'hérésie et de sorcellerie, aidé par la famille romaine des Colonna, adversaire de toujours de la famille de Boniface. En septembre 1303, Nogaret, à la tête d'une troupe française, se rendit à Anagni pour citer le pape à comparaître devant un concile français. Les Colonna firent arrêter Boniface, mais la population d'Anagni le délivra. Cet homme de 68 ans mourut peu après. Sous l'influence de Philippe le Bel et à la suite des manœuvres de Nogaret, le nouveau pape fut le Français Bertrand de Got qui régna sous le nom de Clément V, mais dut s'installer en Avignon, terre d'empire mais sous la haute surveillance des troupes royales françaises. Le premier geste du nouveau pape fut de lever les excommunications et condamnations qui pesaient sur le roi de France ; mais par la suite, Clément V devint de plus en plus distant par rapport au roi de France, notamment dans l'affaire des Templiers qu'il tenta de défendre jusqu'au bout par des atermoiements et des ruses de procédure.

[16] Terme de droit canon provenant du latin *relapsus* « retombé », utilisé pour qualifier un accusé d'hérésie qui a d'abord avoué sa culpabilité et qui se rétracte ensuite. Le crime de « relaps » était automatiquement puni de mort sur le bûcher, sans aucune rémission possible. C'est ainsi que Jeanne d'Arc fut condamnée après être « retombée dans ses erreurs ».

[17] Le gibet de Montfaucon, qui existait depuis Philippe Auguste, avait été considérablement agrandi et aménagé sur les ordres d'Enguerrand de Marigny. Il était situé sur une hauteur, non loin de l'actuelle gare de l'Est, derrière l'église Saint-Laurent. Il avait été dressé sur cette colline afin qu'il fût vu de toutes les routes qui partaient de Paris vers le nord et vers l'est, de façon à impressionner la population et à lui démontrer que la justice du roi était implacable.

[18] Luc, XIX, 27.

[19] Ce sont les propres paroles de Jacques de Molay qui ont été conservées dans les archives de la commission épiscopale chargée d'instruire ce procès. Cela pose le problème de Jacques de Molay qui, pendant de longues années, a toujours avoué, *sans être torturé*, les crimes dont l'Ordre était accusé. « On ne peut sortir de ce dilemme : ou bien Molay a menti par lâcheté pendant sept ans, laissé condamner ses frères en appuyant leur condamnation de ses propres aveux, a concouru à la perte de l'Ordre qu'il dirigeait, – ou bien il avait dit la vérité pendant sept ans, mais n'a pu supporter la perspective d'un emprisonnement définitif, et vu son âge, il a préféré le panache d'une fin glorieuse » (Guy Fau, *L'Affaire des Templiers*, Paris, 1972, p. 143). Ce serait alors une sorte de suicide.

[20] C'était un îlot à la pointe occidentale de l'île de la Cité, rattaché depuis celle-ci, sur l'emplacement de l'actuel square du Vert-Galant, donc en prolongement du palais royal et en face de la Tour de Nesle qui, rappelons-le, se trouvait exactement sur le site de la Bibliothèque Mazarine.

[21] Le roi de France était le suzerain légitime des ducs de Normandie puisque

cette province était un fief de la couronne capétienne. Jean sans Terre, héritier des Plantagenêt, était donc roi d'Angleterre et d'Irlande en tant que souverain, mais il était vassal du roi de France en tant que duc de Normandie et d'Aquitaine et en tant que comte de Poitiers et d'Anjou. Or, à la mort de Richard Cœur de Lion, l'héritage des Plantagenêt devait normalement revenir au jeune Arthur, héritier par sa mère Constance du duché de Bretagne (lequel n'était pas un fief de la couronne capétienne), qui était le fils posthume de Geoffroy, troisième fils d'Henry II Plantagenêt. Ce n'était pas du goût du quatrième fils, Jean de Mortain. Sous prétexte qu'Arthur était prêt à prendre le parti du roi de France, Jean fit prisonnier son neveu et s'arrangea soit pour l'assassiner, soit pour le faire tuer. Cet acte déclencha la mise au ban du royaume de Jean sans Terre qui se vit ainsi confisquer toutes ses terres continentales pour forfaiture. C'est ainsi que les Plantagenêt furent privés d'une partie de leur héritage, et cela pèsera lourd dans les revendications du roi d'Angleterre Édouard III, petit-fils de Philippe le Bel, à propos de ses droits à la couronne française, revendications qui conduisirent à la guerre de Cent Ans.